



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

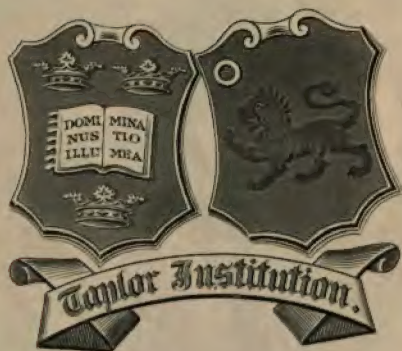
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



293. G. 11.





9#
70

Dr. p. Fund Fund.

Oct. 1925

35 m

11789 :

273 4. 11



*Ridiculum primus docuit cantare per urbem,
Virtutes docuit moribus ille suis.
Utile miscetur dulci; punctum omne refertur,
Cum veneris cytharam caeca Minerva sonat.*

Par. M. Favart.

THÉÂTRE
E T
ŒUVRES DIVERSES
DE M. PANNARD.
TOME I.

*Pieces représentées sur les Théâtres des Comédies
Françoise & Italienne.*

DIVERTISSEMENTS exécutés sur les mêmes Théâtres.
VAUDEVILLES , avec la Musique.

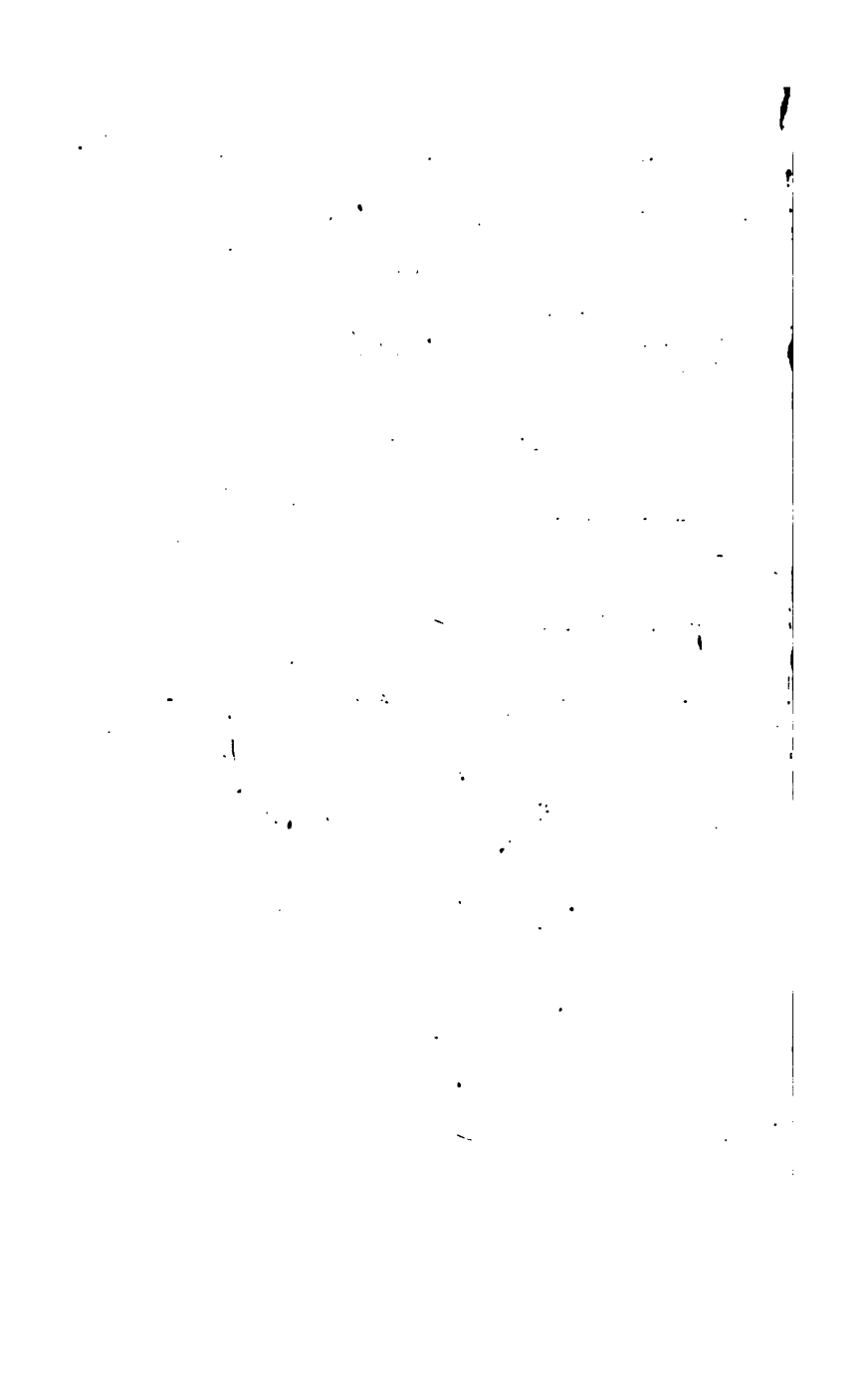


A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

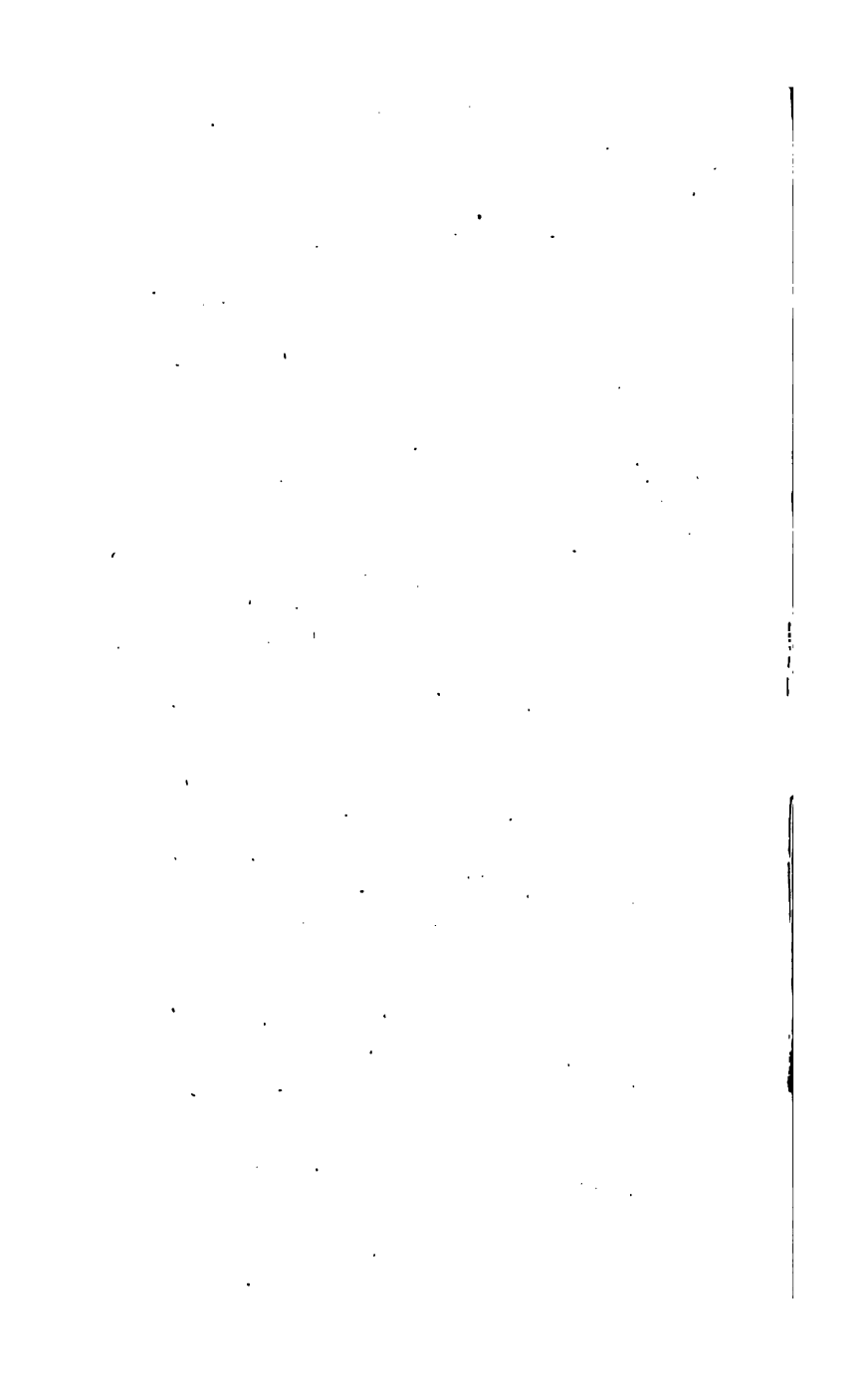
Avec Approbation & Privilège du Roi.



T A B L E

POUR CE PREMIER VOLUME.

<i>LES Fêtes sinceres ,</i>	Comédie.
<i>Roland ,</i>	Parodie.
<i>L'Impromptu des Auteurs ,</i>	Comédie.
<i>Les Tableaux ,</i>	Comédie.
<i>Les Vœux accomplis ,</i>	Comédie.
<i>Les Auteurs déplacés ,</i>	Comédie.
<i>Divertissement des Petits Hommes ,</i>	p. 249
<i>de l'Heureux Retour ,</i>	
<i>du Tour de Carnaval ,</i>	266
<i>de la Veuve à la mode ,</i>	282
<i>du Contraste de l'Hymen</i>	
<i>& de l'Amour ,</i>	287
<i>de l'Horoscope accompli ,</i>	296
<i>du Triomphe de Plutus ,</i>	307
<i>de l'Italien marié à Paris ,</i>	314
<i>de la Colonie nouvelle ,</i>	319
<i>de l'École des Meres ,</i>	323
<i>des Ennuis de Thalie ,</i>	326
<i>de la Cabale ,</i>	331
<i>de Zéphire & Fleurette ,</i>	337



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DISCOURIR longtems, bien ou mal, sur un ouvrage que l'on présente au Public, n'est point l'affaire d'un Éditeur. Ainsi le portrait de l'Auteur, & deux mots, de ses productions ; c'est à quoi nous allons réduire l'objet de cet Avertissement. Voici comme M. Pannard s'est peint lui-même.

Cher ami , si tu le permets ,
Je vais de mon tableau t'ébaucher quelques traits.
J'ai passé la saison féconde
Où l'astre de nos jours est dans sa vive ardeur.
Mon automne à sa fin rembrunit mon humeur ;
Et déjà l'Aquilon , qui sur ma tête gronde ,
De la neige y répand la fâcheuse couleur.
Mon corps , dont la stature a cinq pieds de hauteur ,
Porte sous l'estomach une masse ronde ,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Je vis dans l'entretien , craintif , distrait , rêveur :
Aimant sans m'asservir ; jamais brune , ni blonde ,
Peut-être pour mon bien , n'ont captivé mon cœur.
Chanonnier sans chanter , passable coupletteur ,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.

Tome I.

a

ij **AVERTISSEMENT.**

Seigneur de ménager , quand il faut que je fronde ;

[Car c'est en censurant qu'on plaît au spectateur :]

Sur l'homme en général tout mon fiel se débonde.

Jamais contre quelqu'un, ma muse n'a vomi

Rien dont la décence ait gémi ;

Et toujours dans mes vers la vérité me fonde.

D'une indolence sans seconde ,

Paresseux , s'il en fut , & souvent endormi ,

Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi :

Plus content toutefois que ceux où l'or abonde ,

Dans une paix douce & profonde

Par la Providence affermi ,

De la peur des besoins je n'ai jamais frémi.

D'une humeur assez douce & d'une ame assez ronde ,

Je crois n'avoir point d'ennemi ,

Et je puis assurer qu'ami de tout le monde ,

J'ai , dans l'occasion , trouvé plus d'un ami.

Ce portrait est simple , vrai , naïf , & modeste. Tous les traits en seront aisément reconnus ; à l'exception d'un seul , *passable coupletteur*. La supériorité du talent de M. Pannard pour le Vaudeville , est avouée de tous ceux qui travaillent en ce genre. M. Marmonet le nomme *le la Fontaine du Vaudeville* , & *le pere du Vaudeville moral*. En effet , avant lui , Bacchus & l'Amour étoient le sujet de presque toutes les chansons. M. Pannard a pris ses couplets dans les mœurs

AVERTISSEMENT. ii

en général , & dans les défauts particuliers à chaque âge & à chaque état. Aussi ses Vaudevilles , dont les refrains sont tous à lui , étoient en très peu de tems chantés jusques dans l'anti-chambre.

Je ne dirai rien de ses Comédies ni de ses Opéra-Comiques : ils sont universellement connus & ont eu dans le tems beaucoup de succès ; il en est même resté plusieurs au Théâtre , comme l'Impromptu des Acteurs , le Magasin des Modernes , & autres.

Il a fait avec M. Pontau les deux Suivantes ; avec M. Sticoti , les Fêtes Sinceres , l'Impromptu des Acteurs , & la Parodie de Roland ; avec M. Laffichard , les Acteurs déplacés & Pîgmalion ; avec M. Favart , la Répétition Interrompue , & Zéphire & Fleurette. Cette dernière piece ne se trouve pas ici , parce qu'elle est dans le recueil des Œuvres de M. Favart. M. Pannard est le premier Poëte qui ait nommé LOUIS XV. LOUIS LE BIEN-AIMÉ. Voyez le second Vaudeville des Fêtes Sinceres.

Les pieces fugitives de notre Auteur sont en partie le fruit des réflexions qu'il a faites à la Campagne , où les invitations de ses amis l'appellent souvent. Ses chansons bacchiques , son ruisseau de Champigni , & quelques morceaux insérés dans la Comédie de M. Fagan

iv **AVERTISSEMENT.**

intitulée *les Almanachs*, sont les seules connues. Les Pièces Anacréontiques, les Fables, les Mœurs du Siècle, &c. paroissent pour la première fois. Nous espérons qu'on les lira avec d'autant plus de plaisir, qu'on n'y trouve ni tours d'imagination forcés, ni métaphores tirées, ni termes ampoulés ordinairement très-voisins du galimathias. La seule nature, avec sa noble simplicité, guide la plume de M. Pannard.



T A B L E

Des Vaudevilles contenus dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

Ils sont indiqués 1°. par le premier vers du premier couplet. 2°. par le refrain.

A Cet emploi tranquille . . . N'est que fumée , Tome III. page 340	
Achetez tous ma chanson . . . tirlil, tirlil, tirlitaine , <i>Pour-Neuf</i> ,	
III.	378
Ah ! quand reviendrez vous , I.	xxxvij
Ah ! que dans ces jours à Paris ... Tout est permis en carnaval , I.	278
Ah ! que j'aime cet asyle ! . . . Les cinq voyelles , III.	407
Aimable sexe, vos loix ... Deux beaux yeux n'ont qu'à parler , I.	319
A jeun , je suis lourd & pesant . . . Et ça me ravigote , III.	366
Allons donc, la jeune fille ... Lorsque l'on chante un Roubon , I.	167
Ami, dis-moi , suis-je blâmable . . . Que deux beaux yeux & de bon vin , I.	376
Au bon papa d'une fillette . . . C'est le tran, tran, tran , III.	367
Au dessus des Dieux & du sort ... Ce n'est plus qu'un arôme , III.	309
Auprès des Belles de ce temps . . . Archil, aussi vite qu'on éternue , I.	400
Auprès d'une jeune personne ... Rayez cela de vos tablettes , III.	325
Autrefois par des vers jolis . . . Sa poudre aux moineaux , I.	413
B acchus , cher Gregoire , <i>Nobis imperat</i> , III.	403
Belles , si vous voulez m'entendre . . . <i>Nescio vos</i> , I.	430
Bien souvent , lorsqu'avec sa Belle ... C'est un rien qui le détruit , III.	342
C elui qui trompe est un fripon , I.	384
C'est dans ce champêtre séjour . . . Comme les fleurettes , I.	337
C'est par toi . Vaudeville heureux ... <i>Le Vaudeville dans le Vaudeville</i> , III.	317
D ans l'absence du Dieu du jour , I.	xij
Dans la rime, j'ai peu d'usage ... De l'esprit & de la beauté , III.	409
Dans ma jeunesse . . . Cahin, caha , I.	272
Dans nos amours soyons prudents ... La Comédie ... La Parodie , III.	347
Dans un solide & juste écrit . . . Voilà l'esprit à la mode , I.	331
Dans vos mains qu'un verre à d'attraites ! . . . Un certain je n'sçais quoi , III.	412

De cette agréable maison . . . L'un fait boire, l'autre fait aimer, Tome III.	page 389
De ce village . . . Cousin, cousin, III.	350
De l'amour qui touche votre ame . . . Comme un oiseau, I.	12
De la sombre jalousie, I.	316
Depuis qu'Amour m'inquiète, III.	402
Descends des Cieux, Dieu du verre . . . A table je suis Grégoire, I.	373
Des galans dont le doux langage . . . On vous en souhaite, I.	439
De tout tems le jardinage, I.	396
Diane, un jour ; dans un lieu sombre, III.	417
D'une aideur indiscrette & vaine . . . <i>Echos féminins</i> , III.	304
D'une faillite qu'il projette . . . N'y a que façon de s'arranger, I.	375
D'un imprémtu, I.	84
D'un jeune plumet vif & tendre . . . Voilà l'horoscope accom- pli, I.	299
E tre cheri d'une Sylvie . . . C'est le <i>tu autem</i> , I.	438
Être soumis, tendre & sincère . . . C'est ainsi que l'on aime, I.	385
F aut-il qu'en sortant de seconde . . . Il n'est plus tems, I.	447
Feuilliers gros & ronds . . . Votre affaire se fera, III.	133
Fortune inconstante . . . C'est une folie, I.	314
Fionder dans des couplets galans . . . C'est un ouvrage, II.	300
Fuyons le sérieux . . . C'est par le badinage, III.	312
Fuyons le triste breuvage . . . Sommes-nous des grenouilles ? III.	363
I l faut être seul pour penser . . . Il est bon de n'être que deux, III.	200
Jadis mes desirs inconstans . . . Pour aller jou, jou, sur l'her- bette, I.	397
J'ai mai longtemps à la folie . . . Hays donc . . . Houx, houx, I.	449
J'aime à te voir, cher medecin, I.	405
J'aime Bacchus, j'aime Manon . . . Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon, III.	413
J'ai toujours Bacchus . . . Viens, mon cher ami, que j't'hume, I.	369
J'ai vu Mars descendre en cadence. <i>Critique de l'Opera</i> , III.	332
Je ne suis plus dans l'ignorance, I.	271
Je ne trouve rien de charmant . . . C'est ma devise, II.	126
Je suis un bon soldat, I.	267
Jeune Auteur d'une ariette . . . Chacun se bien n'est pas trop, III.	348
Je voulois cacher dans l'oubli, III.	416
La Critique afflige un auteur . . . A quelque chose malheur est bon, I.	327
L 'Air des Robins déplaît aux Belles . . . Soit fait ainsi qu'il est réquis, I.	282
L'Amour entraîne, I.	287
L'Amour est une amusette . . . Le pot au noir, I.	407
La rime aux maris pleins de zèle, III.	373
L'auguste enfant qui vient de naître . . . Les vœux accomplis, I.	173
L'autre jour j'ai cru voir Thémis . . . C'est un rêve que cela, III.	257
Le mari de la prude Ismène . . . Votre valet, ô nenni-dà, III.	362
Le vieux Silène à ses amis . . . De vieux amis & du vin vieux, I.	387

DES VAUDEVILLES.

17

L'homme, au fond, n'est qu'artifice... Pourrais-je ne pas	
rire,	
pleurer,	<i>Duo d'Horace & de Démocrite. Tome II. page 91</i>
L'hymen est un triste animal... C'est une fête, c'est un car-	
naval, III.	254
L'intérêt qui nous domine, <i>Échos masculins</i> , III.	64
Les deux yeux de Nannette... Mais, mais; c'est pis qu'un sort, I.	391
Lorsque l'on met dans un ouvrage... Tout est dit, III.	379

M aire d'un joli jardinet. <i>Échos masculins</i> , II.	44
Malgré Thémis & ses murmures... Et c'est toujours la même	
tuiclure, I.	442
Ma muse longtemps en balance... Si vous l'aimez, c'est tout de	
bon, III.	415
Mari, quand la peur d'avoir un rival... C'est ce qui vous	
enrhume, III.	343
Mars & l'Amour en tous lieux... Voilà la différence, II.	438
Mère qui tient un jeune objet... Il faut l'envoyer à l'école, I.	323
N 'Attendez pas qu'ici l'on vous révere... un jour finit l'af-	
faire, I.	309
Ne nous préférons point aux Belles, III.	398
Ne vous laissez jamais charmer, I.	371
Nicaiise étoit plus bête, I.	403

O Le plaisir trait de folie! III.	319
On l'a dit, & je le répète... A tout âge on a sa poupée, I.	349
On ne voit plus que charlatans... A trompeur, trompeur &	
deux, I.	414
On peut encor dans ce temps... On vous en ratifiera, I.	354
On peut encore dans les champs... C'est la chose impossible, III.	353

P ar ce geste-là... Chacun a son ton, son allure, II.	319
Par l'âge, ni par la grandeur... Les petits, toure lourirette, II.	177
Par nos jeux & par nos chansons... Le Roi, la Reine & le	
Dauphin, I.	281
Partout, comme en ces climats, I.	243
Philis est petite, & mignonne... La grande mesure pour boire, III.	394
Phœbus, prête-moi la lyre, I.	140
Point de gêne dans un repas, I.	453
Pour détruire le genre humain... Amis, ne buvons jamais	
d'eau, I.	356
Pour la gloire & pour la grandeur... Ce qui fait nos plaisirs,	
fait aussi nos tourmens, I.	412
Pour nous mettre en train, trin, trin, trinquons, cher Grégoire.	
<i>Le Begayeur</i> , III.	370
Pour vous, Philis, j'aurois dessein... Si j'en parle, que direz-	
vous? IV.	57
Puisque le ciel, dans ce beau jour... Pour le Duc de Bourgogne, I.	133

Q uand d'un air soumis on m'aborde, I.	351
Quand huit jours après le contrat... C'est un original, I.	120

TABLE DES VAUDEVILLES.

Quand le Dieu du Permette . . . Pour chanter mon ami , IV.	422
Quand une mere trop saurage . . . Hon , hon , encor vit-on , I.	303
Qu'auprès d'un jeune homme on étale . . . Voilà la statue animée , II.	273
Que la terre d'une prude . . . Cultivez-la comme il faut , I.	427
Quel bien pour notre république . . . Pour une Reine de la fête , III.	412
Que les Mortels redoutent le trépas . . . C'est-là ce qui m'étonne , III.	337
Que l'infidèle Colin . . . Quand je vois notre bon Roi , I.	252
Quelle couleur est plus vermeille . . . Rien n'est si bon , I.	352
Quels appas , I.	393
Que nous goûtons de plaisirs ! . . Pour nous donner de l'amour , I.	394
Que Sylvie m'offre son cœur , III.	418
Qui des deux est le plus à plaindre . . . L'affaire est encore à juger , I.	409
Qui vous a mis dans l'état où vous êtes ? . . C'est la vérité. <i>Dialogue entre Pluton & les Ombres.</i> III.	302
Qu'un petit maître . . . Ta ri ta tou , falira lon fa , I.	346
R assemblez-vous , peuple fidele . . . Vive Louis le Bien-Aimé , I.	217
Reçois le tribut ordinaire , IV.	419
Reprends tous tes charmes . . . O l'heureux retour ! I.	264
Rimeurs qui depuis si longtems . . . Plus de guerre , I.	433
S eptember est le mois agréable , I.	362
Si je me fixe jamais . . . Sur le vieux & le nouveau . III.	482
Sous des lambris où l'or éclate . . . C'est le Roi des plaisirs , I.	416
T es Attraits . . . Couplets en lozange , I.	379
Toi qui fais l'important . . . Qu'un mirmidon , I.	255
U ne Agnès que l'on prend pour femme . . . Voilà le mal , II.	503
Une fleur ne me fait envie , II.	381
Un enfant dodu , I.	171
Un esprit solide & brillant . . . De la Dauphine , I.	139
Un joueur adroit au quadrille . . . Les Jeux , III.	355
Vive un amant . . . Zeste , zeste , qu'il est presse ! I.	291
Voir une mere au declin de ses ans . . . C'est un Opera , I.	343
Vous que l'on assigne au Palais . . . Voilà tout le mystere , I.	410
Vous qui cherchez à vous défendre , III.	400
Vous qui choisissez un époux . . . Tout vient à point qui sçait attendre , I.	444
Vous qui croyez avoir choisi . . . Vous m'en direz des nouvelles , II.	223
Vous vous livrez au naufrage . . . Il est là , le voili , c'est cela , I.	389

Fin de la Table des Vaudevilles.

**LES FESTES
SINCERES,
COMÉDIE**

EN UN ACTE ET EN VERS ;

Au fujet de la Convalescence du ROI ;

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinares du Roi , le 5 Octobre 1744.

THE
OFFICE OF THE
SECRETARY OF THE
NAVY

WASHINGTON
D. C.
JAN 10 1900
RECEIVED
NAVY DEPT
JAN 10 1900
JAN 10 1900



ÉPITRE À LA REINE.

ON ne peut vous offrir de plus flatteur hom-
mage ,

Que l'éloge d'un Roi si cher à votre cœur.

C'est pour nous , grande Reine , un fortuné pré-
sage :

Nous espérons que ces Ouvrage

D'un propice regard obtiendra la faveur.

Vainement dirions-nous que notre foible veine

Travailla longtems avec peine

Pour traiter un sujet & si noble & si doux ;

Ce que dit le cœur soutient-il au génie ?

Non, non, sur le coteau du Dieu de l'harmonie ;

Nous n'avons point rêvé pour votre Auguste
Epoux.

Ce que nous avons dit de son ardeur guerrière ,

De sa bonté suprême & de son équité ,

Où ne le dit-on pas ? Nous n'avons donc été

Que l'écho de son peuple & de l'Europe entière.





COMPLIMENT, AU PARTERRE

L'AMOUR que pour leur Roi les François font
paraître ,

Avec distinction s'est toujours fait connoître ;
Mais on n'a jamais vu leurs transports plus ardens.

Jamais ces tendres mouvemens
Qui naissent avec eux pour leur auguste Maître ,
N'ont si fort éclaté que dans ces derniers tems.
Rappelez-vous ce jour , jour à jamais terrible ,
Où l'on fut menacé du plus grand des malheurs.

Le sentiment de tous les cœurs
Dans tous les yeux étoit visible.

Toutes les voix s'élançoient jusqu'aux Cieux
Toutes les mains s'étendoient vers les Dieux.

Messieurs , vous le sçavez , pendant la maladie
De notre pere & défenseur ,

Dans le plus noir chagrin notre ame ensevelie ,
Plus vivement que lui , ressentoit sa douleur.

Quelle tristesse alors ! aujourd'hui quel bonheur
Par nos pleurs la Parque attendrie

C O M P L I M E N T. xiiij

De ses beaux ans a respecté la fleur.

Nous périssions par sa longueur ;

Et nous renaissions par sa vie.

Les danfes , les concerts , les fêtes & les feux

Marquent de toutes parts l'allegrèſſe publique ;

Mais ce qui doit flatter le mieux ,

C'est que tout cet éclat , tous ces transports joyeux ,

D'un million de voix cet accord harmonique ,

Ne ſont point ce qu'on voit ſouvent en d'autres lieux ;

Un maſque trompeur & douteux ,

Un extérieur politique :

C'eſt parmi nous le langage du cœur ;

Nous nous y portons tous avec la même envie.

Le devoir n'y fait rien , la joie & la ferveur

Sont tout ce qui nous y convie ;

Le ſentiment en eſt l'ame & l'auteur.

Permettez-nous , Meſſieurs , je vous ſupplie ;

Quoique nous ſoyons nés chez les Italiens ,

De nous plaçer au rang de vos concitoyens.

Ce titre nous eſt dû , notre ardeur l'autoriſe :

Oui , nous pouvons du Roi nous appeller Sujets ,

Et le ſincere amour dont notre ame eſt épriſe

Pour l'intérêt commun de tous les bons François ;

Nous unit avec eux , & nous naturaliſe.

C'eſt donc en cette qualité

Que l'on va célébrer , dans notre Comédie ;

Cette Convaleſcence heureuſe & ſi chérie ,

Qui fait notre félicité.

xiv *COMPLIMENT.*

Pour notre Roi les Muses abondantes
Ont secondé nos soins : trois Auteurs differens ,
Sur le même sujet , nous ont , en même tems ,
Donné trois pieces differentes. *
Nous nous sommes trouvés un peu dans l'embarras ,
Et nos voix , pour la préférence ,
Ont été longtems en balance.

Nous avons résolu , dans un semblable cas ,
(Et nous le pouvons , ce me semble ;)
De réunir les trois Auteurs ,
Et de donner les trois pieces ensemble.
Sur ce sujet , voulez-vous bien , Messieurs ,
D'une petite Fable écouter le langage :

Au Seigneur d'un riche village ,
Les jeunes filles , tous les ans ,
Présentoient un bouquet ; c'étoit un vieil usage :
Et ce Seigneur avec les habitans
En agissoit si bien , étoit si bon , si sage ,
Qu'on venoit de bon cœur lui rendre cet hommage ,
Tous les garçons avec empressement
Cueilloient les fleurs qu'on destinoit au Maître.
Chacun étoit charmé de lui faire connoître
Et son respect & son attachement ,
Trois d'entr'eux , un beau jour , remplis du même zèle ,
Apportèrent chacun à Climene un bouquet ,
Qui devoit au Seigneur être offert par la Belle ;
L'un étoit de jasmin , l'autre étoit un coquel,

* De ces trois pieces , celle-ci est la seule qui ait joui : elle a été représentée à la Cour.

C O M P L I M E N T. *xxx*

Et le troisieme une rose nouvelle.

Dans ces bouquets il falloit faire un choix.

On n'en presentoit qu'un ; e'toit l'offre ordinaire.

Tous les trois lui plaisoient , comment va-t-elle faire ?

Climene les reçut tous trois.

C'étoit penser en fille raisonnable.

Si je ne prends , dit-elle , qu'une fleur ,

Peut-être ce sera des trois la moins aimable ,

Et celle qui plaira le moins au bon Seigneur.

En présentant les trois , j'aurai bien du malheur

S'il ne s'en trouve pas quelqu'une d'agréable.

Si toutes pouvoient le flatter ,

Ma joie alors feroit inexprimable.

C'est ici qu'il faut m'arrêter ,

Et c'est à vous , Messieurs , de conclure la fable.





A C T E U R S.

LISIMON.

DORANTE, *Fils de Lisimon.*

M. BONCŒUR.

Madame CLAIRFIN.

LUCILE,

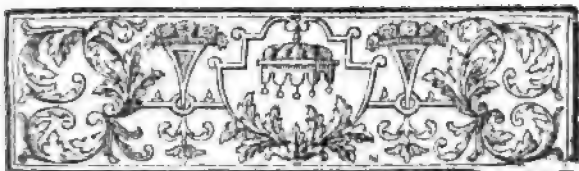
CHONCHETTE, } *filles de M. Boncœur.*

FRONTIN, *Valet de Dorante.*

ARLEQUIN.

MASQUES.

La Scène est à Paris.



LES FESTES
SINCERES;
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.



E la gaité ; tout le monde est en joie :
Il me semble être au siècle d'or.
Voilà ces jours marqués, où le cœur se
déploye ,
Le ciel nous rend un vrai trésor.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Dans l'instant , allons faire connoître
La part que nous prenons à ses augustes jours.

xviiij **LES FESTES SINCERES,**

Pour célébrer un Prince aussi digne de l'être,
Les plus grands jours seront encor trop courts.

D O R A N T E.

Oui, Frontin.

F R O N T I N.

Nous voyons le chagrin disparaître;
Dans tous les yeux l'enjouement s'aperçoit.
L'on rit de tous côtés, on danse, on chante, on boit
A la santé d'un si bon Maître.

D O R A N T E.

Oui, Frontin.

F R O N T I N.

Les Seigneurs, les plus petits bourgeois
Donnent de leur gaité les plus sensibles marques,
Pour la santé rendue au plus grand des Monarques.
Il n'est point d'Étranger qui ne soit bon François.
On vous prétente, en mille & mille endroits,
Des rasades de vin, que la joie accompagne;
J'en ai bien bû trente à ma part, je crois,
La moitié de Bourgogne, & l'autre de Champagne;
Et ce soir, aux flambeaux, avec de bons grivois,
Nous attendrons l'aurore avec celui d'Espagne.

D O R A N T E.

Oui, Frontin.

F R O N T I N.

Mais vous paroissez distrait.
Pour le Roi tout Paris est en réjouissance.
A quoi rêvez-vous, s'il vous plaît?
N'êtes-vous pas châtmé de sa Convalescence?

C O M É D I E.

xix

D O R A N T E.

Ah ! que dis-tu , Frontin ? D'un tel événement

Je suis touché plus que personne.

D'insensibilité , quoi ! ton cœur me soupçonne ;

Dans un instant pour nous le plus intéressant !

Je ne puis t'exprimer le plaisir qu'il me donne :

Quand on a le bonheur de vivre sous ses loix ,

A tout ce qui le touche un cœur devient sensible :

Ah ! Frontin , il n'est pas possible

De ne point s'attendrir pour le plus cher des Rois :

F R O N T I N.

Je suis content & je respire.

D O R A N T E.

Mais parmi les Ris & les Jeux ,

Ton Maître , hélas ! toujours soupire.

F R O N T I N.

L'Amour seul vous rend triste en des jours si joyeux :

D O R A N T E.

Oui , j'adore Lucile.

F R O N T I N.

Eh ! n'est-ce pas la fille

De ce riche bourgeois , nommé Monsieur Boncœur ?

D O R A N T E.

Oui , justement.

F R O N T I N.

Elle est assez gentille ;

Mais pour votre amour j'ai grand' peur :

Son pere ne sçauroit souffrir votre famille.

Cette inimitié vient au sujet d'un procès

xx LES FESTES SINCERES,

Fondé sur une bagatelle ,
Mais qu'aucun Procureur ne finira jamais ,
Tant qu'il verra que la querelle ,
En subsistant , grossit les intérêts.

D O R A N T E.

L'Amour , pour triompher , sçait faire des miracles.

F R O N T I N.

De vous en entêter vous avez très-grand tort.
Vous ne pourrez jamais surmonter tant d'obstacles.

D O R A N T E.

Je suis aimé , j'ai vaincu le plus fort.

F R O N T I N.

Sil'auteur de vos jours à vos vœux est contraire. . .

D O R A N T E.

Sur mon amour j'ai sçu le pressentir.

Frontin , j'ai sçu fléchir mon pere.

F R O N T I N.

Jamais Monsieur Boncœur n'y voudra consentir.

D O R A N T E.

De le gagner , il sera difficile.

J'attends ici mon aimable Lucile.

Les divertissemens , les concerts , les ballets

Vont sans doute attirer les plus zélés sujets.

Monsieur Boncœur sera du nombre.

On connoît son attachement ;

Et , dans un tableau si riant ,

Sois sûr qu'il ne fera pas ombre.

Il ne me connoît pas , & je m'en vais saisir

Les momens qui vont le distraire.

COMÉDIE.

xxj

Pour entretenir à loisir
Le seul objet qui peut me plaire ,
J'ai des projets qui pourront réussir.

FRONTIN.

Nous en aurons tous deux la gloire.
De la fortune il faut saisir le premier bond :
De plus , vous m'avez pour second ;
Vous pouvez aisément remporter la victoire.

DORANTE.

Paix , babillard ; Lucile fort.

FRONTIN.

Voilà pour vous une aimable sortie ;
Faites valoir votre amoureux transport.

SCÈNE II.

LUCILE , DORANTE , FRONTIN.

DORANTE.

DE vous voir en ces lieux que mon ame est ravie !

LUCILE.

Et moi , je ne vous vois , Dorante , qu'en tremblant ;
Je crains que l'on ne nous surprenne.
Je m'expose , & vous donne une preuve certaine
Du plaisir que mon cœur ressent en vous voyant.

FRONTIN.

Mais , au fait , s'il vous plaît , sans nous amuser tant.

xxij **LES FÊTES SINCÈRES,**

Nous autres nous avons l'avou de notre pere,

Pouvez-vous nous en dire autant ?

LUCILE.

Quoi ! Lisimon pour vous deviendroit moins sévère ?

DORANTE.

En lui je trouve un ami consolant.

La nature lui parle , & ce pere qui m'aime ,

Touché de mon ardeur extrême ,

Et du danger que cause un amour violent ,

Veut se raccommoier & m'obtenir lui-même

L'objet qui peut adoucir mon tourment.

Mais , hélas ! quel coup accablant ,

S'il alloit prendre une peine inutile !

LUCILE.

Monsieur Boncœur aime Lucile.

Vous pourriez le toucher , quoiqu'il soit prévenu.

DORANTE.

Vous m'aimez : mon espoir ne fera point déçû.

Sur cette belle main , laissez-moi prendre un gage...

S C E N E I I I .

**DORANTE , LUCILE , FRONTIN ,
CHONCHETTE.**

CHONCHETTE.

AHE ! ah ! je vous y prends ! courage.
Ne vous dérangez pas , je rentre en ce moment.

Ma sœur , papa vous croit dans votre appartement
 Bien occupée à votre ouvrage ,
 Et vous sortez furtivement

Pour venir écouter cet amoureux langage.
 Je vous suivois tout doucement ,
 Et je vous ai surpris adroitement.

L U C I L E.

Avec plaisir je te vois , ma poulette.

C H O N C H E T T E.

Avec plaisir ? Oh ! ma grande sœur ment :

Vous paroissez trop inquiète ,

Et ce beau Monsieur-là ne paroît pas content.

Tenez , comptez que je serai discrète ;

Si vous me parlez franchement.

L U C I L E.

C'est par hasard qu'ici je suis venue.

C H O N C H E T T E.

Et par hasard Monsieur se trouve dans la rue ;

Et par hasard , apparemment ,

Vous vous parliez tous les deux tendrement.

C'est bien à moi , vraiment , que l'on en conte !

On ne me berce plus avec un petit conte.

E R O N T I N.

C'est un enfant un peu malin.

C H O N C H E T T E.

Je ne me suis point abusée.

J'ai vu Monsieur désirer votre main ;

Vous ne l'avez pas refusée :

Vous regardiez ailleurs : enfin ,

xxiv LES FESTES SINCERES,

Il vous l'a prise , & de plus l'a baissée ;

Et tout cela , ma sœur , apparemment ,

Entre vous deux s'est fait fortuitement.

A mon papa je m'en vais donc tout dire.

Ah ! que je vais le faire rire !

LUCILE.

Que vous avez l'esprit malicieux !

CHONCHETTE.

Dites plutôt que j'ai de fort bons yeux.

FRONTIN.

C'est être un peu trop pénétrant.

LUCILE.

Je t'aime , ma Chonchette , & tu n'es pas méchante.

Tu sçais bien qu'il ne faut jamais rien rapporter.

CHONCHETTE.

Ah ! je vous vois venir : vous allez me flatter

Car vous craignez ma langue.

LUCILE.

Eh ! vous sçavez vous taire.

DORANTE.

De grace , à votre sœur ne soyez pas contraire.

CHONCHETTE.

Oui , l'on gagne avec moi beaucoup par la douceur.

Vous sçavez bien que je suis bonne.

Tenez , embrassez-moi , ma sœur.

Aimez-vous , mes enfans ; Chonchette vous pardonne.

LUCILE.

Rien n'est plus généreux.

DORANTE.

COMÉDIE.

xxv

DORANTE.

Ah ! quelle aimable enfant !

CHONCHETTE.

Ce que je fais pour vous vaut bien un compliment.

LUCILE.

Mais j'ai bien peur qu'on ne cherche Chonchette.
Rentre au logis.

CHONCHETTE.

Nous y voilà.

Vous voulez , je le vois , que je fasse retraite ,
Pour pouvoir aisément vous entretenir là.

LUCILE.

Mais mon pere....

CHONCHETTE.

Il faudra que j'amuse papa.

Reposez-vous sur votre cœur cadette ,

Elle conduira bien cela.

Je crois qu'il ne m'en coutera

Qu'une petite historiette ;

Ou bien papa préférera

Une gentille chansonnette ;

Et , si-tôt qu'il s'en lassera ,

Je vous l'endormirai par un air d'Opera.

Quand je n'aurai plus d'amufette ,

Je sçais ce qui l'occupera ;

Je lui donnerai la gazette.

Employez à conter fleurette

Tout le tems qu'on l'amusera.

Tome I.

b

SCENE IV.

Les Auteurs précédens , M. BONCŒUR.

M. BONCŒUR.

QU'à se bien réjouir , mes enfans , l'on s'apprête.
De tous nos habitans & la joie & l'amour
Nous feront voir la nuit plus claire qu'un beau jour.
Rien ne manque au plaisir , quand le cœur fait la fête.
Mes filles , il faudra faire de votre mieux ,

Pour prendre part à la réjouissance :

C'est à qui sera plus joyeux.

Une telle convalescence

Disipe , en un instant , les soins les plus fâcheux.

Voilà de tous mes jours les plus belles journées ,

Et je vais rajeunir de plus de vingt années.

Quel est ce cavalier , & que fait-il donc-là ?

Mais vous êtes muette !

CHONCHETTE.

Oh ! que non , mon papa.

M. BONCŒUR.

Tu vas apparemment découvrir ce mystère ?

LUCILE.

Ne vas pas. . . ,

CHONCHETTE.

Eh ! laissez-moi faire. . .

Devinerez-vous bien quel est cet inconnu ?

COMÉDIE.

xxvij

M. BONCŒUR.

Reconnoît-on quelqu'un que l'on n'a jamais vu ?

CHONCHETTE.

En ce cas-là , daignez m'entendre.

Ce Monsieur vient ici pour nous apprendre. . . :

M. BONCŒUR.

Quoi ?

CHONCHETTE.

Ma sœur , aidez-moi ; je suis dans l'embarras.

M. BONCŒUR.

Ah ! que vous apprend-on , lorsque je n'y suis pas ?

FRONTIN.

Voilà bien des façons , pour dire à votre pere

Que Monsieur s'amusoit à vous chanter un air

Qu'il a fait ; le grand mal !

M. BONCŒUR.

Monsieur , point de colere.

FRONTIN.

Il est , je crois , permis , ces jours-ci , de chanter.

M. BONCŒUR.

Sans doute.

FRONTIN.

Un air à boire où l'on parle du Prince.

M. BONCŒUR.

On ne peut trop le répéter.

FRONTIN.

Et qui dans peu courra la ville & la province.

M. BONCŒUR.

Tout le monde vraiment s'y doit intéresser.

Et le chant rend bien mieux une pensée aimable.

Voudriez-vous pour moi recommencer ?

b ij

xxviii *LES FESTES SINCERES,*

FRONTIN.

Chantez cet air nouveau de table.

CHONCHETTE.

Je vous réponds qu'il va vous contenter.

FRONTIN.

Ce n'est point un chanteur qui , faisant l'agréable ;

Cherche longtems à se faire prier ,

Et qui chante , à la fin , jusqu'à vous ennuyer.

DORANTE *chante.*

» Bacchus , prends pitié des buveurs ;

» Rends l'automne fertile , augmente tes faveurs ;

» L'hiver verra manquer nos plaisirs & ta gloire ,

» Si tu ne nous proteges pas.

» La santé de Louis nous oblige à tant boire ,

» Qu'il ne restera plus de vin pour les jours gras.

M. BONCŒUR,

Votre chanson est fort jolie ,

M'en voulez-vous donner une copie ?

DORANTE.

Très-volontiers , assurément.

CHONCHETTE.

Eh ! bien , c'est Lucile pourtant

Qu'il faut qu'on remercie.

N'avions-nous pas raison de rester ici-bas ?

Du bon air de Monsieur ma sœur est si ravie

Que je puis vous jurer qu'il ne l'ennuyoit pas.

M. BONCŒUR,

Ah ! la musique est ma folie.

Mes filles savent bien chanter :

Venez dîner chez moi demain , je vous supplie :

COMÉDIE.

221

Nous pourrons vingt fois répéter
Votre chanson.

FRONTIN.

Et cent fois l'humblester.

M. BONCŒUR.

Je m'appelle Boncœur ; voilà mon domicile :

Et vous , comment vous nomme-t-on ?

DORANTE.

Monsieur. . . .

FRONTIN.

Quoi ! vous n'osez apprendre votre nom

Au plus humain bourgeois de cette ville ,

Qui veut vous donner un repas !

Allez , Monsieur , nous n'y manquerons pas.

Apprenez donc que ce jeune homme

S'appelle Monsieur F-UT-FA.

Vous voulez-bien que je me nomme

Votre serviteur A-MI-LA ?

[A Dorante.]

Voilà , Monsieur , une fort bonne affaire.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédents , Me. CLAIRFIN.

Madame CLAIRFIN.

ACCOUREZ , accourez ; suivez Dame Clairfin ;

On vous distribuera de la joie & du vin.

FRONTIN

De la joie & du vin ! Eh ! mais , pour l'ordinaire ,

L'un sans l'autre on ne les voit guere.

b iij

xxx *LES FÊTES SINCÈRES,*

Madame CLAIRFIN.

Pour boire à la santé de l'Auguste BOURBON ;

Venez dans notre hôtellerie.

On y verse *gratis* de l'excellent Mâcon ,

Tout autour d'une table abondamment servie.

Le maître du logis vous y fera raison.

FRONTIN.

Comment le nommez-vous ?

Madame CLAIRFIN.

C'est Monsieur Lisimon.

M. BONCŒUR.

C'est notre ennemi !

DORANTE.

C'est mon pere !

FRONTIN.

De ce trait , dans l'Histoire , il fera question.

M. BONCŒUR.

Malgré notre procès , je ne sçauois m'en taire :

C'est un moyen charmant que son cœur lui suggere

Pour prouver son affection.

Ce procédé m'attendrit l'ame.

Madame CLAIRFIN.

Vous ne venez donc pas ?

M. BONCŒUR.

Très-obligé, Madame.

Madame CLAIRFIN.

Adieu.

M. BONCŒUR, *d Dorante.*

Je vous attends demain :

De ne pas m'oublier, Monsieur, je vous conjure.

FRONTIN.

Il s'en souviendra , je vous jure.

(*A part.*) Notre aventure va bon train.

SCENE VI.
DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

MON cher Frontin , que Lucile est aimable !

FRONTIN.

La divine Clairfin , Monsieur , est adorable.

DORANTE.

Que j'ai placé bien à propos

Mon air bacchique !

FRONTIN.

Eh ! fommes-nous des fots ?

Nous devons tout d'un tems chanter le Vaudeville,

DORANTE.

Pour frapper le grand coup il sera plus utile.

Frontin , mon talent musical

Ne me seconde pas trop mal.

FRONTIN.

Monsieur , il vous est favorable ;

Mais vous n'êtes pas le premier

Qui , d'un péril inévitable ,

Se soit tiré par son gosier.

Le Dauphin d'Arion. . . .

DORANTE.

Peste ! tu sçais la fable.

b iv

xxxij **LES FESTES SINCERES,**

FRONTIN.

Comme un Medecin. Bon ! j'ai là
Ovide & ses Métamorphoses.
Je sçais qu'à Jupiter Mercure dévolu ,
Pour ce Dieu libertin , vaquoit à bien des choses ;
De même que je fais pour vous ;
Et ceci soit dit entre nous.

DORANTE.

Lorsqu'il en est besoin , ta discretion brille :
Mais laissons-là Mercure & toi :
Je compte encor sur une Cantatille
Que tu ne connois pas.

FRONTIN.

Et moi

Je sens là dans ma tête un transport prophétique ;
Qui me dit que votre musique
Vous vaudra mieux , en vérité ,
Que tous les Opera n'ont valu cet Été.

DORANTE.

Des Masques dans ces lieux doivent tantôt se rendre
Ils m'aideront à remplir mon dessein.

FRONTIN.

Quelqu'un ici pourroit bien nous entendre :
Vous m'expliquerez mieux vos projets en chemin.



S C E N E V I I .
L I S I M O N , L U C I L E .
L I S I M O N .

RECONNOISSEZ le pere de Dorante.
 Sous ce déguisement je suis de près mon fils
 J'approuve son amour , en voyant son amante.
 Pour hâter son bonheur , je fais ce que je puis.
 Puis-je à Monsieur Boncœur découvrir ma pensée ?
 Notre maudit procès nous rend trop ennemis :
 N'importe , je n'ai point une ame intéressée :
 J'aime mieux céder tout , & nous voir bien unis.

L U C I L E .

De vos bontés je suis confuse.
 Je ne crois pas , en vérité ,
 Que mon pere se refuse
 A tant de générosité.

S C E N E V I I I .
M. BONCŒUR , LUCILE , CHON-
CHETTE , SCAPIN , MASQUES ,
DORANTE.

M. B O N C Œ U R .

ECLAIRCISSONS ceci , Lucile.
 Masques , peut-on sçavoir où se donne le bal ?

b v

xxxiv LES FESTES SINCÈRES.

S C A P I N.

Dans tous les quartiers de la ville ;
Même dans les fauxbourgs : notre orchestre est banal.
C'est un bal ambulant , partout on le promène.
Dans chaque carrefour , une nouvelle Reine
Préside à nos ballets.

Nous offrons le bouquet au plus beau des objets.
Il est à vous , Mademoiselle.

D O R A N T E.

Vous devez l'accepter : que son sort est charmant !
Jamais bouquet ne fut placé plus dignement.

L U C I L E.

Mais danser dans la rue !

S C A P I N.

Il le faut bien , la Belle ;
Nous n'avons point de salle.

M. B O N C Œ U R.

Oui , Monsieur a raison
De mettre ici son bal. Quelle vaste maison
De longs appartemens possède une enfilade
Capable de tenir l'innombrable brigade
De tous ceux que le Roi fait danser aujourd'hui ?

S C A P I N.

Il a marché pour nous ; il faut sauter pour lui.

M. B O N C Œ U R.

Méritez du bouquet l'hommage volontaire.
Dansez , prenez quelqu'un.

C H O N C H E T T E.

Le choix de son danseur

COMÉDIE.

xxxv

Va fort l'embarrasser ; n'est-il pas vrai , ma sœur ?

M. B O N C Œ U R.

Prenez qui vous voulez.

C H O N C H E T T E.

C'est ce qu'elle va faire.

(*On danse des menuets , & Lucile prend
Dorante déguisé avec un Domino.*)

D O R A N T E.

Me sera-t-il permis d'interrompre le bal ,
Pour chanter quelques vers qui ne viennent pas mal
A la fête du jour ?

C H O N C H E T T E.

Il n'est pas nécessaire

De demander permission

Pour donner du plaisir.

M. B O N C Œ U R.

Cette maxime est claire ;

Et jamais on n'en fit mieux l'application.

D O R A N T E *chante.*

- » Fuyez , sombres ennuis ; fuyez , noire tristesse ;
- » Le plaisir dans nos cœurs doit regner à son tour.
- » Que des jeux éclatans , que des chants d'allegresse
- » Fassent retentir ce séjour.
- » Le soleil triomphant d'un terrible nuage ;
- » Plus brillant que jamais , à nos yeux vient s'offrir ;
- » Et le lys , pour mieux refleurir ,
- » A l'ombre des lauriers , a surmonté l'orage.

b vj

xxxvj **LES FESTES SINCERES ;**

M. BONCŒUR.

La cantatille , (on peut m'en croire ,)

Vaut bien autant que l'air à boire.

LUCILE.

N'est-il pas vrai qu'il chante avec un goût flatteur ?

M. BONCŒUR.

Oui , ma fille ; son chant m'a sçu gagner le cœur.

J'attends demain à dîner un chanteur

Qui , comme vous , est un fort aimable homme.

Souffrez , Monsieur , que je vous somme

De me faire aussi cet honneur.

CHONCHETTE.

Dans cette maison-ci , Monsieur Boncœur demeure ;

Nous dînerons ensemble.

DORANTE.

Oui , j'aurai ce bonheur.

Je vais changer d'habits , & reviens tout à l'heure.

S C E N E I X.

M. BONCŒUR , LUCILE , CHONCHETTE , MASQUES.

M. BONCŒUR.

JE voudrois bien sçavoir ce que vous tenez-là ;

CHONCHETTE.

Ce sont des vers qu'hier on me donna ;

C O M É D I E. xxxvij

M. B O N C Œ U R.

Qui donc ?

C H O N C H E T T E.

Ce grand Monsieur , dont l'allure est bouffonne ;
Qui toujours , en marchant , gesticule & fredonne.

M. B O N C Œ U R.

C'est une Ode , peut-être.

C H O N C H E T T E.

Bon !

M. B O N C Œ U R.

Les Odes ont trop de guignon :

On les voit , depuis peu , tomber dru comme mouches ;

L'Auteur qui veut se faire un nom ,

Doit préluder sur d'autres touches.

C H O N C H E T T E.

Les vers qu'on m'a donnés sont d'une autre façon ;

On les chante en musique , & voici sur quel ton.

AH ! quand reviendrez-vous ,

Cher Prince que j'adore ?

Ah ! quand reviendrez-vous ?

Nous vous attendons tous.

Nos yeux , avant l'aurore ,

S'ouvrent pour vous chercher ;

L'ennui qui nous dévore ,

Doit enfin vous toucher.

Ah ! quand reviendrez-vous , &c.



xxxviiij **L'ES FESTE SINCERE S,**

Votre présence honore
Des lieux trop loin de nous :
Paris , qui vous implore ,
De leur sort est jaloux.
Ah ! &c.



La terre se décore ;
Quand le soleil renaît ;
C'est lui qui donne à Flore
Cet éclat qui nous plaît.
Ah ! &c.



Votre aspect est encore
Plus utile pour nous ;
Lui seul peut faire éclore
Nos plaisirs les plus doux.
Ah ! quand reviendrez vous , &c.

M. B O N C Œ U R.

Ma fille , embrasse-moi ; qu'heureux cent fois sera
Le mortel qui t'épousera !

C H O N C H E T T E,

Quand ferez vous un heureux ?

M. B O N C Œ U R.

Ma petite ;

Vous êtes bien pressée.

C H O N C H E T T E.

Oh ! dame , je profite

COMÉDIE.

actix

De vos bons & sages discours.
Je vous entends répéter tous les jours ,
Qu'on ne peut trop user de diligence ,
Quand d'obliger quelqu'un on a l'occasion.

LUCILE.

Cette généreuse sentence
Vous a fait, je le vois , beaucoup d'impression.
(*On danse.*)

SCENE X. & dernière.

LISIMON , *Acteurs prétendus*, DORANTE
& FRONTIN , *déguifés galamment* ,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

DÉLOGEONS notre bal , allons gagner les halles ;
C'est-là que nous verrons de bonnes bacchanales.
C'est-là qu'on ignore les loix
Du grand monde & du bel usage ;
C'est-là qu'on est meilleur François
Par le cœur que par le langage.

FRONTIN.

Alte-là ; je demande encor ,
Pour ce chanteur public , une courte audience ;
A son génie il a donné l'effor :
La beauté du sujet a fait sa confiance ;

xl LES FESTES SINCERES,

Daignez écouter sa chançon ;
Elle n'est point d'un style polisson.

ARLEQUIN.

Oh ! nous sommes perdus , s'il prend le ton tragique.

FRONTIN.

En chantant un héros , il faut être héroïque.

Mon camarade est Auteur & Chanteur ;
Moi , des livres je suis le grand distributeur.

CHONCHETTE.

Achetez-en.

FRONTIN.

Prenez , trop aimable personne :
Monsieur Lisimon est celui
Qui des frais se charge aujourd'hui ,
Et qui , *gratis* , veut qu'on les donne.

M. BONCŒUR.

J'en suis confus ; mais j'ai trop d'équité
Pour ne pas admirer sa générosité.

Voyons donc votre Vaudeville.

FRONTIN.

Nous vous contenterons.

M. BONCŒUR.

Cela sera facile.

En faveur de ce jour on doit vous passer tout ,
Et le zèle est exempt des caprices du goût.

VAUDEVILLE.

DORANTE *chante le Vaudeville.*

RASSEMBLEZ-VOUS , peuple fidele ;
Venez vous unir à ma voix :
Si dans ce jour je vous appelle ,
C'est pour le plus charmant des Rois.
Chantons tous , chantons avec zele :
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ ;
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.



Pour ceux que lui soumet Bellone ;
Il est le plus doux des Vainqueurs ;
Les chaînes que sa main leur donne
Ne sont que des chaînes de fleurs.
Chacun d'eux comme nous entonne
Vive , &c.



L'ardeur que le Roi nous inspire
Change en plaisir notre devoir :
Sur son peuple il a plus d'empire
Par l'amour que par le pouvoir ;
C'est la raison qui me fait dire :
Vive , &c.



xlij LES FESTES SINCERES,

Aux Dieux si pour lui l'on présente
Tant de vœux & tant de souhaits :
Est-ce une chose surprenante ?
Les bons Rois font les bons Sujets ;
Voilà pourquoi par-tout on chante :
Vive , &c.



Le jour qu'on trembla pour sa vie ;
Que de larmes ! que de soupirs !
Quand sa santé fut rétablie ,
Que de transports ! que de plaisirs !
Tous chantoient d'une ame ravie :
Vive , &c.



Que le sort contre nous conspire ,
Rien ne nous chagrine aujourd'hui :
Notre cher Monarque respire ;
Tout va respirer avec lui.
Lui seul à nos vœux peut suffire.
Vive , &c.



Preneur de villes , grand , auguste ,
Conquerant & victorieux ;
Pere du peuple , sage , juste ,
Sont ses attributs glorieux.
Mais il faut mettre sous son buste :
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ ;
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.

C O M É D I E.

xliij

M. B O N C Œ U R.

Ah ! mon cher , que je suis charmé de ta chanson !

LOUIS LE BIEN-AIMÉ : qu'il n'ait pas d'autre nom.

Ce titre est un panégyrique

Dans cette occasion sincère & véridique.

Qu'il est flatteur , qu'il est charmant !

Non , non , rien n'est si beau que d'avoir justement

De l'amour des Sujets une preuve unanime.

Des châteaux emportés , des ennemis battus ,

Peuvent au Souverain acquérir de l'estime ;

Mais le Roi le plus magnanime

N'est point le Bien-aimé , s'il n'a bien des vertus.

F R O N T I N.

Ainsi de notre Vaudeville

Vous approuvez la pensée & le style ;

N'est-il pas vrai ?

M. B O N C Œ U R.

Très-fort , en vérité.

Qui , comme moi , n'en seroit enchanté ?

Des plus fameux chanteurs je vous trouve l'élite :

Je ne puis trop louer l'ardeur qui vous excite :

Mais vous êtes , mon cher , d'une profession

Qui ne cadre point trop avec tant de mérite.

F R O N T I N.

Il s'appelle Dorante , & sa condition. . . :

M. B O N C Œ U R.

Quoi ! vous êtes le fils de Monsieur Lifimon ?

D O R A N T E.

Ah ! que vient-on de vous apprendre ?

xliv **LES FESTES SINCERES,**

Quelle est ma situation !

J'aime Lucile , hélas ! je n'ai pû m'en défendre.
Son cœur de quelque espoir flatte ma passion.

A nos desirs vous auriez pû vous rendre ,

Si j'eusse pû cacher mon nom.

M. B O N C Œ U R.

Vous n'en avez pas moins mon admiration.

Je ne vous puis , Monsieur , refuser mon estime ;

Mais puis-je contenter votre inclination ?

Et Lisimon , qu'un long procès anime ,

Voudra-t-il avec moi faire cette union ?

Vous connoissez sa haine.

L I S I M O N , *se démasquant* :

Il n'en a plus aucune.

Contre un si bon François , peut-on être en rancune ?

Le Prince vous est cher ; cette unique raison

Soumet tous mes desirs à celui qui vous presse.

M. B O N C Œ U R.

Oui , soyons bons amis , & soyons-le sans cesse ;

Plus de procès , plus de division.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire ,

Pour fonder notre accord , d'appeller un Notaire.

L I S I M O N.

Je pense comme vous en cette occasion.

Nous n'avons pas besoin d'écrire ;

Et ce grand jour doit nous suffire

Pour finir entre nous toute discussion.

F I N.

DIVERTISSEMENT. *

AIR.

FIDELES habitans des rives de la Seine,
Remplissez l'air de vos accens,
Partagez tous, en voyant votre Reine;
Les doux transports que je ressens.
L'aimable Roi que votre amour implore,
Va de son doux aspect honorer ce séjour;
Et le soleil suivra bientôt l'aurore
Qui veut annoncer son retour.

Autre Air.

RÉUNISSONS nos voix pour notre Souveraine;
Dans tous les cœurs, des temples lui sont dûs;
Et l'on rend hommage aux vertus,
Quand on le rend à notre Reine.

* Ce Divertissement devoit être donné le lendemain
du retour de la Reine.



xlvj LES FESTES SINCERES,



LES VŒUX DE LA VILLE DE PARIS;

Pour le retour du Roi.

Air : Nous jouissons dans nos hameaux.

DANS l'absence du Dieu du jour ,

Flore toujours soupire :

Cérès implore son retour ;

Pomone le désire.

Toute la nature en langueur

L'appelle avec instance :

Nos vœux ont encor plus d'ardeur.

Louis , en ton absence,



Grand Roi , tout Paris , par ma voix ,

Aujourd'hui te conjure :

Cesse pour un tems des exploits

Dont notre amour murmure.

COMÉDIE.

xlviij

Il est vrai que , matin & soir ,
Nous chantons ta victoire ;
Mais passer six mois sans te voir ,
C'est payer cher ta gloire.



L'unique but de tes travaux
Est d'éteindre la guerre ;
Tu veux te priver du repos ,
Pour le rendre à la terre.
Ce sentiment , d'un sort flatteur
Nous donne l'assurance ;
Mais peux-tu nous faire un bonheur
Qui vaille ta présence ?



Vous qui soupirez après lui ,
Vous pouvez , grande Reine ,
Par votre amour & votre ennui ,
Juger de notre peine.
Nous sçavons que de vous à nous
La distance est immense ;
Mais nous partageons avec vous
La même impatience.



xlviiij **LES FESTES SINCERES.**

Revien donc , cher Prince , revien ,
Fais cesser nos allarmes ;
Nos transports t'apprendront combien
Tu nous plais , tu nous charmes.
Tu verras tous nos cœurs contens
Voler sur ton passage.
Les apprêts les plus éclatans
Valent-ils cet hommage ?



Pour les honneurs qui te sont dûs ,
Dans ces lieux tout s'apprête ;
Mille feux partout répandus
Vont embellir la fête :
Tous ces feux , dont l'éclat est grand ,
Sont beaux , sont admirables ;
Mais dans nos cœurs un zèle ardent
En met de plus durables.



ROLAND

ROLAND, PARODIE,

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 20 Janvier 1744.

Tome I.

A



ACTEURS.

ANGÉLIQUE, *Reine.*

THÉMIRE, *Confidente d'Angélique.*

MÉDOR, *aimé d'Angélique.*

ROLAND, *Guerrier.*

ASTOLPHE, *Confident de Roland.*

ZÉLIANTE.

CORIDON, *nouveau marié.*

BÉLISE, *jeune mariée.*

THERSANDRE, *pere de Bélise.*

TROUPE D'INSULAIRES, DE BERGERS ET
DE BERGERES.



ROLAND,

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE seule.

Air : Mon joli petit cœur.

J'ÉPROUVE une funeste guerre ;
Elle se passe dans mon cœur ;
Tantôt il me dit d'être fiere ,
Tantôt il me nomme un vainqueur.
Eh ! quoi donc , toujours se contraindre !
Faut-il rendre , ou faut-il garder '
Mon joli cœur , mon petit cœur ,
Mon joli petit cœur ? Qu'on est à plaindre ,
Quand on ne sçait pas s'accorder !



SCENE II.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

*Air : Le masque tombe.***R**OLAND vous va faire un présent fort lesté.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point.

THÉMIRE.

Parlez-vous tout de bon ?

Toutes les fois que l'on vous fait un don,
Vous vous fâchez , mais le présent vous reste.

ANGÉLIQUE.

Air : Je ne bois jamais qu'un coup.

Ah ! que Médor a d'appas !

THÉMIRE.

A quoi rêvez vous , Madame ?

Roland , que l'amour enflamme ,

Touche-t-il enfin votre ame ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! quoi , tu ne m'entends pas !

THÉMIRE.

Répondez-moi sans emblème.

C'est Médor ?

ANGÉLIQUE.

Oui , c'est lui-même ,

P A R O D I E.

5

Thémire , (*bis.*) c'est lui que j'aime.

Ah ! que Médor a d'appas !

T H É M I R E.

Air : *L'Amour pêche en eau trouble.*

Cet amour-là me passe ;

Non , je n'y comprends rien.

Ce galant à la glace

N'a pas un fol de bien.

A N G É L I Q U E.

Pauvreté n'est pas vice.

T H É M I R E.

Vous refusez des Rois ,

Et vous oseriez faire choix

D'un Cadet de Milice !

A N G É L I Q U E.

Air : *L'Asthmatique.*

Quoiqu'il n'ait pas Gentil-homme ,

J'l'aime tout comme

S'il étoit Prince.

Quoiqu'il n'ait pas Gentil-homme ,

J'l'aime tout comme

S'il étoit Roi.

Air : *Comment Monsieur votre Epoux , &c.*

Je l'ai vu prêt à mourir.

Quand tout l'abandonne ,

J'ai pris soin de le guérir.

T H É M I R E.

Que vous êtes bonne ! (*bis.*)

A iij

R O L A N D ,

A N G É L I Q U E .

Air : L'autre jour m'en revenant de vendange ;

Médor a sçu blesser mon cœur.

Apprends quelle est ma peine ;

J'ai senti naître ma langueur ,

En guérissant la fièvre :

Et ce n'est point , en vérité ;

Un amour de passade ;

Il est en fort bonne santé ,

Et mon cœur est malade.

Air : Les Filles de Montpellier.

Je veux le fuir avec soin ,

Quoique mon cœur le désire.

De ton secours j'ai besoin.

T H É M I R E .

Il vient ; fuyez.

A N G É L I Q U E .

Ah ! Thémire,

Aye , aye , aye ,

Ma prudence expire ,

Je n'irai pas loin.



S C E N E I I I.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉMIRE

un peu éloignées.

M É D O R.

Air : Jamais la nuit.

PEUT-ON aimer sans espérance ?
J'aime une Reine , hélas ! elle fait mon tourment :
Pour elle cent Rivaux ont brûlé vainement :
Puis-je oublier son rang , son pouvoir , ma naissance ?
Dieu d'Amour , attendris son cœur ;
Tu dois payer une flamme parfaite ;
Heureux l'instant où l'Amant est vainqueur !
Que ces momens font doux ! ah ! que je les souhaite !

Air : De tous les Capucins du monde.

Peu secondé de la fortune ,
Mon amour sans doute importune.
Quand on n'est pas riche en aimant ,
On n'a qu'un timide langage :
Ah ! si j'étois bien opulent ,
Je serois plus hardi qu'un Page.

Air : Tout cela m'est indifférent.

On vous apporte dans ces lieux
De Roland le don précieux ;
C'est un héros , grand , magnifique ;
Il se déclare hautement.

A iv

• Il fait sonner sa réthorique ;

Cela n'est pas indifférent.

A N G É L I Q U E.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Il a beau vouloir m'en conter ;

J'ai soin de l'éviter ; (bis.)

Sur vous, Médor, puis-je sçavoir

Si j'ai quelque pouvoir ? (bis.)

M É D O R.

Air : *Dans les bras de ce qu'on aime.*

Sans vous je ferois , ma Reine ,

Dans les horreurs du trépas :

Pour servir ma Souveraine

Mon sang ne suffiroit pas ;

Si je pouvois le répandre ,

Ah ! que mon sort seroit doux

De pouvoir enfin vous rendre

Un bien que je tiens de vous !

A N G É L I Q U E.

Air : *Partez d'abord avec audace.*

Pourrois-je , sans honte ,

Songer à vous voir ?

M É D O R.

Ce n'est pas mon compte.

A N G É L I Q U E.

Adieu donc , bon soir.

Partez , Médor. (bis.)

M É D O R.

Ce trait m'étonne.

P A R O D I E.

9

A N G É L I Q U E.

Partez, Médor, (*bis.*) sans différer :

L'honneur nous ordonne

De nous séparer.

Air : Contre mon gré je chéris l'eau :

Comptez sur ma protection,

Même sur une pension ;

Choisissez où vous voulez vivre ,

J'aurai soin de votre entretien.

M É D O R.

Je meurs , si je ne puis vous suivre.

Qui meurt n'a plus besoin de rien.

S C E N E I V.

A N G É L I Q U E , T H É M I R E.

A N G É L I Q U E.

Air : Voyageur que l'Amour guide.

LE pauvre enfant ! comme il m'aime !

Thémire , qu'il doit souffrir !

Dans son désespoir extrême ,

Je crains qu'il n'aille mourir :

Moi qui l'aime & qui l'estime ,

Y pourrois-je consentir ?

T H É M I R E.

Bon ! ce n'est que pour la frime

Que vous l'avez fait partir.

A v

R O L A N D ,

A N G É L I Q U E .

Air : *Comment faire ?*

S'il faut que je cède à l'Amour ;
Je mourrai de honte en ce jour ;
Médor , pourquoi m'as-tu sçu plaire ?
S'il faut te bannir de mon cœur ,
J'en pourrai mourir de douleur :

Comment faire ?

T H É M I R E .

Air : *Il ne faut point mettre d rançon.*

Fuyez , oubliez cet Amant.

Pour vous je crains que l'on n'en glose.

A N G É L I Q U E .

Tu devrois te taire un moment ;

Tu dis toujours la même chose.

Air : *Tout ainsi comme.*

Cours , qu'il revienne. . . ?

Vas-y donc . . . n'y vas pas :

Qu'on le ramene. . .

Si pourtant . . . mais hélas !

Attends . . . quelle peine !

Je veux . . . je ne veux pas.

T H É M I R E .

Air : *Le Ciel bénisse la besogne.*

J'entends déjà des instrumens ;

Reprenez donc votre bon sens.

A N G É L I Q U E .

J'ai bien assez mal à la tête ,

Sans l'augmenter par une fête.

S C E N E V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, ZÉLIANTE,
TROUPE D'INSULAIRES ORIEN-
TAUX, dont l'un porte un Perroquet atta-
ché avec une chaîne d'or.

Z É L I A N T E.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

PAR des façons inconnues ,
Charmés de nous signaler ,
Nous apportons des massues ,
Afin de vous régaler.

Air : *De l'Opera.*

Au généreux Roland je dois ma délivrance ;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé ;
Il n'a voulu de ma reconnaissance
Que ce présent qu'il vous a réservé.

Air : *Du bout du Monde.*

C'est un oiseau de Saint Domingue :
Roland , qui partout se distingue ,
Nous a chargés de vous l'offrir :
Sur le sein de l'Onde
On l'a fait venir
Du bout (ter.) du Monde.

A vj

R O L A N D ;

Air : *De l'Opera.*

Recevez , charmante Reine ;

Recevez , avec bonté ,

Cet oiseau par mes Sauvages porté.

A la plus douce liberté

Vous le verrez préférer votre chaîne.

Recevez , &c.

(On danse.)

V A U D E V I L L E .

Air : *Comme un Oiseau.*

P R E M I E R C O U P L E T .

DE l'amour qui touche votre ame
Voulez-vous voir durer la flamme

Jusqu'au tombeau ;

Qu'il soit toujours dans l'esclavage ;

Si jamais vous ouvrez la cage ,

Adieu l'Oiseau.

I I .

Si l'Amour me trouve cruelle ;

C'est qu'il n'est pas aussi fidèle

Qu'il paroît beau ;

Son inconstance me désole :

Si-tôt qu'on le flatte , il s'envole

Comme un Oiseau.

I I I .

Au Dieu Plutus tout est possible ,

Rien n'est tel , pour rendre sensible

Qu'un bon cadeau ;
Par cette glu , la plus ingrate
Se prend aisément par la patte ;
Comme un Oiseau.

I V.

Qu'ils sçavent bien vider la poche ;
Ceux qui montent de la Basoche
Dans le Barreau ;
Le Procureur le moins habile ;
Pour voler est bientôt agile ,
Comme un Oiseau.

V.

Lorsqu'un riche faquin s'étale
Dans la grande & superbe salle
De son Château ,
Croit-il en valoir davantage ?
Point du tout : ce n'est pas la cage
Qui fait l'Oiseau.

V I.

Près d'un mari brusque & sauvage ,
Mettons la douceur en usage ,
Rien n'est si beau ;
Des soins flatteurs , un doux langage
L'appriivoiseront dans sa cage ,
Comme un Oiseau.

V I I.

Un jour la gentille Fauvette
Ayant approuvé l'amourette
D'un vieux Corbeau ,

ROLAND,

Il se dispoſoit à conclure ,
Par malheur pour lui , la future ;
Vit un Moineau.

V I I I.

Mefſieurs , ayez quelque indulgence ;
Soutenez par votre préſence
L'Acte nouveau ;
Sans vous , notre deſtin chancele ,
Et l'en nous voit battre de l'aile ,
Comme un Oifeau.

SCENE VI.

*Le Théâtre repréſente la Fontaine de l'Amour
dans un Bois.*

ANGÉLIQUE , THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : Robin , turelure.

FUYEZ ces Bois dangereux ;
Car on dira , je vous jure ,
Qu'Angélique , dans ces lieux ,
Turelure ,
Ne cherche pas la verdure ,
Robin turelure , lure.

P A R O D I E.
A N G É L I Q U E.

15

Air : *Les Triolets.*

A la Fontaine de l'Amour
Un charme séducteur m'entraîne :
Tout chemin me mène en ce jour
A la Fontaine de l'Amour ;
J'ai beau chercher un long détour ,
Un je ne sçais quoi m'y ramène.
A la Fontaine de l'Amour
Un charme séducteur m'entraîne.

S C E N E V I I.
ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

R O L A N D.

Air : *Belle Brune.*

ANgélique ! Angélique !
A N G É L I Q U E.

Servons-nous , pour l'éviter ,
De notre bague magique.

R O L A N D.

Angélique ! Angélique !

Air : *Je ne vous ai vu.*

Je ne vous ai vu' qu'un seul petit moment.
Vous me fuyez , & je ne sçais comment.

Air : *Le fameux Diogene.*

Vainement je l'appelle.

Pourquoi se cache-t-elle ?

L'ai-je donc mérité ?

J'en ai trop fait , Thémire ;

Et j'ai honte de dire

Ce qu'elle m'a coûté.

Air : Passant sur le Pont-Neuf.

J'ai trahi mon devoir ,

Pour suivre cette Reine ;

Et j'ai l'affront de voir

Que ma tendresse est vaine :

Belle inhumaine ,

Quand sous vos loix l'amour m'enchaîne ,

Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?

T H É M I R E.

Air : Les Feuillantines.

Pourquoi donc criez-vous tant ?

Oh ! vraiment ,

On peut dire que Roland ,

Près de l'objet qui l'engage ,

Fait un gen , fait un gentil personnage.

R O L A N D.

Air : Fanfare de Choisy.

Je devrois par de hauts faits

Tenter les plus beaux succès ,

Et je vais par mes regrets

Des forêts troubler la paix.

Dieu d'Amour , ah ! que tes traits

Font de terribles effets !

P A R O D I E.

17

Air : *Mais le Soleil n'est pas mort.*

Je mériterois le blâme

Par trop de fidélité ;

C'en est fait , j'éteins ma flamme.

Heureuse la cruauté

Qui rend la paix à mon ame ,

Et me rend la liberté !

Air : *Je croyois que ma flamme , &c.*

Mais en vain je me flatte ,

Déjà mon feu renaît ;

Plus que jamais j'aime l'ingrate.

T H É M I R E.

Le Héros n'est plus qu'un benêt.

Air : *Et fron , fron , fron.*

Elle vous estime un peu.

R O L A N D.

Tu te mocques , palfambleu.

T H É M I R E.

Qu'un doux espoir

De l'émouvoir

Vous encourage :

Venez la voir sur le soir ;

Vous plairez davantage.

R O L A N D.

Air : *Noirs Orages.*

Quel outrage

Me fait cet objet sauvage

Loin de courir ,

Pour me secourir,
 Elle évite mon tendre hommage;
 Quelle fierté ! J'enrage !
 Tout, sans cesse,
 Pour m'écouter, s'empresse !
 Cent Belles, pour me voir,
 Viennent ici le soir :
 La seule, hélas !
 Dont je fais cas,
 Me hait plus que la mort.

THÉMIRE.

Elle a, ma foi, grand tort.

ROLAND reprend la fin de l'Air ci-devant :

Passant sur le Pont-Neuf.

Belle inhumaine,

Quand sous vos loix l'amour m'enchaîne,
 Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : Un Abbé dans un coin.

IL est enfin parti,
 Mais voici
 Médor qui vient ici.

P A R O D I E.

A N G É L I Q U E.

Considere sa grace.

Thémire, qu'il m'est cher !

T H É M I R E.

Laiſſons-lui de la place ,

Pour chanter ſon grand air.

S C E N E I X.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉM

un peu éloignées.

M É D O R.

Air : Nous aimons qui nous aime.

DU repos aimable ſéjour ,

Agréable retraite ,

Pour les doux plaiſirs de l'amour

Votre ombre ſemble faite ;

Mais , hélas ! les trilles accens

D'un cœur ſans eſpérance

Ne troubleront pas bien longtems

Votre amoureux ſilence.

A N G É L I Q U E, *au fond.*

Air : Eh ! allons donc , Mademoiſelle.

Son martyrre m'inquiette ,

Et je vois. . .

T H É M I R E.

Que dira-t-on

R O L A N D,

D'une Reine qui se jette
 A la tête d'un garçon ?
 Eh ! allons donc , belle indiscrette ;
 Eh ! allons donc , de la raison.

M É D O R.

Air : *Dormir est un tems perdu.*

Je ne puis plus soutenir
 Ma douleur profonde.
 O mort ! viens me secourir ;
 Mon espoir en toi se fonde :
 Puisqu'on me fait tant languir ,
 C'en est fait , il faut partir ,
 Partir pour l'autre Monde.

Air : *Eh ! zon , zon , zon , Lisette.*

Cher & glorieux poids ,
 Dont j'ignore l'usage ,
 Pour la première fois ,
 Seconde mon courage.

Eh ! zon , zon , zon ;

Qui te retient ? J'enrage !

Eh ! zon , zon , zon ;

Ma lame , sortez donc.

A N G É L I Q U E.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Serez-vous , mon cher tourtereau ,
 Votre bourreau ?

M É D O R.

Je veux. . . .

A N G É L I Q U E.

Tout beau !

P A R O D I E.

21

T H É M I R E.

Pour nous , c'est un vilain cadeau.

Quelle équipée !

Mettez l'épée

Dans le fourreau.

A N G É L I Q U E.

Air : Prenez mon cœur , & n'en prenez point d'autre.

Vivez , Médor.

M É D O R.

Sans vous je hais la vie.

A N G É L I Q U E.

Vivez , vivez.

M É D O R.

Ah ! laissez-moi périr.

A N G É L I Q U E.

Vivez , vivez.

T H É M I R E.

Finissez , je vous prie ,

Tous vos *vivez* d'ennui me font mourir.

Air : J'ai deviné la cachette.

Rien ne me paroît plus drôle ,

Beau Médor , que votre sort ;

Vous passez tout votre rôle

Entre la vie & la mort.

A N G É L I Q U E.

Air : Voici les Dragons qui viennent.

Jé vois Roland qui s'avance ,

Je crains son courroux.

ROLAND,

THÉMIRE.

Pour éviter la vengeance ,
Décamperez en diligence.

ANGÉLIQUE.

Et cachez-vous. (bis.)

SCENE X,

ANGÉLIQUE, ROLAND, THÉMIRE.

ROLAND.

Air : Votre touton vous flatte.

MON cœur vous est fidèle ;

Et vous en abusez :

Tant d'ardeur, tant de zèle

Sont toujours méprisés ;

Cruelle !

Vous n'êtes pas digne, entre nous,

Du tendre amour (bis.) que j'ai pour vous,

ANGÉLIQUE.

Air : Que chacun de nous se livre.

J'ai, pour vous rendre à la gloire,

Fait des efforts superflus ;

Si vous m'eussiez voulu croire,

Non, vous ne m'aimeriez plus.

ROLAND.

D'une trop fatale ivresse

Mon cœur ne peut revenir :
 Vous qui causez ma foiblesse ;
 Est-ce à vous de m'en punir ?

A N G É L I Q U E.

Air : *Que j'estime , mon cher voisin !*
 Hélas !

R O L A N D.

Qui cause ce soupir ?
 En vain on me le cache :
 Un juste effroi me fait sentir
 Qu'un Rival vous l'arrache.
 Air : *Jeunes filles , accourez toutes.*

S'il osoit, un jour ,
 Dans ce séjour
 Paroître ,
 Le traître ,
 Bien-tôt du haut en bas ,
 Par la fenêtre ,
 Quel qu'il pût être ;
 Bien-tôt du haut en bas ,
 Devant vous sauteroit le pas.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit ;*
 Vous cherchez à m'éviter. . . :

A N G É L I Q U E.

Eh ! qui pourroit m'arrêter ?
 Ce matin , en vous fuyant ,
 Vous l'avez bien vu , souvenez-vous-en ,
 J'ai disparu dans l'instant ;
 J'en pourrois bien faire autant.

ROLAND,

Air : *La poudre prend.*

Que ne m'est-il encor permis
De vous fuir ? Mais non , je ne puis.

(*A part.*) (*Haut.*)

Feignons. Je ne suis plus la même,
Cher Roland.

ROLAND.

Ce bonheur extrême

Me surprend.

ANGÉLIQUE, *à part.*

L'amorce prend ;

Achevons-le dans un moment.

Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Mon cœur enfin cède à votre tendresse :

C'est trop feindre avec mon vainqueur.

Si j'eus pour vous tant de rigueur ,

C'étoit pour cacher ma foiblesse.

On a beau chercher un nouveau tour ;

On ne peut tromper l'Amour.

ROLAND.

Air : *La Bayonne.*

Est-il possible

Que Roland touche votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Mon ardeur n'est que trop visible.

ROLAND.

Je doute encor de mon bonheur.

Est-il possible ?

ANGÉLIQUE.

P A R O D I E.

21

A N G É L I Q U E.

Air : Toque, mon tambourinet.

Pourvu que Roland

Garde le secret ,

D'un amour ardent

Il verra l'effet.

Il faut , pour plaire ,

Taire

Les faveurs qu'on nous fait.

R O L A N D.

Air : Laissons-là la fumée.

Cherchons , belle Angélique ,

Un séjour écarté ,

Où l'amour qui nous pique ,

Puisse être en liberté.

Ah ! que deux cœurs , dans une paix profonde ,
Sont heureux d'oublier tout le reste du monde !

A N G É L I Q U E.

Air : Par bonheur ou par malheur.

Cher Amant , pour rendez-vous ,

Quel endroit choisirez-vous ?

R O L A N D.

Dans la Foire , il faut , ma chère ,

Nous trouver.

A N G É L I Q U E.

Je sçais l'endroit !

R O L A N D.

Il est propre au doux mystère.

ROLAND,

ANGÉLIQUE.

Mais souvent y fais froid.

ROLAND.

Air : Attendez-moi sous l'Orme.

Pour le dessein que je forme,
Vous y suivrez donc mes pas ?

ANGÉLIQUE.

Mon zèle au vôtre est conforme ;

Non, je n'y manquerai pas.

(A part.) Attendez-moi sous l'Orme.

SCÈNE XI.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

Air : Chacun à son tour.

Vous n'êtes point trop délicate ;

Au lieu d'un, vous en aimez deux.

Mon Rival qui vous quitte, ingrate,

Se voit au comble de ses vœux.

A présent, puisqu'il a fait retraite,

Je reviens vous faire ma cour :

Chacun à son tour,

Liron, lirette,

Chacun à son tour.

P A R O D I E.

27.

Air : Vous n'avez pas besoin qu'on vous console;

Ce rendez-vous & m'offense , & me blesse.

A N G É L I Q U E.

Mon cher Médor , ne vous en plaignez pas ;

Si de Roland je flatte la tendresse ,

C'est pour sortir plus vite d'embarras.

M É D O R.

Air : C'est une excuse.

Que par feinte , ou bien par amour ;

Roland soit heureux dans ce jour ,

C'est moi que l'on abuse.

A N G É L I Q U E.

Même , en lui faisant les yeux doux ;

Médor , je ne pensois qu'à vous.

M É D O R.

La belle excuse !

Air : Par la vertu , tu , tu , de ma baguette ;

Je vous crois , mais il me reste

Toujours un certain soupçon.

A N G É L I Q U E.

Sans raison.

Un Amant que je déteste ;

Doit-il vous allarmer tant ?

Vainement

Roland

M'attend :

Je vous proteste

Qu'il n'en croquera que d'une dent !

B ij

ROLAND,

THÉMIRE.

Air : Buons à nous quatre.

Il est intraitable,

Ce cruel vainqueur.

C'est un plus hardi frappeur

Que Robert le Diable,

Que Richard sans peur.

ANGÉLIQUE.

Air : On pourra vous viser.

Pour vos jours je crains beaucoup.

THÉMIRE.

Ce Rival peut d'un seul coup

Vous couper la tête,

Vous couper le cou.

ANGÉLIQUE.

Air : A l'Amour rendons les armes.

Dissez votre tristesse,

Seul vous êtes mon vainqueur.

Nul autre ne m'intéresse ;

La tendresse

Qui me presse,

N'aspire qu'à votre cœur.

MÉDOR.

Mineur.

Dieux ! que mon ame est rayie

D'un langage si flatteur !

Tous les plaisirs de la vie,

Sans vous perdent leur douceur.

P A R O D I E.

29

Pour être heureux , je n'envie
D'autre bien que votre cœur.

Air : *La jeune Isabelle.*

Beau lieu , cher bocage ;
Qui m'as vu languir ,
D'un plus doux partage
Tu me vois jouir ;
Au bien où j'aspire
Je suis parvenu :
Qui l'eût dit , Thémire !

T H É M I R E.

Médor , l'eusses-tu crû ?

A N G É L I Q U E.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Nous avons à faire un voyage ;
Mais il est bon , mon cher Amant ;
Que mes Sujets , auparavant ,

Viennent vous rendre un juste hommage ;

C'est l'ouvrage d'un moment.

T H É M I R E.

Air : *O reguinqué.*

Un pareil dessein m'e surprind ;
Vous voulez cacher ce galant ;
Et vos sujets , en le fêtant ,
Vont crier comme tous les Diables ;
Ces contre-sens sont pitoyables.

Air : *Bannissons la cérémonie.*

Si Roland vous entendoit ,

Vous connoissez sa fumie ,

B iiij

ROLAND ;

Que de tapage il feroit !
 Quelqu'un en perdrait la vie !
Tous trois ensemble.

Remettons , remettons , remettons la ;
 Remettons la cérémonie.

SCÈNE XII.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la Foire
 Saint Germain.*

ROLAND , ASTOLPHE.

ROLAND.

Air : Eh ! non , non , il n'est point de si joli nom.

EH ! non , non ,
 Ton conseil n'est plus de saison.

ASTOLPHE.

Surmontez votre foiblesse.

ROLAND.

Eh ! non , non ,
 Ton discours n'est plus de saison.

ASTOLPHE.

Rappelez votre raison.

ROLAND.

Air : La moitié du chemin.
 L'objet divin

Qui me tiens dans la chaîne,
 N'a plus, enfin,
 Ni fierté, ni dédain.
 Tout va répondre à mes desirs,
 Je verrai bien-tôt les plaisirs
 Succéder à ma peine ;
 Et dans ce jour, ami, je suis certain
 Qu'Angélique fera la moitié du chemin.

A S T O L P H E.

Air : *Joignez le Régiment.*
 Le grand cœur de Roland
 N'est fait que pour la gloire ?
 Le grand cœur de Roland
 D'amour doit être exempt.
 Songez uniquement
 À vivre dans l'histoire.

R O L A N D.

Mon cœur ne peut t'en croire.

A S T O L P H E.

Pata pa tapan,
 Joignez le Régiment.

R O L A N D.

Air : *On revient trois.*
 Cher ami, veux-tu me plaire ?
 J'attends l'objet de mon choix.
 Laisse-nous avec lui, je dois
 Parler d'affaire ;
 Et l'on est trop, lorsqu'on est trois
 Dans ce mystère.

B iv

ROLAND,

Air : Tuton , tutaine.

Quel bonheur pour ma passion ! (bis.)

J'aurai dans ma possession ,

Tuton , tuton , tutaine ,

Eh ! tu , tu , tu ,

Ce qui ma tant plû ,

Eh ! ton , ton , ton ,

Cet objet mignon ,

Qui dans ce canton ,

Mieux que Cupidon ,

De plaire a le don ,

Tuton , tuton , tutaine.

ASTOLPHE.

Air : Va-t'en voir s'ils viennent , Jean.

Les Amans , dans leur espoir ,

Souvent se méprennent.

ROLAND.

Tous ses agrémens , ce soir ,

Pour sûr m'appartiennent.

ASTOLPHE.

Va-t'en voir s'ils viennent , Jean

Va-t'en voir s'ils viennent.



S C E N E X I I I.

R O L A N D , *seul.*

Sur l'Air : De l'Opera.

A H ! j'attendrai longtems , la nuit est loïn encore

Air : Les bons coups se font sur la brune.

Je ne puis supporter le jour ,
Soleil , ta clarté m'importune ;
Cesse de nuire à mon amour ,
Le plaisir m'attend sur la brune. *(bis.)*

Air : Y avance , y avancé.

Charmante nuit , dans ce manoir ;
Viens étendre ton manteau noir ;
Satisfais mon impatience ;
Y avance , y avance , y avance ;
Ramene l'ombre & le silence.

Air : C'est la chose impossible.

Séjour aimable , lieu charmant ,
Où chaque jour on voit la presse ;
Amusez-moi jusqu'au moment
Qu'Angélique à mes yeux paroisse ;
Sans elle , hélas !

Tous vos appas

Toucheroient-ils mon cœur sensible ?
C'est la , la , la , la , la , c'est la chose impossible.

B v

R O L A N D ;

(I L L I T .)

Air : Je ne sçais pas écrire.

Deux Amans , à ce que je vois ,

Auront sçû tracer sur ce bois

Ce que je viens de lire :

Prête-moi tes traits , Dieu d'Amour ;

Je veux aussi , dans ce beau jour ,

M'en servir pour écrire.

Air : Je suis un bon Soldat.

Voyons tout. . . Je connois

Dans ces traits

L'ouvrage d'Angélique.

Dieux ! ce n'est pas pour moi

Que sa foi

Dans ces deux vers s'explique.

Air : De l'Opera.

Angélique engage son cœur ;

Médor en est vainqueur.

Air : Il n'est point de bonne fête.

Médor est un personnage

Qu'en ces lieux on n'a point vû :

Pour me donner de l'ombrage ,

Il n'est pas assez connu :

J'aurois sujet d'être triste ;

Et je craindrois volontiers ,

S'il étoit mis sur la liste

Des Financiers.

Air : Changement pique l'appétit.
 D'autres mots s'offrent à ma vûe ,
 Ils sont d'une main inconnue ;
 Tant d'écriture me surprend ,
 Il falloit un loisir bien grand.

(I L L I T .)

Air : Malgré la Bataille qu'on donne demain.
 Mes yeux n'ont que trop vû ces mots ici tracés ;
 Et , sans les voir encor , je m'en souviens assez ;
 Mais pour que le Public ne les ignore pas ,
 Il faut lire tout haut ce que j'ai lû tout bas.

(I L L I T .)

Air : De l'Opera.

Que Médor est heureux !
Angélique a comblé ses vœux.

Air : Bouchez , Nymphes , vos Fontaines.

Ce Médor est un Petit-Maitre ,
 Angélique , sur lui , peut-être
 A jetté les yeux en passant :
 Bien souvent un tel personnage ,
 Au premier feuillet du Roman ,
 Se croit à la dernière page.

(On entend une symphonie .)

Air : Le seul flageolet de Colin.
 J'entends un bruit harmonieux ,
 A danser on s'apprete :

B vj

Cherchons Angélique en ces lieux ;
 Sans doute , elle s'arrête
 Au spectacle amusant & joyeux
 De quelque nouvelle fête.

(Il sort.)

SCENE XIV.

Arrivée de la Nôce.

M A R C H E.

BÉLISE , CORIDON , *Plusieurs*
Gens de la Nôce.

C O R I D O N.

Air : Sans un peu de vin dans mon verre.

QUEL plaisir ;
 Quand l'Amour nous blesse ;
 Quel plaisir
 De pouvoir s'unir !

(*Le CHŒUR répète.*)

Quel plaisir , &c.

B É L I S E.

Les nœuds formés par la tendresse ;
 De deux cœurs comblent le desir ;

C H Œ U R.

Quel plaisir , &c.

P A R O D I E.

37

B É L I S E.

Sans l'objet qui nous intéresse
Du vrai bien l'on ne peut jouir.

C H Œ U R.

Quel plaisir, &c.

C O R I D O N.

Air : Jean danse mieux que Pierre.

Que j'aime ma Bergere !

B É L I S E.

Que j'aime mon Berger !

C O R I D O N.

Seule elle sçait me plaire.

B É L I S E.

Seul il sçait m'engager.

C O R I D O N.

Mon cœur ne peut changer.

B É L I S E.

Le mien n'est point léger.

C O R I D O N.

Que j'aime ma Bergere !

B É L I S E.

Que j'aime mon Berger !

C O R I D O N.

Air : Eh ! vogue la Galère !

Rien n'égale la flamme

Qui me fait soupirer.

B É L I S E.

La mienne dans mon ame

Veut toujours demeurer.

ROLAND ;

ENSEMBLE.

Elle sera fidelle

Tant qu'elle , tant qu'elle , tant qu'elle ;

Elle sera fidelle ,

Tant qu'elle pourra durer.

(On danse.)

SCENE XV.

ROLAND , *les Acteurs précédens.*

CORIDON.

*Air : La Bergere qui m'engage.***R**IEN n'est si beau qu'Angélique ;

Mais , malgré tous ses appas ,

Elle n'a rien qui me pique.

Non , je ne changerois pas.

La Bergere qui m'engage ,

Satisfait mon ambition.

Eh ! non , non , non ,

Je n'en veux pas davantage.

B É É I S E.

Air : Que toute la Terre est à moi.

Quand je verrois , d'un feu sincere ,

Pour moi , brûler le beau Médor ;

Quand il m'offriroit un trésor ,

Crois-tu que son cœur pût me plaire ?

Non , non , quand j'ai le tien , je croi
Que toute la Terre
Est à moi.

R O L A N D.

Air : Pierrot se plaint que sa femme.

De Médor & d'Angélique ,
Que dites-vous , mes enfans ?

C O R I D O N.

Leur aventure est publique.

B É L I S E.

Ce font de tendès Amans ,
Qu'un fort propice ,
L'un de l'autre rend contents.

R O L A N D.

Ah ! quel supplice !

B É L I S E , à Roland.

Air : Ne vous chagrinez pas.

Vos yeux font inquiets.

C O R I D O N , à Roland.

D'où vient cette humeur noire ?

B É L I S E.

De ces deux Amans fatissais

On sçait ici l'histoire :

Si vous aviez quelque loisir ,

Elle vous feroit du plaisir.

Air : Quand je tiens de ce jus d'Orange.

Contre l'ennui qui vous afflige ,

Il faut quelque récréatif.

R O L A N D ;

C O R I D O N.

Que l'on apporte vite un-siège ;
 Monsieur sera plus attentif.

B É L I S E.

Air : *Quand je le vois venir.*

Mettez-vous sur cette chaise ;
 Suspendez votre dépit ,

Pour entendre un récit
 Qui va vous mettre à votre aise ;

Pour entendre un récit
 Qui calmera votre esprit.

Air : *Répondez , ma chère.*

Tantôt , sur ce bord ,

Le beau Médor ,

Certain de plaire ,

Sans m'appercevoir ,

Près d'Angélique vint s'asseoir.

R O L A N D.

Qu'est-ce qu'ensuite ils ont osé faire ?

Répondez , ma chère.

B É L I S E.

D'un amour parfait

Ils se sont fait

L'aveu sincère ;

Sur ce gazon verd ,

Librement leur cœur s'est ouvert.

R O L A N D.

Qu'est-ce qu'ensuite ils ont osé faire ?

Répondez , ma chere.

B É L I S E.

Pendant quelque tems ,

Ces deux Amans

Ont sçu se taire ,

Ou parloient si bas ;

Que nous ne les entendions pas.

R O L A N D.

Qu'est-ce qu'enfin ils ont osé faire ;

Répondez , ma chere.

B É L I S E.

Cette place-là ,

Où vous voilà ,

Leur fut si chere ,

Que , sans les sâcher ,

On ne put les en arracher.

R O L A N D.

Eh ! voilà ce qui me désespere ;

Achievez , ma chere.

B É L I S E.

Ils ont fui soudain .-

R O L A N D.

Par quel chemin ?

B É L I S E.

Voici mon pere ,

Qui sçait tout cela ;

Du reste il vous informera.



S C E N E X V I.

THERSANDRE , *les Acteurs précédens.*

T H E R S A N D R E.

Air : De l'Opera.

ALLEZ , laissez-nous , soins fâcheux ,
 Eloignez-vous de nos paisibles jeux.
 Non , non , jamais la disette importune
 Ne pourra nous troubler ;
 Nos jours en paix pourront couler ;
 Je tiens notre fortune.

C H Œ U R.

Allez , laissez-nous , soins fâcheux ,
 Eloignez-vous de nos paisibles jeux.

R O L A N D.

Air : Bon-homme ; de quoi sçavez-vous jouer ?

Bon-homme , bon-homme ,
 Bon-homme , venez , & répondez-moi :

Air : Ces filles sont si sottes !
 D'Angélique puis-je sçavoir
 Quel est le sort ?

T H E R S A N D R E.

Je viens de voir
 Embarquer cette Belle.

P A R O D I E.

43

ROLAND.

Elle est partie :

THERSANDRE.

Oui.

ROLAND.

Je suis mort :

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Médor !

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Air : Ton himeur est , Catherine :

Où sont-ils ? Ah ! la parjure !

THERSANDRE.

Ils sont au Port à l'Anglois ,

Et comme vous , je vous jure ,

Ne soufflent pas dans leurs doigts :

Un bon feu les ravigotte ;

Ces deux Amans , en un mot ,

Mangent une matelotte.

ROLAND.

Moi , je croque le marmot !

THERSANDRE.

Air : L'autre nuit j'aperçus en songe :

Elle a fait les choses en Reine :

ROLAND.

Et si j'ai servi ses amours,
Elle a bien payé mon secours ;
Tendez , regardez cette chaîne.

ROLAND.

Que vois-je ? grands Dieux ! quel objet
La chaîne de mon Perroquet !

BÉLISE.

Air : *Comme v'ld qu'est fait ?*

De lui la colere s'empare :
Comme il se promene à grands pas !

THERSANDRE.

Il pleure , il soupire.

ROLAND.

Ah ! barbare !

THERSANDRE.

Il gronde , il murmure tout bas :

ROLAND.

J'ai cru vivre heureux avec elle.

THERSANDRE.

Il est tout pâle & tout défait.

Il frémit :

ROLAND.

C'est donc là , cruelle ?

Le prix d'un amour si parfait ?

CORIDON.

Quels yeux il fait !

BÉLISE.

Oh ! qu'il est laid !

P A R O D I E.

45

T H E R S A N D R E.

Air : Vive la joie , & point d'allarmes.

Chantez & dansez avec nous ,
A nos plaisirs unissez-vous ,
Et goûtez-en les charmes.

B É L I S E.

Loin de se livrer au chagrin ,
Un guerrier doit tout mettre en train.
Vive la joie , & point d'allarmes.

Air : Ne m'entendez-vous pas ?

Cessez d'être rêveur.

T H E R S A N D R E.

Il garde le silence,

Que ferons-nous ?

B É L I S E.

Je pense

Qu'il faut chanter en chœur ,
Pour calmer sa douleur.

C H Œ U R.

Air : Plus on est de foux.

Dans un doux transport ,

Chantons Angélique :

Dans un doux transport ,

Célébrons Médor.

Lorsqu'un triste sort

Nous blesse & nous pique ,

C'est un réconfort ,

ROLAND,

Qu'un air de musique.

Dans un doux, &c.

ROLAND.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Taisez-vous, cette injure atroce

Mérite mon juste courroux ;

De crainte que je ne vous roffe

Canaille, prévenez mes coups ,

Retirez-vous. (bis.)

C H Œ U R.

Allons-nous-en, Gens de la nêce ;

Allons-nous-en chacun chez nous.

SCENE XVII. & dernière.

ROLAND, seul,

Air : *Les Trembleurs.*

J'AI donc découvert leur trame ;
L'ingrate trahi ma flamme.

Ce trait déchire mon ame.

Dans quel état je me vois !

Que tout fente ici ma rage :

Faisons un affreux ravage.

Durandal, fers mon courage.

Allons abattre du bois.

(Il sabre les décorations ; & tombe
dans la fêlerie ; puis il revient.)

Air : *Quand on a prononcé.*

Où suis-je ? Quel pouvoir , quelle vertu magique
M'entraîne , malgré moi , sur la Scène Lyrique ?

Air : *Belle Brune.*

Logistile , (bis,)

Pour lui donner du bon sens ,
Ton secours est inutile.

Air : *Je suis la fleur.*

Jusqu'à la fin de l'Acte quatrième ;

Le Public aime l'Opera ;

Mais dès qu'il voit commencer le cinquième ;

Refrain : *Et gai , gai.*

Et gai , gai , gai , comme il s'en va !

Air : *Tambourin de Jephthé.*

Sortons de ce lieu ,

Je suis en feu ,

J'ai la migraine ;

Air : *Faites dodo.*

Faisons un tour

Chez Melpomene ;

Faisons un tour

Dans le Fauxbourg ;

Air : *Sois complaisant.*

De traits brillans une harangue pleine

Fait que Cortez est goûté sur la Scène ;

Mais ,

Air : *Où est-il le petit nouveau né ?*

En sortant

48 **ROLAND, PARODIE.**

Chacun dit hautement :

Il est si long qu'il traîne.

Air : *La Troupe Italienne.*

La Troupe Italienne

M'appelle en ce moment.

Air : *Ma femme est femme d'honneur.*

Quel objet frappe mes yeux !

C'est moi-même, justes Dieux !

Que chez eux l'on joue !

Air : *Cotillon Hongrais.*

Cet aspect réveille ma furie :

Rien ne peut retenir mon courroux :

Lieu fatal où l'on me parodie ,

Ne crois pas échapper à mes coups :

Dans l'instant tu vas

Voir du vacarme , du fracas.

Oui , tu gémeras ,

Tu tomberas ,

Tu périras ,

Sous les efforts de mon bras.

(*Il brise tout.*)

F I N.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU

D E S

A C T E U R S ,

C O M É D I E

EN UN ACTE EN VERS;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi
26 Avril 1745.*

Tome I.

C.



ACTEURS.

SILVIA.

THÉRESE.

ROCHARD.

DE HESSE.

RICCÒBONI.

VINCENT.

CORALINE.

FINETTE.

MARIO.

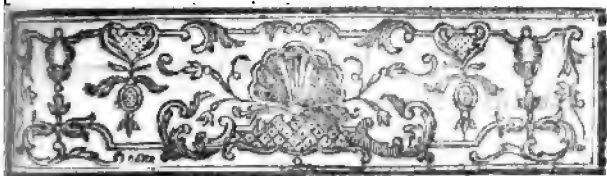
LELIO.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

DANSEURS.

*La Scène se passe sur le Théâtre de la Comédie
Italienne.*



L'IMPROMPTU DES ACTEURS, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRESE, VINCENT.

VINCENT.

VOTRE projet a reçu des éloges ,
Et pour l'exécuter , chaque Comédien
Veut bien donner ici quelque chose du sien :
Au moment que je parle, ils sont tous dans leurs Loges ;
Pour pouvoir méditer un peu
Le-sujet qu'ils prendront , & concerter leur jeu

C ij

52 *L'IMPROMPTU DES ACTEURS,*

T H É R È S E.

Tous sont donc en ces lieux ?

V I N C E N T.

Tous , hors un camarade.

T H É R È S E.

Qui donc ?

V I N C E N T.

De Hesse.

T H É R È S E.

Il faut qu'il soit malade.

V I N C E N T.

Oh ! que non , le compère est à se divertir ,

Avec nombreuse compagnie ;

Certain voisin qui se marie

L'a prié du festin,

T H É R È S E.

Qu'on aille l'avertir.

Il a bien pris son tems ! En attendant qu'il vienne ,

Rochard que j'apperçois , va nous donner la Scène.



S C E N E I I.

T H É R E S E , R O C H A R D.

R O C H A R D.

MA Scene ! qui , j'y pense , & j'aurai bientôt fait :
Mais il faut , avant tout , qu'avec vous je m'explique.

Je vous avouerai franc & net ,

Que votre bizarre projet

A quelque chose qui me pique.

T H É R E S E.

Je ne m'attendois pas à ce trait de critique.

R O C H A R D.

Prétendre qu'un Acteur , dans un instant soit prêt ,

De raison c'est être privée.

T H É R E S E.

Avant de me blâmer , apprenez , s'il vous plaît ,

Comment la chose est arrivée.

Sachant que le Public ne va qu'aux nouveautés ,

Et n'ayant rien pour l'ouverture ,

Dans cette triste conjoncture ,

La plupart des Acteurs étoient déconcertés :

Je leur dis : amis , écoutez ;

Un projet singulier que j'ai dans la cervelle ,

Pourra vous tenir lieu d'une pièce nouvelle ;

C iij

54 L'IMPROMPTU DES ACTEURS.

Mais pour l'exécuter , il faut des gens hardis.

Voici le fait : je suis d'avis

Que chacun, d'entre nous , au gré de son envie ,

Donnant l'essor à son génie ,

Fasse une Scène à l'impromptu ,

De manière que l'une à l'autre réunie

Forme un Acte à peu près sous le nom d'Ambigu.

Voilà , Monsieur , quel est mon crime ;

Mérite-t-il , en vérité ,

La colère qui vous anime ?

R O C H A R D.

Moi, je trouve en cela de la témérité.]

Je vous le passerois à l'égard des Actrices ,

Sur l'esprit des Censeurs leur Sexe a du crédit ,

Et quand elles feroient au Théâtre novices ,

Les moindres agrémens font qu'on les applaudit :

Elles peuvent risquer sans que rien les punisse.

Tout passe à la faveur d'un minois qui nous rit ;

Les traits de deux beaux yeux valent des traits d'esprit.

Mais voyez-vous jamais qu'un homme réussisse ,

S'il n'est bon dans tout ce qu'il dit ;

Et peut-il être bon dans un travail subit ?

Vous voyez bien que mon dépit

N'est pas sans cause & sans justice.

Vous deviez sur cela réfléchir.

T H É R È S E.

Je le croi.

Mais pourquoi m'attaquer , pourquoi

COMÉDIE.

39

M'exposer à cette avanie ?

Vous convient-il , en bonne foi ,

De faire cette Scene en pleine compagnie ?

ROCHARD.

Oui , cela me convient , & même je le dois.

THÉRESE.

Vous deviez bien plutôt m'épargner une peine ,

Qui pourra retomber sur vous , comme sur moi.

ROCHARD.

N'a-t-on pas ordonné que chacun fit sa Scene ?

THÉRESE.

Oui.

ROCHARD.

Le choix du sujet n'impose aucune gêne ?

THÉRESE.

D'accord.

ROCHARD.

Eh ! bien , sur ce pied-là ,

J'ai fait la mienne , & la voilà.

THÉRESE.

Vous imaginez-vous que cela me contente ?

Non pas , s'il vous plaît , demeurez :

Il faut une chanson , vous nous la donnerez :

ROCHARD.

Que souhaitez-vous que je chante ?

Civ

56 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Du vieux , ou du nouveau ?

T H É R È S E.

Tout ce que vous voudrez.

R O C H A R D chante.

C A N T A T I L L E.

Au murmure flatteur d'une onde fugitive ,
Philomèle accordoit sa voix douce & plaintive ,
Quand Zéphire à l'objet de ses tendres amours
Adressa ce discours.

Bannissez vos rigueurs extrêmes ,
Jeune Flore , il est tems de couronner mes feux ;
Nous rendons les Mortels heureux.
Ah ! rendons-nous heureux nous-mêmes.

C'est sur ce ton plein de douceur
Que Zéphire en bémol exprimoit son ardeur.
Les fougueux Aquilons, arrivant en bécare,
Lui font ressentir leur fureur.
Ils remplissent les airs d'un affreux tintamare ,
Et leur voix mugissante entonne ce grand chœur :
A nos bruyantes haleines
Rien ne pourra s'opposer ;
Brisons nos fers , brisons nos chaînes.
Ah ! qu'il est beau de tout briser !

Ai-je assez satisfait au tribut qu'on m'impose ?
Faut-il encore quelque chose ?

T H É R È S E.

Non , je suis très-contente : on peut , après cela ,
Vous prier de chanter tout seul un Opera.

SCÈNE III.

THÉRESE, DE HESSE.

THÉRESE.

VOICI, je crois, De Hesse; il revient de la nûce.
 Oh! oh! me tromperois-je? Il paroît qu'à longs traits,
 Le nectar a coulé.

DE HESSE, *contrefaisant l'ivrogne.*

Je ne puis être en paix.

Toujours on m'interrompt: quel diantre de négoci!

THÉRESE.

Je ne me trompe pas.

DE HESSE.

Le brouillard est épais...

Marchons tout doucement... Pas un maudit carrosse!

Pas un coquin de fiacre! il faudra que j'en roule.

Est-ce là mon chemin? Oui, je me reconnois.

Ouf! encor une borne! Eh! mais

Toute la rue en est donc pleine.

En voilà plus d'une douzaine

Qui m'arrêtent tout court.

THÉRESE.

Le joli son de voix!

Comme il est fait!

DE HESSE.

Comme un autre, je crois.

C v

58 *L'IMPROMPTU DES ACTEURS,*

T H É R È S E.

Tandis qu'ici chacun se donne
Des soins pour remplir son devoir ,
Je ne sçaurois vous concevoir ,
Et votre procédé m'étonne.

A nos efforts vous ne répondez point !
De vous oublier à ce point ,
Pouvez-vous faire la folie ?

D E H E S S E.

Cessez ce discours importun ;
M'oublier , moi ! non , non , jamais je ne m'oublie ,
Et je bois deux coups plutôt qu'un.

T H É R È S E.

Quelle démarche ! quelle allure !
Je ne vous vis jamais cette mine , cet air.

D E H E S S E.

Vous vous trompez , je vous assure
Car je suis aujourd'hui tout comme j'étois hier.

T H É R È S E.

Peut-être bien.

D E H E S S E.

En conscience ,
Pour boire un coup de trop , faut-il qu'on s'en offense ?
Croyons-en l'Opera : l'Opera n'est pas sot ;
C'est lui qui nous dit en un mot ,
Qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense !

T H É R E S E.

Vous mettez à profit cette belle sentence.
(*Il semble tomber.*)

Ah !

D E H E S S E.

N'appréhendez rien , je ne tombe jamais.

T H É R E S E.

Sa situation m'afflige.
Je tremble , il se tuera.

D E H E S S E.

Ne craignez rien , vous dis-je ,
C'est un jeu de Théâtre , & je le fais exprès.

T H É R E S E.

Le Public de nos jeux est le juge & le maître :
Pouvez-vous devant lui dans cet état paroître ?
Si l'on veut de l'argent , chacun doit y veiller.
Ce n'est pas là , mon cher , comme il faut travailler.

D E H E S S E.

Travailler ! est-ce à moi que l'on tient ce langage ?

T H É R E S E.

J'ai grand tort !

D E H E S S E.

Je ne puis digérer cet outrage.

Oui , cela me fait enrager ;

Moi qui suis tout le jour dans le travail , de sorte
Que ... que ... que ... le Diable m'emporte ,

C v.

60 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Je n'ai pas le tems de manger.

T H É R E S E.

Vous avez bien celui de boire.

D E H E S S E.

Si je bois , apprenez que c'est

Pour le bien de la Troupe , & pour son intérêt.

T H É R E S E.

Bon ! voici bien une autre histoire !

D E H E S S E.

Que de thrésors sous ce mouchoir !

T H É R E S E.

Eloignez-vous.

D E H E S S E.

Pardon , ma Reine ,

Vers vous un doux plaisir m'entraîne ,

Je penche du côté que je voudrois bien cheoir.

Tant y a que mon cœur qui se sent émouvoir....

T H É R E S E.

Je ne mérite pas cette galanterie.

D E H E S S E.

Tant plus je vous regarde , & tant plus je vous vois.

Vous avez là des yeux , une bouche , un minois ,

Qui par une vertu qu'on nomme... sympathie....

Oui , parbleu , je vous aime , & quoiqu'avec aigreur

Vous ayez fait tantôt d votre serviteur

Une petite vespérie ,

Tenez , je ne sçaurois rien garder sur le cœur.

(Il fait un hoquet.)

T H É R E S E.

Le fâcheux entretien , que celui d'un buveur !

C O M É D I E.

61

D E H E S S E.

J'en agis librement , & je hais la contrainte.
Jamais vous ne verrez en moi détour , ni feinte ,
Je suis un homme rond , tout rond....

T H É R E S E.

Il y paroît.

D E H E S S E veut l'embrasser.

Ainsi par conséquent....

T H É R E S E.

Alte-là , s'il vous plaît !

Pour calmer l'ardeur qui vous presse ,
De sommeil vous avez besoin.

Allez vous reposer , surtout ayez grand soin
De ne plus retomber dans cet excès d'ivresse ,
Et que votre santé du moins vous intéresse.

D E H E S S E.

Est-ce qu'en buvant bien , on peut se porter mal ?

T H É R E S E.

Rien au monde n'est si fatal ,
Rien ne fait tant de tort à la santé.

D E H E S S E.

Chimere !

Je vais vous prouver le contraire.
Lorsqu'on voit un buveur qui s'en est bien donné ,
Bien saoul , bien conditionné ,
N'a-t-on pas coutume de dire :

62 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Cet homme-là se porte bien.

Ergo , bien loin de nous détruire ,
Le vin est de nos jours le plus ferme soutien.

T H É R È S E.

Il n'est point d'excès qui ne nuise.
Un vieux proverbe que je prise ,
Doit vous guérir de votre erreur :
Tant va la cruche à l'eau , qu'enfin elle se brise.

D E H E S S E.

C'est l'eau qui lui porte malheur ;
Que ne va-t-elle au vin , comme je fais ?

T H É R È S E.

D E H E S S E.

Souffle.

Rien n'est si bon que ce breuvage.

T H É R È S E.

D E H E S S E.

Abuse.

Pour ne plus écouter des conseils superflus ,
Je vais vous obéir , & faire un-petit sommeil.

T H É R È S E.

Le Ciel en soit loué : quel homme r
Se peut-il que , sachant quel est notre embarras
Il boive à cet excès ? Non , je n'en reviens pas.

D E H E S S E , *gravement.*

Mais se peut-il bien que vous-même

N'ayez pû vous appercevoir
 Que mon yvresse est feinte & n'est qu'un stratagème ,
 Pour payer mon tribut , & remplir mon devoir ?
 Allez , connoissez mieux vos gens que vous ne faites.

T H É R E S E.

Comment j'aurois été votre dupe ?

D E H E S S E.

Oui , vous l'êtes ;

C'est ma Scene en un mot que vous venez de voir.

M'en voilà quitte : adieu ; bon soir.

SCENE IV.

T H É R E S E , S I L V I A.

T H É R E S E.

VENEZ , venez , Mademoiselle.
 Je vois tout le Public , qui des yeux vous appelle.
 Ça , qu'allez-vous représenter ?

S I L V I A.

Mais , je ne sçais pas trop : je suis fort incertaine.
 Sans sujet & sans fond , comment faire une Scene ?

T H É R E S E.

A mon esprit il vient se présenter
 Une nouvelle idée , & même d'importance ;
 Que vous pouvez exécuter ;

64 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Vous sçavez qu'avec confiance
Plus d'un Danseur danse par-fois
Les caracteres de la danse ;
Vous pouvez réunir , je crois ,
Tous les rôles divers qu'en France
On vous a vû jouer avec succès :
Donnez-nous en quelques essais ;
Joignez-y seulement un trait de Tragédie.

S I L V I A.

C'est moi que vous voulez choisir
Pour ce dessein , je vous en remercie :
Mon talent , si j'en ai , ne sçauroit le remplir.

T H É R E S E.

Le Public , qui de vous conçut si bonne idée ,
Fera grace à l'Auteur , & va vous écouter.

S I L V I A.

Eh ! bien je vais vous contenter.

*(Elle met un tablier pour
jouer la Soubrette.)*

T H É R E S E.

Afin qu'en ce moment vous soyez secondée ,
A tous vos jeux je vais répondre & me prêter.

S I L V I A.

Par ma foi , c'est un dur métier
Que de servir une vieille coquette.

T H É R E S E.

Eh ! de quoi te plains-tu , mon aimable Lisette ?

S I L V I A.

Oui , c'en est trop que d'essuyer
De petit jour une heure , & quatre de toilette ;
Et pendant tout ce tems devoir être muette :
Car il faut la servir avec la gravité
Que l'on affecte d'ordinaire
Près des femmes de qualité.
J'ai sa fille à garder , c'est bien une autre affaire.

T H É R E S E.

Lisette , si j'avois le bonheur de lui plaire !

S I L V I A.

Ne vous avisez pas de venir en conter ;
Parmi tant d'amoureux que j'ai soin d'écarter ;
Il s'en trouve bien peu dignes de ma Maitresse.
Ce Commerçant est avare & mesquin ,
Votre Provincial est plein de sa noblesse ,
Rien n'est si dédaigneux que ce petit Robin ,
Ce parvenu si riche , est d'une impolitesse....
Rien n'est si fat que ce musqué blondin ,
Notre Gascon se ruine en promesse ,
Et le vieux Officier est un parleur sans fin.

T H É R E S E , *lui montrant une boîte d'or.*
Pour r'offrir ce bijou , tu parois trop méchante.

S I L V I A.

Ce n'est jamais l'intérêt qui me tente ;

66 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Mais vous avez une façon charmante ,
Qui dès le premier mot , doit vous faire écouter ;
Votre position me paroît trop touchante ,

Pour qu'on y puisse résister.
Pour n'être pas touchée , il faudroit que Julie
Eût un cœur plus dur qu'un rocher.
Vous devez l'attendrir : ah ! pourquoi vous cacher
Qu'elle vous aime à la folie ?
Oui ! c'en est trop , & j'en vais la chercher.

T H É R È S E.

Amour bientôt obtient le cœur d'une fillette.
Plus vite encor Plutus sçait gagner la Soubrette.

S I L V I A , en amoureuse.

Après son infidélité ,
Pourrois-je encore aimer le traître ?
Non , non , ce n'est qu'un Petit-Maître
Que je dois fuir pour ma tranquillité.

T H É R È S E voulant contrefaire l'amoureux
De vos charmes , hélas ! pourroit-on se défendre ?

S I L V I A.

Ce n'est pas le ton qu'il faut prendre ;
Je ferai Damis d'un côté ,
Je ferai de l'autre Angélique ;

(Elle fait Damis.)

Angélique me fuit , la cruelle se pique !
Ma foi , tant pis pour elle ; oui vraiment : je m'explique !

J'aime , sans la courir , une jeune Beauté.

Eh ! quoi ! vous revenez ! Quel excès de bonté !

(Faisant Angélique.)

Oui , pour vous reprocher , ingrat , votre inconstance.

Je ne le sçais que trop ; ah ! vous aimez Hortense !

(Faisant Damis.)

Tout le monde le dit , & voilà son malheur.

Si je n'étois qu'un fat , je m'en ferois honneur ;

Mais tout le monde sçait que je vous trouve aimable ;

Angélique , bien plus , je vous trouve adorable :

En honneur on ne peut vous refuser son cœur.

(Faisant Angélique.)

Vous me faites , Monsieur , une grande faveur.

Que faites-vous toujours chez la grande Mélite ?

(Faisant Damis.)

Mélite est à la mode , & je lui rends visite.

(Faisant Angélique.)

Pour l'orgueilleuse Orphise , on connoît votre amour.

(Faisant Damis.)

Je la ménage , elle est fort bien en Cour.

(Faisant Angélique.)

Vous poursuivez vivement la Baronne.

(Faisant Damis.)

Ah ! si vous connoissiez cette vieille personne ;

Chez elle , vous sçauriez que je vais menvoyer.

Puis-je faire autrement ? Je suis son héritier.

(Faisant Angélique.)

Non , vous n'aimez personne avec délicatesse ;

Et mon amour pour vous seroit une foiblesse.

68 *L'IMPROMPTU DES ACTEURS,*

Je hais ce langage affecté ,
 Si contraire à la bienséance ,
 Ce maintien ridicule & cette suffisance ,
 Qui fait qu'aucun objet n'est par vous respecté ,
 Si d'agréer vos vœux je faisois la folie ,
 Je serois le jouet de votre vanité.
 Vous rougiriez d'aimer avec sincérité ;
 Et de trancher du Grand vous avez la manie ;
 Vous le deshonnez ; Monsieur ; en vérité ,
 Vous n'en avez le discours , ni l'aisance ;
 Sçachez , pour imiter l'homme de qualité ,
 Qu'il faudroit en avoir l'aimable complaisance ;
 L'air noble sans fadeur , avec la probité.

T H É R E S E.

C'est noblement jouer le sérieux comique.
 Ce grand mouchoir m'annonce une Dame tragique.

S I L V I A , *un grand mouchoir en main.*

Qu'ai-je vu ! quel transport ! quel spectacle d'horreur !
 Tyran , tu viens enfin d'assouvir ta fureur ;
 J'ai vu de mes sujets tout le sang se répandre ,
 Nos Autels abattus , & mon Royaume en cendre.
 De tant de maux , cruel , tu n'es pas satisfait ?
 Un trop fatal amour comble enfin ton forfait.
 Ménandre ne vit plus ! ah ! c'est ta main barbare ;
 Qui d'un si tendre Epoux à jamais me sépare ,
 Et tu crois adoucir l'horreur de mon destin ,
 En m'offrant en ce jour & le trône & ta main !
 Oses-tu bien , Tyran , m'offrir une couronne ,
 Que je tenois du Ciel , que le crime te donne ?

Je crains peu ton courroux : ton injuste pouvoir
Vainement sur mon cœur te donne quelque espoir.
De tes feux criminels je serois la victime ,
Je finis mes malheurs , & je prévins ton crime.

(Elle se poignarde.)

Puisque le Ciel m'accorde encor quelques momens ,
Écoutez , mon cher fils , mes derniers sentimens.
Fuyez , sauvez des jours si chers à votre mere ;
Imitez les vertus de votre auguste Pere ;
Et les Dieux protecteurs des Princes malheureux ,
Pourront vous rendre un thrône où régnoient vos ayeux.
Mon fils , pour être enfin digne du diadème ,
Songez qu'il faut apprendre à régner sur vous-même.
Je m'affoiblis , cessez de répandre des pleurs ;
Chérifiez ma mémoire , embrassez-moi ; je meurs.

T H É R È S E.

O jour trop malheureux ! ô moment de tristesse !
Qu'on dérobe à mes yeux cette illustre Princesse ,
Et qu'on ne manque pas de lui faire sçavoir
Qu'avec elle je compte aller souper ce soir,

(SILVIA met un grand mouchoir sur son col , & joue l'Agnès.)

T H É R È S E.

Vous ne paroissez pas contente ,
Chère Agnès , qu'avez-vous ?

S I L V I A.

Je n'en sçais rien , ma Tante.

70 *L'IMPROMPTU DES ACTEURS,*

T H É R È S E.

On a peu de chagrin, je crois, sans le sçavoir.

S I L V I A.

Mais je ne crois pas en avoir.

T H É R È S E.

Vous aviez tout-à-l'heure un bouquet, ce me semble.

S I L V I A.

Je l'aurois bien encor, mais Colin me l'a pris.

T H É R È S E.

On vous défend d'aller ensemble.

S I L V I A.

Je n'y vais pas, c'est lui qui se trouve où je suis.

T H É R È S E.

De le voir seulement, vous devez prendre garde.

L'obéissance est le premier devoir.

S I L V I A.

Bon ! peut-on s'empêcher de voir

Quelqu'un qui toujours nous regarde ?

T H É R È S E.

Vous avez donc pour lui de l'inclination ?

Vous allez l'avouer, car vous ne mentez guere ;

Vous sentez-vous au cœur certaine émotion,

Quand vous voyez Colin ? Parlez-moi sans raysser.

S I L V I A.

Oui, ma Tante, je sens autour de l'estomac

Quelque chose qui fait tic, tac,

Comme la montre à mon cher Père.

THÉRESE.

Et quelquefois vous parle-t-il d'amour ?

SILVIA.

Il m'entretient de cela tout le jour.

THÉRESE.

Et vous lui répondez avec un front sévère,
Que vous ne voulez pas que l'on vous parle ainsi ?

Vous le grondez bien fort ?

SILVIA.

Nenni.

THÉRESE.

Est-ce là la façon dont on sçut vous instruire

Vous ne lui dites pas un mot ?

SILVIA.

Ma Tante, je mourrois plutôt

Que d'oser jamais lui rien dire.

Comment ! j'irois le queréller,

Quand Maman me défend de jamais lui parler ?

THÉRESE.

Que vous dit-il encore ?

SILVIA.

Il se plaint, il soupire !

Je ne sçais pas pourquoi car il se porte bien ;

Et puis, quand je ne pense à rien,

74 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

T H É R È S E.

Eh ! n'a-t-on pas cherché toujours à s'aggrandir à

S I L V I A.

Votre sang-froid me fait perdre la patience.

Non , l'on ne vit jamais l'orgueil & l'insolence

Régner autant que dans ces jours.

La Bourgeoise à présent n'est plus reconnoissable ;

On la voit magnifique aux Spectacles , au Cours .

La Coquette soutient un train considérable ,

Et le moindre Commis arbore le velours.

Rien ne distingue un homme de naissance ;

Tout le monde se donne un air de qualité.

Une Actrice se croit fille de conséquence ,

L'Acteur se perd par sa fatuité ,

Contre un juste Public un Auteur révolté ,

Se croit un bel-esprit malgré son ignorance ;

Le Maître de Musique est un homme fêté ;

Et jusques en carosse on voit rouler la Danse.

T H É R È S E.

Il ne me convient pas de prendre la défense

Du siècle qu'aujourd'hui vous maltraitez ainsi ;

Vous en peignez l'extravagance.

Des vertus , des talens il faut parler aussi.

• Ou n'en vit jamais tant en France ;

Et je pourrois vous répondre à mon tour :

L'esprit , le sentiment , la vertu , l'innocence ,

N'ont jamais auprès d'eux une nombreuse cour

Ils font des envieux qui gardent le silence ;

Mais si l'on voit régner la médifance ;
C'est que tous les défauts font toujours au grand jour.

S I L V I A.

A ce discours je n'ai point de replique ;
Tout le monde , je crois , fera de votre avis.
A corriger les mœurs , au Théâtre , on s'applique ;
Mais il faut , fans aigreur , voir les défauts repris.
J'ai voulu badiner la fâdeur de Dâmis ,
L'intérêt de Lifette , & l'orgueil de Laïs ,
D'une Vieille fronder le ton dur & caustique ,
Emouvoir par un ton tragique.

Trop heureufe , Messieurs , si devant vous j'ai pris
Le fimple de l'Agnès , l'air décent d'Angélique !
(Elle fort.)

S C E N E V.

T H É R E S E , R I C C O B O N I.

T H É R E S E.

OH ! oh ! c'est vous ! sous cet air emprunté ,
Je ne remettois pas d'abord votre vifage.

Couvert d'un manteau , tour botté ,
Quel est votre deffein dans ce bel équipage ?

R I C C O B O N I.

Le dur métier d'Acteur fut longtems mon partage :

D ij

76 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Un destin plus illustre aujourd'hui ma tenté.
Je suis, dans ce moment, un Philosophe, un Sage,
Qui va chercher la vérité.

T H É R È S E.

Vous nous quittez ?

R I C C O B O N I.

Oui.

T H É R È S E.

Bon voyage.

Mais si la vérité pour vous a des appas,
Faut-il vous transporter bien loin de ce rivage ?
Pourquoi dans ce séjour ne la cherchez-vous pas ?

R I C C O B O N I.

Où voulez-vous que je la trouve ?
Tout le monde, en ces lieux la fuit & la réprove.

L'esprit n'est plus qu'un faux brillant ;
La beauté, qu'un faux étalage ;
Les caresses, qu'un faux semblant ;
Les promesses, qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Partout on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez Amarante,
Vesta nous montre un faux maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

THÉRÈSE.

Quoiqu'un peu trop de fiel paroisse dans vos rimes ;

Je l'excuse pourtant : mais enfin , dites-moi ,

Pour réussir dans ce nouvel emploi ,

Quel est votre fonds ?

RICCOBONI.

Des maximes.

THÉRÈSE.

Mauvais bien , ailleurs c omme ici.

Faites-nous le régal de quelqu'une.

RICCOBONI.

En voici :

L'amour se soutient par l'espoir ;

Le zèle , par la récompense ;

L'autorité , par le pouvoir ;

La foiblesse , par la prudence ;

Le crédit , par la probité ;

L'agrément , par la liberté ;

La santé , par la tempérance ;

L'esprit , par le contentement ;

Le contentement , par l'aisance ;

L'aisance , par l'arrangement.

THÉRÈSE.

Ce début sc̃ait assez me plaire :

RICCOBONI.

Plus de douceur que de beauté

Me semble aux filles nécessaire ;

D iij

78 L'IMPRÓPTU DES ACTEURS,

Plus d'éclat que de vérité :
Dans un Auteur ne me plaît guère,
Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de sçavoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.

T H É R È S E.

Je ne vois, en cela, rien que de raisonnable.

R I C C O B O N I.

En toute chose, la raison
Trouve le superflu blâmable.
Le peu lui plaît, quand il est bon ;
Ce parti me semble admirable.
Fuyons donc ces fâcheux excès,
Que les dégoûts suivent de près ;
Le gourmand, toujours famélique,
Ne cherche que la quantité ;
Le gourmet, que le bon goût pique,
Décide pour la qualité.

T H É R È S E.

Par la bonne Philosophie,
Cette décision sera toujours suivie.

R I C C O B O N I.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,

Petit minois qui m'aime bien ,
 Sont pour moi chose délectable ;
 J'aime à trouver , quand il fait froid ,
 Grand feu dans un petit endroit ;
 Les délicats sont grande chere ,
 Quand on leur sert dans un repas ,
 De grand vin dans un petit verre ,
 De grands mets dans de petits plats.

T H É R E S E.

Il résulte de ce langage
 Qu'il ne faut jamais rien de trop.

R I C C O B O N I.

Rien de trop : que de sens est caché sous ce mot !

Qu'il est judicieux & sage !
 Trop de repos nous engourdit ,
 Trop de fracas nous étourdit ,
 Trop de froideur est indolence ;
 Trop d'activité , turbulence ;
 Trop d'amour trouble la raison ,
 Trop de remède est un poison ,
 Trop de finesse est artifice ,
 Trop de rigueur est dureté ;
 Trop d'économie , avarice ;
 Trop d'audace , témérité.

T H É R E S E.

Il n'est point , je le vois , de manière plus ample :

R I C C O B O N I.

Jamais on ne pourroit l'épuiser : par exemple ;

D iv

80. *L'IMPROMPTU DES ACTEURS.*

Trop de bien devient un fardeau ,
Trop d'honneurs font un esclavage ,
Trop de plaisir mène au tombeau ,
Trop d'esprit nous porte dommage ,
Trop de confiance nous perd ,
Trop de franchise nous dessert ,
Trop de bonté devient foiblesse ,
Trop de fierté devient hauteur ,
Trop de complaisance est bassesse ,
Trop de politesse est fadeur.

T H É R È S E.

Ce trop que vous blâmez , n'est pas , à le bien prendre
Si pénible à changer que vous le croiriez bien.

Cela vient , faute de s'entendre.

Le tout souvent dépend d'un rien.

R I C C O B O N I.*

D'un rien , oui ; comme vous je pense.
Un rien produit de grands effets ,
Un rien est de grande importance ;
En amour , en guerre , en procès ,
Un rien fait pencher la balance ;
Un rien nous pousse auprès des Grands ,
Un rien nous fait aimer des Belles ,
Un rien fait sortir nos talens ,
Un rien dérange nos cervelles ;
D'un rien de plus , d'un rien de moins ,
Dépend le succès de nos soins ;

Un rien flatte , quand on espere ;
 Un rien trouble , lorsque l'on craint ;
 Amour , ton feu ne dure guere ;
 Un rien l'allume , un rien l'éteint.

T H É R È S E.

Votre Scène a du bon , j'y vois de la sagesse.
 Vos Confreres tantôt , dans un semblable cas ;
 Ont sçu s'en tirer par finesse.
 Votre esprit , en cela , ne les imite pas.

R I C C O B O N I.

Tout le monde n'a point le même sçavoir faire.

On ne fait pas ce que l'on veut ;
 Chacun s'échappe comme il peut ,
 Chacun des embarras se sauve à sa maniere.
 L'ignorance dans ce canton
 Se sauve par l'effronterie ;
 L'Homme du jour , par un jargon
 Qui prend le titre de faillie ;
 La Danse , par les entrechats ;
 La Musique , par le fracas ;
 L'Imprimeur , par des réveries ,
 Qu'il donne pour des vérités ;
 La Scène , par des rapsodies ,
 Qu'on donne pour des nouveautés ;
 Les Orateurs & les Poètes
 Se sauvent par des lieux communs ;
 Les Actrices , par des fleurettes ;

82 L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

Et les Acteurs par des emprunts,
Le Cadédis à qui l'on prête,
Le Normand que poursuit un Sergent inhumain ;
Se sauvent tous deux de leur dette,
L'un en levant le pied, l'autre en levant la main.
L'un se sauve par des cascades ;
L'autre, en prenant un certain biais ;
Et moi, qui crains que mes tirades
Ne semblent à la fin trop fades,
Je me sauve par les marais. (Il sort.)

T H É R È S E.

Déjà de son manteau la nuit couvre les Cieux ;
Je ne suis plus dans ces lieux nécessaire.
Qu'Arlequin & Scapin montrent leur sçavoir faire ;
La nuit favorise leurs jeux. (Elle sort.)

S C E N E V I. *Italienne.*

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN vient pour surprendre Coraline ; & Scapin, pour surprendre Finette. En s'approchant l'un de l'autre, ils se prennent pour leurs Maîtresses ; mais après leurs lazis, ils sont saisis de frayeur en s'apercevant de leur méprise. Chacun croit que l'autre est un voleur, & tous deux se volent, en offrant ce qu'ils ont, pour sauver leur vie : puis ils se reconnoissent, & font les braves.

SCENE VII. & dernière, Italienne.**ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE,
FINETTE, MARIO, LÉLIO.**

CORALINE & Finette surviennent & s'approchent des Valets, les prenant pour leurs Amans : ceux-ci en profitent pour leur parler d'amour ; mais dans le tems qu'ils veulent les emmener, Mario, Amant de Coraline, & Lélío Amant de Finette, après avoir renvoyé leurs Maitresses, punissent les Valets de leur hardiesse, en leur donnant cent coups de bâtons. Mario ensuite se fait connoître à Arlequin, & dit :

J'en suis bien fâché, mon garçon ;
Vous auriez fait une trop longue Scène.
Il falloit des coups de bâton,
Pour finir à l'Italienne.

A R L E Q U I N.

Voici donc la conclusion.

(*Arlequin les chasse tous en leur donnant mille coups de sa batte, & finit en disant :*)

Voilà ce qui s'appelle une Scène complète ;
Mais afin que chacun s'acquitte de sa dette,
Par un Ballet, il faut finir
Notre Impromptu fait à loisir.

D vj

DIVERTISSEMENT.

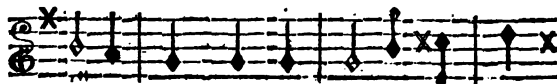
ON DANSE.

AIR.
LE Monde est un Théâtre, où chacun fait sa Scène:
 Que d'Acteurs différens on y voit chaque jour !
 Sans cesse on s'y déguise, on y trompe en amour :
 L'un contre l'autre on se déchaîne ;
 On se badine tour à tour. *(On danse.)*

VAUDEVILLE.



D'Un impromptu Un Auteur dit qu'il est le



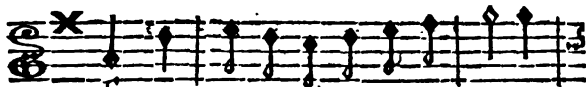
Pere ; D'un Impromptu, Il se vante



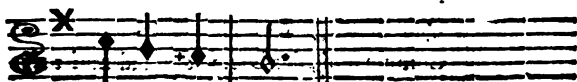
au premier ve-ⁿu : Si son cœur é-^{to}it



plus sin-^cere , Il di-^{ro}it d'un ton ingé-



nu, Que, comme nous, il a sçu faire



Son Impromptu.

Un Impromptu

Quelquefois touche une Bergère ;

Un Impromptu

Sur son âme a quelque vertu :

Mais Phœbus en vain nous éclaire,

Par l'amour si l'on n'est ému !

Le cœur mieux que l'esprit sçait faire

Un Impromptu.

DE-HESSÉ.

Pour vous coëffer,

Nuit & jour, Maris, l'Amour veille ;

Pour vous coëffer ;

De vos soins il sçait triompher :

Jamais d'une injure pareille

L'on ne viendra m'apostropher ;

Je ne permets qu'à ma bouteille

De me coëffer.

A S T R A U D I.]

C'est un enfant.

86 *L'IMPROMPTU DES ACTEURS.*

Qui devant vous ose paroître ;
C'est un enfant

Qui vous parle dans ce moment :

L'expérience fait connoître

Qu'à mon âge on a du talent ;

Comme moi, des Dieux le grand maître

N'est qu'un enfant.

R O C H A R D.

A Fontenoi,

Où a vu l'audace enchainée ;

A Fontenoi

Nous avons imposé la loi.

Malgré sa fureur obstinée,

L'ennemi, vaincu par mon Roi ;

Se souviendra de la journée

De Fontenoi.

A R L E Q U I N , au P A R T E R R E :

Notre Impromptu

Aura-t-il le sort ordinaire ?

Notre Impromptu

Sera-t-il bien ou mal reçu ?

Messieurs, s'il a de quoi vous plaire ;

Venez-y, d'un soin assidu,

Autant de tems qu'on fut à faire

Notre Impromptu.

F I N.

LES
TABLEAUX,
COMÉDIE,
EN UN ACTE EN VERS;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 18 Septembre 1748.*



ACTEURS.

LA PEINTURE.

UN ÉLÈVE DE LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE.

UNE ÉCOLIÈRE DE TERPSICHORE.

SCAPIN, *Peintre.*

LA POÉSIE.

SCAPIN, *Peintre.*

*La Scène se passe à Paris , dans un Salon de
l'Académie de Peinture.*



LES
TABLEAUX,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PEINTURE, *seule.*

QU'il est flatteur pour toi, Muse de la Peinture,
De voir que la fureur de Mars,
Qui fut toujours contraire à la gloire des Arts,
À la tienne ne peut faire la moindre injure.
Chaque jour, sous mes Etendarts
Plus d'un Éleve ici s'engage,
Et par un charmant avantage,
Je vois venir, de toutes parts,
Des Amateurs zélés, dont je reçois l'hommage;
Et qui pour me juger digne de leur suffrage,
Fixent sur mes travaux leurs avides regards.
Les Beaux Arts vont ici me rendre leur visite.

Dans quelqu'un d'eux, peut-être, un mouvement jaloux
S'élève, & contre moi secrètement l'excite ;

Quels que soient leurs motifs, je les attendrai tous,

Que dois-je appréhender, après ma réussite ?

Un de mes Éléves paroît ;

C'est apparemment quelqu'ouvrage

Que l'on vient demander : il faut voir ce que c'est.

SCENE II.

LA PEINTURE, UN ÉLÈVE.

LA PEINTURE.

A Me chercher ici quel sujet vous engage ?

L'ÉLÈVE.

Plusieurs. Il est venu le Commis d'un Greffier :

C'est son Portrait qu'il me demande ;

Comment faudroit-il que je rende

Ce vif & loyal Officier ?

Afin que la nature y soit bien exprimée,

Faudra-t-il que sa main soit ouverte ou fermée ?

Je n'ose, de mon chef, sur ce point décider.

LA PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de se méprendre ;

Pour gens de ce métier, l'on ne peut hasarder ;

S'ils ouvrent la main, c'est pour prendre

S'ils la ferment, c'est pour garder.

L'ÉLÈVE.

Un célèbre Amateur , dont vous êtes chérie ,
M'a demandé tantôt que , par allégorie ,
Je lui peignisse au vrai le portrait du Plaisir ;
Daignez m'éclairer , je vous prie.

LA PEINTURE.

Le Plaisir est charmant , il n'est rien de si beau ;
Contre lui cependant il faut que l'on combatte ,
Pour le tenir toujours dans un juste niveau ;
D'abord , pour nous gagner , il nous rit & nous flatte ;

Il séduit , quand il est nouveau :

Mais bien-tôt sur nos yeux attachant un bandeau ,
Et cachant sous des fleurs son amertume extrême ,
Cruel , plus on le fuit ; funeste , plus on l'aime ,
Il enivre le cœur , il trouble le cerveau ,
Efface la beauté , met l'Amour au tombeau ;

Languit , meurt & s'éteint lui-même ,

Consumé par les feux de son propre flambeau.
C'est ce qu'il faut saisir , pour faire son tableau.

L'ÉLÈVE.

Cette exécution me paroît difficile.

Un autre Curieux , connu dans cette Ville ,
Nous demande une Estampe , où l'on dépeigne bien

Toutes les querelles comiques

Des Chymistes en corps , contre les Empiriques.

LA PEINTURE.

Ce Procès fit long-tems du Public l'entretien :

92 *LES TABLEAUX,*

Avez-vous commencé de rendre cette idée ?

L'ÉLÈVE.

Oui, j'ai peint la Chicane au regard inhumain,

Étrique, hideuse, ridée,

Qui d'un souffle infernal leur embrasant le sein,

Des deux Partis, dans plus d'une audience

Amuse l'espoir incertain ;

Et pour multiplier son gain,

Les tient l'un & l'autre en balance.

Sur les deux Contestans, la maligne Eloquence

Par des factums épais, répandra son venin.

La Justice, dans le lointain,

Rira de cette pétulance ;

Et pour achever le dessein,

Je veux mettre à quelque distance

La Déesse Santé, qui, la bourse à la main,

Victime d'un art assassin,

Païra, tous les frais de l'instance.

LA PEINTURE.

Ce sujet, dans ce goût, me paroît bien traité ;

Votre réussite est certaine.

L'ÉLÈVE.

Quelque difficulté pourtant me met en peine ;

Et sur un point, je me trouve arrêté.

Je ne puis concevoir par quelle fantaisie

La Peinture & la Poésie

Donnent à la Chicane une affreuse maigreur,

Qui la rend hâve à faire peur.

Vû qu'il n'est point de jour qu'elle ne se repaïsse
 Des morceaux les plus excellens ;
 Jambons , fin gibier , vins charmans
 Dans son logis pleuvent sans cesse :
 Le client Neustrien l'accable de présens ,
 Et c'est pour elle qu'on engraisse
 Les deux tiers des Chapons du Mans.

LA PEINTURE.

Je le sçais ; mais il est en elle
 Un appétit si grand , une faim si cruelle ,
 Que le vorace Erésichon
 N'a jamais été si glouton :
 Chez elle basse-cour , colombier , bergerie ,
 Tout fond dans le moment où l'estomac lui crie ;
 Et ce moment fatal arrive à tout propos.
 On lui voit dévorer les arbres les plus gros.
 Ses dents sur des Palais exercent leur furie ;
 Elle déjeûne d'un Enclos ,
 Et dîne d'une Metairie.

L'ÉLÈVE.

Quel monstre !

LA PEINTURE.

Changeons de discours.

Nos Tableaux , dans Paris , ont-ils eu grand concours ?
 Vous visitez souvent ces Salles décorées ,
 Où le Public décide en Juge souverain.
 Quelles Pièces par lui sont le plus admirées ?

94 *LES TABLEAUX,*

L'ÉLÈVE.

Le nombre en est grand ; mais enfin
Erigone , Europe , Silène ,
Et le cynique Diogène ,
Sont les morceaux les plus chéris ;
Et ceux de ce rang-là qui méritent le prix.

LA PEINTURE.

Je leur avois d'avance accordé l'avantage ;
J'aime à voir le Public confirmer mon suffrage.

L'ÉLÈVE.

On applaudit avec ardeur
Le Portrait d'une Reine Auguste ,
Dont les tendres regards s'attachent sur le Buste
Du Héros qui fixe son cœur :

Quel port majestueux ! Quelle noble attitude !
Non , non , je ne crois pas que l'art , joint à l'étude ,
Puisse jamais la rendre mieux :

Une bonté qui flatte , une douceur qui touche ,
Donnent à sa grandeur l'air le plus gracieux ;
L'aimable vérité se montre sur sa bouche ,
Et l'on voit son cœur dans ses yeux.

LA PEINTURE.

Le sujet est charmant , la main du Peintre est bonne ;
Le succès n'a rien qui m'étonne.
Et comment le Héros est-il représenté ?
A-ton bien pris son air , & sa noble fierté ?
Quel Monarque jamais fit voir tant de clémence ;
Unie à tant de majesté ?

S'il n'eût été forcé de montrer sa puissance ;
L'Univers n'eût jamais connu que sa bonté.

COMÉDIE.

95

L'ÉLÈVE.

Le Buste d'un Héros si grand , si magnanime ;
Dans l'un & l'autre genre , est bien exécuté ;
Et le marbre a rendu ce que la toile exprime :
On applaudit encore un portrait martial ,
Où le goût , soumis à la règle ,

Nous présente les traits d'un fameux Général
Que l'on peut comparer à l'Aigle.

LA PEINTURE.

A l'Aigle , comme vous , je le juge pareil :
Pour voler jusqu'aux Cieux, tous deux quittent la terre ;
Tous deux ont l'heureux sort d'approcher du Soleil ;
Tous deux vengent les Dieux , & portent le tonnerre.

L'ÉLÈVE.

Je vais continuer mes Tableaux-commencés ,

Et j'aurai , pour vous satisfaire ,

Toujours un zèle exact , & des soins empressés.

SCÈNE III.

LA MINIATURE ET LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

BON jour , ma grande Sœur.

LA PEINTURE.

Ah ! Bon jour , la Petite.

Que cherchez-vous ici ?

LES TABLEAUX, LA MINIATURE.

Ne voulez-vous pas bien

Que, sur vos grands succès, mon cœur vous félicite ?
 Chacun dit qu'il n'y manque rien.
 Dans une demeure royale,
 Vos chef-d'œuvres que l'on étale,
 Font voler votre gloire aux plus lointains climats :
 Un triomphe si beau n'a rien dont je murmure :
 Mais pourquoi la Miniature,
 Dans Paris aujourd'hui ne reçoit-elle pas
 Les honneurs éclatans dont jouit la Peinture ?
 Pour briller comme vous, manque-t-elle d'appas ?

LA PEINTURE.

Eh ! si donc ; pour vous voir , il faut un microscope :

LA MINIATURE.

Tout doux ! ma grande Sœur ; apprenez que l'Hyflope
 A son mérite , ainsi que l'Orme le plus haut.
 Est-ce donc , s'il vous plaît , à la toise qu'il faut
 Mesurer les talens ? Quelle erreur est la vôtre !
 Vous avez votre prix , & nous avons le nôtre.
 Si c'est par la difficulté
 Qu'on doit estimer un ouvrage ,
 On peint un Eléphant avec facilité :
 Le portrait d'un Ciron coûte bien davantage.
 Plus l'objet est petit , & plus les traits sont fins :
 Consultez sur cela les Grecs & les Romains ,

Même

Même ceux qu'a produit la Nation Flamande.

L'Axiôme que j'ai cité

De leur côté n'a rien que j'appréhende ;
Jamais par les Sçavans il ne fut contesté,
Et ne l'est dans aucune Ecole.

LA PEINTURE.

Juste Ciel ! Comme la parole
Coule chez vous avec légèreté !
Mais laissons votre pétulance ;
Votre porte-feuille , je pense ;
Renferme du nouveau ?

LA MINIATURE.

Voudriez-vous le voir ?
Vous n'avez qu'à parler , je sçais trop mon devoir ;
Pour refuser ma Sœur aînée :
Je me croirai très-fortunée ,
Si vous approuvez mes morceaux.

LA PEINTURE.

Je me flatte qu'ils seront beaux.

LA MINIATURE.

Votre attente , je crois , ne sera pas déçue ;
Regardez ce portrait.

LA PEINTURE.

Il présente à ma vue
Le Dieu Mars.

LA MINIATURE.

Non.

Tome I.

E

LES TABLEAUX,

LA PEINTURE.

Ces yeux , de visage en fureur ,
 Ce bras à demi-nud , cette haute encolure ,
 Caractérisent sa figure :
 C'est sûrement le Dieu de la Valeur.

LA MINIATURE.

Point du tout.

LA PEINTURE.

Eh ! qui donc ?

LA MINIATURE.

Un jeune Procureur.

LA PEINTURE.

Un jeune Procureur ! Quelle bizarrerie !

Pour achever l'allégorie ,
 Il falloit donc lui mettre une lance à la main ,
 Pourquoi l'avoir omis , puisque c'est la coutume ?

LA MINIATURE.

C'est qu'il lui suffit de sa plume
 Pour dépouiller le genre humain...

Voyez cette Vénus.

LA PEINTURE.

Quelle sempiternelle

La brillante Vénus !

LA MINIATURE.

Eh ! mais , c'est une Belle
 Qui compte soixante Printems ,
 Et dans sa bouche quatre dents :
 Je voulois la peindre en Cybele ;

COMÉDIE.

99

Mais la fin tragique d'Atis

Lui fait rejeter mon avis.

LA PEINTURE.

L'indifferent Atis l'auroit été pour elle.

LA MINIATURE.

Tenez , de tous vos yeux , examinez cela.

LA PEINTURE.

J'y vois sur le gazon.... Diane la sévère ,
Les chiens , l'arc & le cor , tout le dit.

LA MINIATURE.

Non , c'est-là

Une Nymphé des Chœurs.

LA PEINTURE.

Qui la reconnoitra ?

Mais il faut du contraste , il vous est nécessaire.

Pour qui sont ces portraits ?

LA MINIATURE.

Cela ne se dit pas.

La Miniature est discrète ,

C'est ce qui fait qu'elle a la pratique secrète

Des Amoureux de tous états.

On vous montre en public , on me montre en cachette.

LA PEINTURE.

Vous m'ayouerez pourtant que sur vous j'ai le pas

LA MINIATURE.

Je vous contesterai ce droit jusqu'au trépas.

E ij

100 *LES TABLEAUX,*

C'est moi qui de l'illustre & charmante Dauphine ;
La première ai tracé la peinture divine ;
C'est moi qui , pour former le lien le plus doux ,
Y travaillai dès l'origine ,
En offrant son portrait à son auguste Epoux.
Adieu , ma grande Sœur ; dans votre orgueil jaloux
L'erreur vainement vous obéit ;
Ce dernier trait suffit pour m'égaler à vous.

LA PEINTURE.

Faisons la paix ; point de querelle.

LA MINIATURE.

Convendez que l'honneur est égal entre nous ;
Je vous offre , à ce prix , une amitié fidelle.

S C E N E I V.

*LE GÉNIE DE LA MUSIQUE,
LA PEINTURE.*

LE GÉNIE.

DÉSSE , vous venez d'exposer à Paris
Des ouvrages vainqueurs des raiſins de Zeuxis ;
Et de la Vénus d'Appelle :
Phidias & Praxitelle
Sont effacés par des morceaux exquis.
Les Curieux chez vous admirent la finesse

Du pastel , du pinceau ,

Du burin , du ciseau.

Leur travail n'eut jamais tant de délicatesse.

L A P E I N T U R E.

Je souhai terois fort répondre galamment

Aux termes gracieux de votre compliment ;

Mais , sçavant Dieu de la Musique ;

La Peinture est peu politique ;

Son principal mérite est dans la vérité ;

Et de sincérité

Toujours elle se pique.

L E G É N I E.

Toujours ! c'est dire trop ; il est très-constaté

Que souvent la Peinture admet la fausseté.

L A P E I N T U R E.

La fausseté ! moi ?

L E G É N I E.

Vous. Eh ! flatteuse Peinture ;

Qui , plus que vous , pratique l'imposture ,

Surtout dans le portrait ! Vos soins officieux ,

Tous les jours avec art corrigeant la nature ,

Aux dépens de la bouche aggrandissent les yeux.)

L A P E I N T U R E.

Vous voulez , je le vois , d'une amitié très-chère

Lier entre nous deux le commerce sincère :

Soit, continuons ; mais loin de me contrôler ,

Vous devriez songer vous-même à travailler

Dans mon goût ; car enfin la Musique , la Danse ,
 La Poësie & l'Eloquence
 Doivent toutes sçavoir les règles du dessein ,
 Doivent toutes avoir la palette à la main ,
 Doivent toutes jamais ne s'appliquer qu'à peindre.

LE GÉNIE.

De moi , sur ce chapitre , on a tort de se plaindre ;
 Car dans mes œuvres je peins tout
 Vivement & du meilleur goût ;
 Je puis vous en donner une preuve complete
 Dans une piece que j'ai faite ,
 Une symphonie où je peins
 Le point du jour : d'abord je feins
 Que je suis dans un bois , sous un naissant feuillage :
 Là , des oiseaux ainsi j'exprime le langage.
 (*L'Orchestre joue une symphonie qui imite
 le chant des oiseaux.*)

LA PEINTURE.

Fort bien.

LE GÉNIE.

Dans ce moment des Chasseurs animés
 Arrivent dans le bois ; le cor qui les appelle ,
 Par ses sons redoublés , fait taire Philomele ,
 Et leurs transports ainsi sont exprimés.
 (*Bruit de chasse.*)

LA PEINTURE.

Vous m'offrez dans vos airs un tableau qui me flatte.

LE GÉNIE.

Je traite la vocale avec un goût pareil ;
Je vais , pour le prouver , chanter une cantate,

LA PEINTURE.

Quel en est le sujet ?

LE GÉNIE.

Le coucher du Soleil.

CANTATILLE.

» Le Soleil descendant sur les plaines humides ;

» Alloit passer la nuit avec les Néréides :

» Bondissans & joyeux , les moutons en bêlant

» Retournoient au village ;

» Et les échos voisins à leur bruit se mêlant ,

» Faisoient tous à l'envi retentir le rivage.

(L'Orchestre imite le bêlement des moutons ,

Ensuite le bourdonnement des cousins.)

ARLETTÉ.

» Vous qui peuplez ces bords charmans ,

» Volez , petits cousins , & faites-nous entendre

» Le bruit de vos bourdonnemens.

» Grondez, blessez les cœurs qui craignent de se rendre :

» Mais ne piquez jamais les fideles Amans ,

» Qui reposent sur l'herbe tendre.

» Vous qui peuplez ces bords charmans ,

» Volez , petits cousins , & faites-nous entendre

» Le bruit de vos bourdonnemens.

Eh ! bien ! que dites-vous de cette cantatille ?

LA PEINTURE.

Que partout le Génie y brille.

LE GÉNIE.

N'est-il pas vrai qu'en ce tableau,
J'ai sçu répandre du Ténier ?

LA PEINTURE:

Beaucoup , & même du Vateau ;

Unissons-nous , & soyez mon confrere.

LE GÉNIE.

Je ferai voir dans tous les tems
Que cette qualité m'est chere ,
Et c'est un prix dont mes vœux sont contens.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SCAPIN , *Peintre* , *LA PEINTURE.*

LA PEINTURE.

A Quoi vous suis-je utile ? Est-ce affaire qui presse ?

SCAPIN.

Vous voyez devant vous , *Décèsse* ,
Un Peintre d'un mérite exquis ,
Qui vient vous supplier d'établir dans Paris

Une École de caractère ;
Qui de la vérité montre l'expression :
Je puis mieux que personne , agir dans cette affaire ,
Et je me chargerai de la commission.

L A P E I N T U R E.

Volontiers ; mais avez-vous fait vos preuves ?
Je voudrais voir du moins quelques épreuves.

S C A P I N.

Un tableau que j'ai fait , sera ma caution.

J'y peins une femme affligée ,
Au moment que son mari part ;
Dans sa parure négligée ,
Après avoir mis un peu d'art ,
D'une personne larmoyante

Je lui donne à propos tous les dehors trompeurs ,
Et j'ai mis dans ses yeux une douleur riante ,
Qui fait que le plaisir perce à travers les pleurs.

L A P E I N T U R E.

Cet ouvrage sera du goût des Connoisseurs.

S C A P I N.

Sur une affaire différente ,
Mais qui n'est pas moins importante ,
Aux Eleves je veux montrer certain secret ;
La découverte est excellente.

L A P E I N T U R E.

Quel en est l'objet ?

S C A P I N.

Le portrait.

E v

Il est essentiel de les rendre agréables ,
 La gaité dans les traits fait un effet charmant ;
 Mais tous les tems ne sont pas convenables
 Pour rencontrer cette aimable enjouement.

LA PEINTURE.

Non.

SCAPIN.

• Le soin principal où mon esprit s'occupe
 Est de saisir ce tems avec précision.
 J'ai négligé long-tems cette précaution ,
 Et bien souvent je m'en suis vu la dupe.
 Un jour sur-tout j'eus un grand creve-cœur.
 J'avois bien commencé le portrait d'un Auteur ,
 Et j'étois sûr d'avoir quelque suffrage ;
 Mais quand j'allai chez le Rimeur ,
 Pour finir mon ouvrage ,
 On lui vint annoncer le plus triste malheur
 Dont l'ame puisse être affligée.

LA PEINTURE.

Quoi donc ?

SCAPIN.

Le succès d'un Rival.
 Sa mine , en cet instant fatal ,
 D'un demi-pied fut allongée ;
 Moi-même , à cet aspect , interdit & confus ,
 Dans ce que j'avois peint , je ne le trouvai plus.
 LA PEINTURE.
 D'un mouvement jaloux c'est l'effet ordinaire ,
 Et rien ne maigrit tant qu'un Rival qui prospère.

SCAPIN.

J'avois, une autre fois, de l'aimable Gloris
Commencé de tracer les traits vifs & fleuris ;
Dans ce moment , hélas ! elle fit connoissance
D'un perfide , dont l'inconstance
Effaçà son beau coloris.

Amour , criet Amour ! quel changement tu causes !
Elle avoit des lys & des roses ,
Il ne lui reste que des lys.

LA PEINTURE.

Belle leçon pour ses semblables.

SCAPIN.

Et très-bonne pour mes portraits.
Je me suis mis au fait des momens favorables ,
Pour faire des ouvrages gais.

LA PEINTURE.

Comment !

SCAPIN.

Quand un Traitant de son tableau me charge ,
Pour lui donner un air de satisfaction ,
J'attends le jour où l'on émarge
L'état de répartition.

Pour peindre en bonne humeur une mere coquette ,
J'attends qu'elle ait à sa fillette
Dérobé quelque soupirant :
Pour peindre un Courtisan , je guette

L'instant où la disgrâce abat son concurrent.

E vj

LA PEINTURE.

Des talens mon ame est éprise,
 Le votre recevra son prix ;
 Et mon aven. vous autorise
 A l'enseigner dès ce jour dans Paris.
 Continuez toujours de même,
 Du bon moment, surtout, songez à faire choix :
 Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême,
 Ni les Banquiers le neuf du mois.

SCAPIN.

Pour trouver nos Iris dans une joie extrême,
 Et les tirer avec succès,
 J'attendrai que l'Hiver ramene les Plumets.
 (Il sort.)

LA PEINTURE.

Je ne puis m'empêcher d'approuver son système.



SCÈNE VI.

LA PEINTURE, UNE ÉCOLIÈRE *de*
Terpsichore, qui arrive en dansant
sur un air gai.

LA PEINTURE.

QUE veut cet agréable Enfant,
Qui chez nous arrive en dansant ?

L'ÉCOLIÈRE, *faisant la révérence.*

Terpsichore, en ces lieux, m'envoie,
Et je viens de sa part.

LA PEINTURE.

Quoi ! pour me censurer ?

L'ÉCOLIÈRE.

Non, je viens pour vous admirer ;
De sa commission je m'acquitte avec joie.

LA PEINTURE.

D'un aimable Courier la Déesse a fait choix.
Eh ! qui donc êtes-vous ?

L'ÉCOLIÈRE.

Je suis son Ecolière ;
Et ma profession me soumet à ses loix.

LA PEINTURE.

Cette Sœur me fut toujours chère ;

110. *LES TABLEAUX,*

J'aurois pourtant, si je l'osois ,
Un petit reproche à lui faire.

L'ÉCOLIERE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

LA PEINTURE.

Je voudrois

Du dessin dans ce qu'elle opère ,
Et du vrai dans ses mouvemens :
Quoiqu'un certain Prologue en dise ,
Tous ses pas ne sont pas toujours des sentimens ;
Elle mêle la marchandise.
Il est sous son empire un Peuple frémissant ,
Au tour d'un même point sans cesse tournillant ,
Qui n'a presque jamais que la même attitude ,
Et des agrémens d'habitude ;
Danseurs puristes & léchés ,
Dont la danse consiste en beaucoup d'airs peachés ,
Sans dessin & sans caractère.
Faune , Matelot , Enchanteur ,
Romain , Sarmate , Grec , ne s'y distinguent guère
Que par l'habit... l'habit seul est Asteur.
On ne trouve pas là l'ensemble d'une entrée
Avec art figurée ;
Qui saisisse.

L'ÉCOLIERE.

Avec vous j'en demeure d'accord ;
Mais , après tout , on a grand tort ,

COMÉDIE.

III

Lorsqu'on s'en prend à Terpsichore :
Les Danseurs, dont vous plaignez ;
Par elle n'ont point eu l'honneur d'être enseignés ;
De ses leçons elle m'honore :

Je vous proteste avec sincérité
Qu'elle suit avec soin l'exacte vérité.

La vérité chez elle, en chaque rôle,
Sçait gouverner la jambe, & les bras & les yeux.

Tenez, voilà comment, à son école,
On nous apprend à faire un pas majestueux.

(Elle danse une Sarabande.)

LA PEINTURE.

Vous sortez de l'enfance, & déjà la noblesse
Egale chez vous la justesse !

L'ÉCOLIERE.

Voulez-vous qu'en dansant je vous peigne une Agnès,
Telle que ce tems-ci nous en montre les traits ?

Dans une figure idiote,
Qui ne sçait où placer ses mains,
Je mets des regards incertains,
Je baisse l'œil, rougis, tremblotte,
Et sçais copier, à propos,
Tous les traits anciens & nouveaux
D'une fille qui fait la sotte,
Dans l'espoir de trouver des sots.

(Elle danse la Niaise.)

LA PEINTURE.

Jamais au Théâtre lyrique,
De cette vérité la Danse ne se pique.

112 *LES TABLEAUX,*

L'ÉCOLIERE.

Bon ! J'ai vû dans ce lieu plus d'un original ,
Non sans copie , ofer , dans un pas infernal ,
Regarder , avec complaisancé ,
Et sa jambe & ses bras. Quoi ! n'est-il pas bouffon
De voir en douceuse & fade contenance ,
Sur les rives du Styx , minauder un Démon ?

LA PEINTURE.

Comment , en pareille occurrence ,
Feriez-vous ?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon.

(*Elle danse la Furie.*)

LA PEINTURE.

Plus on vous voit , plus vous êtes chéries ;
Du Public justement vous êtes les amours :
Par-tout , même dans la Furie ,
Vous êtes une Grace , & la ferez toujours.

L'ÉCOLIERE.

Mon art n'égale pas mon zèle :
Je vais chez Terpsichore , où mon devoir m'appelle ,
Je lui demanderai pour ce soir un Ballet.

LA PEINTURE.

J'en verrai volontiers l'effet.



SCENE VII. & dernière.
LA PEINTURE ET LA POESIE.

LA POESIE.

DE votre Sœur la plus chérie ;
Daignez recevoir le salut.
Tout le monde aujourd'hui vous offre son tribut ;
Agréerez-vous le mien ?

LA PEINTURE.

Charmente Poësie ,
Votre hommage me comble & de joie & d'honneur ,
Aucun pour moi n'est plus flatteur.

LA POESIE.

La réputation de vos divins Ouvrages
Chez moi réveille , dans ce jour ;
Le desir d'avoir des suffrages ;
Et je viens dans ce beau séjour ,
Pour vous faire voir , à mon tour ,
Quelques essais de mes Images.

LA PEINTURE.

De votre Art sur le mien je sçais les avantages ;
C'est trop me faire votre cour.

LA POESIE.

Sur différens sujets que j'ai tâché de rendre ,
J'ai tracé quelques traits.

LES TABLEAUX,

LA PEINTURE.

J'aspire à vous entendre.

LA POESIE.

Je vais commencer par l'Amour.

Produit par la Beauté, souvent par le Caprice,

Guidé par la Folie, & nourri par l'Espoir,

Enfant pour la malice,

Et vieux pour le sçavoir,

Sur son goût réglant son devoir,

Sourd à la voix de la justice,

Tyran flatteur & gracieux,

Naturel & plein d'artifice,

Cruel au cœur, charmant aux yeux :

Du plus puissant de tous les Dieux,

En quatre mots, voilà l'esquisse.

LA PEINTURE.

Ces traits sont assez réguliers,

Et l'on y reconnoît le maître de Cythère.

LA POESIE.

Voulez-vous à présent sçavoir le caractère

Des Guerriers Français ?

LA PEINTURE.

Volontiers.

LA POESIE.

Qu'un Guerrier Français est aimable !

Sans avoir cet air formidable,

Qu'affecte un féroce vainqueur,

Il en a le bras & le cœur.

Amant soumis , sujet fidèle ;
Tour-à-tour , il sert avec zèle
Son maître , & la Beauté qui charme ses regards ;
C'est un Médor près d'une Belle ?
C'est un Achille au champ de Mars.

LA PEINTURE.

Je vois dans ce tableau les traits du Militaire ;
Mais souvent la louange apporte de l'ennui :
Dans une critique légère ,
Crayonnez-moi Paris , tel qu'il est aujourd'hui.

LA POÉSIE.

Dans la même maison , souvent au même étage ,
Des Bourgeois de Paris j'admire l'assemblage ;
Sur un paillé commun , l'on y voit d'un côté
La sévère Honesta , qui du rôle de Prude , ;
Pour en tirer profit , s'est fait une habitude.
Dans l'autre appartement réside une Beauté ,
Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux & riche ,
Sous le joug apparent d'une Tante postiche ,
Se donne insolemment des airs de qualité.
L'Intérêt au premier nâge dans l'opulence ;
La Candeur , près du toit ; languit dans l'indigence.
Un étage plus bas , entre deux Ecrivains ,
Loge un homme qui prête aux enfans de Famille ;
Là , c'est un Médecin qui fait des Orphelins ;
Ici c'est de Thémis un suppôt qui les pille.

LA PEINTURE.

A merveille !

LA POÉSIE.

Paris est un vaste séjour ,
Où l'on ne connoit plus que feinte & que détour :
Le manège en ses murs pompeusement s'étale.

Dites-moi si l'on voit jamais ,
Dans cette grande Capitale ,
Des réussites sans cabale ,
Des services sans intérêts ;
Plus qu'en tout autre lieu du monde ;
Paris en bagatelle abonde ;
C'est une ville où nous voyons
Bien des têtes , peu de cervelles ;
Beaucoup de Livres , peu de bons ;
Beaucoup d'Amans , point de fidèles.
Le Sçavant ne fait qu'embrouiller ;
Le bel-esprit qu'entortiller ;
Le Théâtre est plein de fadaïses ;
Les discours , de mauvais bons mots ;
La Musique est toute en dièzes ,
Et les Ballets sont tous en sauts.

LA PEINTURE.

C'est la vérité , mais la critique est trop forte.

LA POÉSIE.

Je le sçais , & je vais le peindre d'autre force.
Que Paris est charmant ! Que d'agrémens divers
Par lui nous sont offerts !

D'attraits & de plaisirs , source toujours féconde ,
Dans ses murs , il nous offre un monde.
C'est l'asyle où l'on voit regner l'aménité ;
C'est le séjour heureux de la délicatesse ,

Le centre de l'urbanité ,

L'école de la politesse.

L'Univers , pour le goût , de lui prend des leçons ,

Il décide , & par-tout ses loix font des raisons ;

Beaux Arts , vous y regnez ; chacun vous y révere.

Quelle autre ville sur la terre

Possède pour la danse un modèle accompli ?

Quelle autre d'Euripide a vû naître un Confrere ?

Quelle autre nous présente un Rival de Lulli ?

Le plus sçavant pinceau pourroit-il nous décrire

Tout ce qu'en ces Palais l'œil curieux admire ?

Des rivages du Tybre ornemens précieux ,

Beaux jardins , notre goût peut opposer au vôtre

Le Parterre enchanté , dont le fameux *le Neautre*

De la Seine embellit les bords délicieux.

Mais , quoique vos beautés de l'Art soient un miracle ,

Egalez-vous en agrément

Le jardin , où l'Été nous voyons fréquemment ,

Au sortir d'un charmant spectacle ,

Un spectacle encor plus charmant ?

Quand sous des arbres verts , reposant à l'ombrage ,

De Nymphes & d'Amours des Quadrilles groupés ,

Dans un galant maintien lestement équipés ,

Des Zéphyrs amoureux y reçoivent l'hommage ;

Et qu'au milieu des Jeux , des Graces & des Ris ,

Cette douce & flatteuse image

Fait douter à nos yeux surpris ,

Si c'est là Cour d'Hebé , de Flore ou de Cypris.

L A P E I N T U R E.

Ce portrait est d'après nature.

LES TABLEAUX, LA POESIE.

D'un Gascon , pour finir , écoutez la peinture :
A bien des animaux , on compare un Gascon ;
Mais le Chat est celui qui le peint à merveille :

Prouvons cette comparaison.

Si-tôt que le Gascon s'éveille ,

Il ne fait , comme un Chat , que secouer l'oreille ,
Et le voilà tout prêt , sans nulle autre façon.

Aux ruses d'un Minet , sa finesse est pareille ;
Aussi souple , & marchant d'un pas aussi léger ,
Il iroit sur des fleurs sans les endommager.

Par sa folâtre humeur , par son adresse extrême ,

Le Cadédis ,

Comme un Mitis ,

Sçait amuser le monde en s'amusant soi-même.

Quand il est aux aguets , comme un Chat attentif ,
Patient , quoiqu'ardent ; prudent , quoique très-vif

Nul obstacle ne le rebute ,

Nulle adversité ne l'abat ;

Et quand , par malheur , il culbute ,

Il se trouve toujours sur ses pieds comme un Chat.

LA PEINTURE.

Je suis de votre avis sur cette ressemblance.

(On entend une symphonie.)

LA POESIE.

Mais de quel bruit retentit ce lambris ?

COMÉDIE.

119.

LA PEINTURE.

C'est Terpsichore qui s'avance ,
Pour s'acquitter , en ma présence ;
Du Ballet qui nous est promis :
Sans nous piquer jamais d'aucune préférence ,
Soyons, en bonnes Sœurs , toujours d'intelligence.

LA POESIE.

Qu'un mutuel amour rende nos cœurs unis ;
Et pour la gloire de la France ,
Que tous les Beaux Arts soient amis.

LA PEINTURE, au PARTERRE.

Pour moi , rien ne pourra diminuer mon zèle ;
Et je ferai , Messieurs , au comble de mes vœux ;
Si je puis amuser votre esprit en ces lieux ,
Autant que mes sujets , par leur crayon fidèle ,
Dans un Sallon célèbre , ont amusé vos yeux .
(On danse.)

DIVERTISSEMENT.

AIR.

TRIOMPHEZ , Peinture charmante ,
Qu'à jamais on vous chante :
Votre secours soulage le fardeau
D'une trop longue absence ;
C'est par votre puissance
Que nous vivons au de-là du tombeau.
Triomphez , &c.

Autre A 1 R.

Ah! que le Dieu de la tendresse
 Sçait peindre avec adresse,
 Et que son coloris est beau!
 Du tendre Objet qui nous engage,
 Ses traits nous tracent mieux l'image,
 Que le plus habile pinceau.

V A U D E V I L L E.



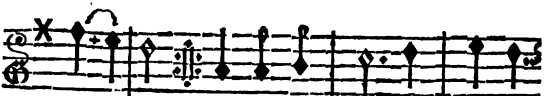
QUand, huit jours après le con- trat, |



Un é-poux inconstant ou- blic Tout ce qu'il



doit à son é- tat, Il n'est pas sans co-



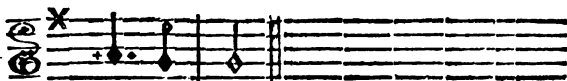
pi- e : S'il en est un d'un feu tou-



jours é- gal, Tel qu'en la première jour-
 née



né-e De l'hymé- née ; C'est un o-



ri- gi- nal.



L'ami qui nous quitte aisément ,
 Quand notre fortune varie ,
 Se voit ici communément ;
 Il n'est pas sans copie :
 S'il est encor un cœur franc & loyal ;
 Qui , malgré notre sort funeste ,
 Toujours nous reste ;
 C'est un original.



D'un émule qui réussit ,
 Quand on a de la jalousie ;
 Dans ce chagrin , dans ce dépit ;
 On n'est pas sans copie :
 Si quelque Auteur , du succès d'un Rival ,
 Se réjouit d'un cœur sincère ,
 En bon Confrere ;
 C'est un original.



Dans Berg-op-Zoom, nos ennemis
 Croyoient leur force insurmontable :
 A leurs dépens, ils ont appris
 Qu'il n'est rien d'imprenable.
 A la prudence, ainsi qu'à la valeur,
 On doit cette Place importante :
 Que chacun chante
 Son glorieux Vainqueur.



Le Léopard & le Lion
 Se flattoient que leur Forteresse
 Tiendrait plus long-tems qu'Illion
 Ne tint contre la Grèce :
 Mais à l'assaut le Coq osa monter,
 Avec tant de force & d'audace,
 Que, dans la Place,
 On l'entendit chanter.



Messieurs, nous aurions souhaité,
 Pour mériter votre suffrage,
 De mettre plus de nouveauté
 Dans ce petit ouvrage :
 Mais Apollon n'est plus si libéral ;
 Il faut aujourd'hui qu'un génie
 Long-tems copie,
 Pour être original.

F I N.

LES VŒUX ACCOMPLIS,

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS,

A l'occasion de la Naissance de Mon-
seigneur le Duc de BOURGOGNE;

*Représentée pour la première fois par les Comé-
diens Italiens Ordinaires du Roi ,
le 2 Octobre 1751.*



V E R S

P O U R M A D A M E

L A D A U P H I N E !

J'Ai chanté dans son tems la Naissance du Pere ;
Je célèbre aujourd'hui la Naissance du Fils ,
Et c'est à son Auguste Mere
Que j'offre le Tableau de nos *Vœux accomplis*.
Raison , devoir , penchant , tout m'invite à le faire.
Quels hommages ne doit-on pas
A tant de vertus & d'appas ?
D'une brillante Cour , où tout lui rend les armes ;
Par d'Illustres Ayeux , JOSEPHINE est l'honneur ;
Elle en est l'agrément par l'esprit & l'humeur ,
L'amour par la bonté , l'ornement par les charmes ,
Et l'exemple par la candeur.





A C T E U R S.

LUTECE.

LA JOÏE.

LA BOURGOGNE.

TRISOLOGUE.

ARLEQUIN.

Madame ARGANTE.

UN PETIT GARÇON.

UNE PETITE FILLE.

UN PRÉCEPTEUR.

VALERE.

DAMON.

JACOT.

THÉRESE.

NICOLE.

*La Scene est dans une Place publique , près
de la Seine.*



LES VŒUX ACCOMPLIS.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS *sous le nom de*
LUTECE, LA JOYE.

LA JOYE.

RENDEZ graces aux Dieux, trop heureuse Lutece ;
Ils viennent d'accomplir le plus cher de vos vœux.
Leur suprême bonté, qui pour vous s'intéresse ,
Par un Prince nouveau comblant votre allégresse ,
Vous assure à jamais le sort le plus heureux.

LUTECE.

Qu'il est flatteur pour moi , douce & charmante Joye ,
De vous voir animer mes Citoyens contents !

F iv

Que j'aime à voir l'ardeur dont le Public s'emploie
 Pour montrer à mes yeux ses transports éclatans ,
 Et de quelle façon , dans ces heureux instans ,
 La gaité par tout se déploie !

L A J O Y E .

Dans vos divers quartiers on ne voit que des jeux :
 C'est à qui fera voir l'esprit le plus joyeux ,
 Mais il est près de nous une place publique ,
 Où l'allégresse s'explique
 Plus vivement encor que dans les autres lieux .
 Si d'une fête populaire
 La naïve peinture à vos regards peut plaire :
 Voyez-la.

L U T E C E .

Je ne puis.

L A J O Y E .

Qui peut vous retenir ?

L U T E C E .

La Bourgogne bientôt en ces lieux doit venir ;
 A de grands soins quoiqu'appliquée
 Pour la récolte de ses biens ;
 Sur les flots de la Seine , elle s'est embarquée
 De l'aveu de ses Citoyens.

L A J O Y E .

Sans doute la reconnoissance
 Pour l'honneur dont elle jouit ,

L'amene sur ces bords.

L U T E C E.

Comme vous , je le pense.

Elle viendra bien-tôt , le zèle la conduit.

(*On entend un Prélude.*)

Cette Musique annonce sa présence:

S C E N E I I.

LUTECE, LA JOYE, LA BOURGOGNE,
& *sa Suite.*

(*La Bourgogne arrive sur une Barque décorée de Pampres & de Lierre, & ornée de Banderoles aux Armes de Bourgogne. Un de ses Suivans chante dans la Barque en arrivant.*)

REGNEZ , regnez , charmants Zéphyr ,
Eloignez de ces bords la tempête & l'orage ;

Que vos tendres soupirs

Poussent jusqu'au rivage

Le tonneau glorieux qui porte nos plaisirs.

(*Elle débarque.*)

L A B O U R G O G N E.

Bon jour , chere Lutece , & vous , aimable Joye.

L U T E C E.

Je rends grace au Destin , qui vers nous vous envoie.

F v

L E S V Œ U X

L A J O Y E.

Que votre aspect m'offre d'appas !

L U T E C E.

Qu'il m'est doux de vous voir dans ces heureux climats !

L A B O U R G O G N E.

J'y viens pour un devoir dont mon ame est ravie.
 Rendre hommage à mon Prince, est ma plus douce envie;
 Et je lui veux offrir les prémices des fruits,
 Que pour le bien public tous les ans je produis.

L U T E C E.

Je vous suis caution d'un accueil favorable :
 Votre hommage, du Prince obtiendra l'agrément.

L A J O Y E.

Vous y pouvez compter assurément ;
 Pourroit-on refuser à la Bourgogne aimable
 Des honneurs si bien mérités ?

L U T E C E.

C'est à vos libéralités
 Que l'on doit le jus délectable,
 Dont tous les cœurs sont enchantés ;
 Vous êtes des plaisirs la source véritable.

L A B O U R G O G N E.

Par la Vendange que j'attends ,
 J'ose ici l'assurer , tous vont être contents.

Depuis que mon Prince est au monde,
 Tout rit à mes vœux , tout seconde
 Le travail de mes habitans.

Point de vent furieux , point d'Aquilon qui gronde ;
 La Seine voit Zéphyr , dans une paix profonde ,
 Caresser le crystal de ses flots tremblotans ;
 Par-tout une chaleur féconde
 Fait briller mes coteaux , fertilise mes champs ;
 Dieux ! dans quel doux espoir ce prodige me fonde !
 Mon Maître a fait changer l'ordre antique des temps ,
 Et c'est lui qui nous donne
 Dans le cours de l'Automne
 Des jours marqués pour le Printems.

L U T E C E.

J'aime à voir le transport qu'un amour tendre & juste
 Vient de vous inspirer pour votre Prince auguste.

L A J O Y E.

S'il vous fait le plaisir de porter votre nom ,
 Vous méritez bien cette gloire.

L U T E C E.

Les autres Provinces , dit-on ;
 N'ont pu voir cet honneur sans un peu d'humeur noire.

L A B O U R G O G N E.

Elles ont tort ; chacune , un jour ,
 Doit nommer un Prince à son tour.

L U T E C E.

De la faveur des Dieux , puis-je espérer ce gage ?

L A B O U R G O G N E.

Ce n'est point un présage vain.

Malgré le voile épais d'un ténébreux nuage ;

Le Ciel vient de m'ouvrir le Livre du Destin !

J'y vois que nous aurons un jour assez de Princes

Pour que chacune des Provinces ,

Dont le droit est fondé , nomme un Fils du DAUPHIN !

L U T E C E.

Les Dieux ont attaché le bonheur de ma vie

A l'accomplissement de ce présage heureux ;

Si le succès le justifie ,

Rien ne peut manquer à mes vœux.

L A J O Y E.

D'une parfaite intelligence

Donnons en cette occasion

L'exemple aux Peuples de la France ,

Et que les doux plaisirs scellent notre union.





BALLET,

Exécuté par la Suite DE LA BOURGOGNE.

VAUDEVILLE.

Air : Vous voulez me faire chanter.

PUISQUE le Ciel , dans ce beau jour ,
Comble nos espérances ;

Faisons éclater notre amour
Par des réjouissances.

Chers amis , qu'un Nectar si bon

Nous rougisse la trogne :

Verfons , verfons du Bourguignon ,

Pour le DUC DE BOURGOGNE.

*(Le CHŒUR répète les deux derniers vers
de chaque Couplet.)*



A servir le Dieu du Raisin

Nous mettons notre gloire ;

Mais , si nous faisons bien le vin ,

Nous sçavons mieux le boire.

Pour le prouver , cher compagnon ,

Mettons-nous en besogne :

Verfons , verfons du Bourguignon ,

Pour le DUC DE BOURGOGNE.



LES VŒUX

Que chacun suive avec ardeur
 Le transport qui m'anime ;
 Dans cet événement flatteur,
 La tristesse est un crime.
 Ne craignons point que la raison
 Contre nous se renfroge :
 Versons , versons du Bourguignon ,
 Pour le Duc de Bourgogne.



Il faut célébrer sa santé ,
 J'en veux donner l'exemple :
 Pour qu'il soit dignement fêté ;
 Que la dose soit ample :
 Tout, aujourd'hui , pour ce Bourbon,
 Doit devenir ivrogne :
 Versons , versons du Bourguignon ,
 Pour le Duc de Bourgogne.



Par-tout , ce précieux Enfant ,
 Fait regner la bombance ;
 Je suis sûr que dans cet instant ,
 Pour fêter sa Naissance ,
 En Saxe on vuide maint flacon ,
 De même qu'en Pologne :
 Versons , versons du Bourguignon ,
 Pour le Duc de Bourgogne.



AU PARTERRE.

Le Duc DE BOURGOGNE en ces lieux

Vous rit & vous appelle.

Messieurs , en fréquentant nos Jeux ,

Prouvez-lui votre zèle.

Pour venir ici le fêter ,

Quittez toute besogne ;

Où doit-on plutôt le chanter

Qu'à l'Hôtel de Bourgogne ?



LA BOURGOGNE, & sa Suite.

Ne tardons plus ; allons , pleins d'ardeur & de zèle ,

Rendre au plus jeune des Louis

Un hommage tendre & fidèle.

LUTECÉ, à la Joye.

Faites les honneurs de Paris :

Suivez ses pas ; moi , pour la Fête ,

Que par mon ordre l'on apprête ,

J'ai quelques Sujets à choisir ;

Je pourrai voir ici leurs talens à loisir.

Non loin de moi , déjà quelqu'un s'arrête.



SCENE III.

LUTECE ET TRISOLOGUE.

TRISOLOGUE.

JE viens, Madame, dans l'espoir
Que mes talens vous seront agréables,
Vous prier de les recevoir;
Aux Fêtes qu'en ces lieux chaque jour fera voir;
Ils pourront être favorables.

LUTECE.

Volontiers; mais il faut que je puisse, sçavoir
En quoi vous excellez.

TRISOLOGUE.

Madame, en ma personne
Vous voyez, à coup sûr, le Mignon des neuf Sœurs,
Et le Géryon des Auteurs.
On doit ceindre mon front d'une triple Couronne;
Dans trois talens divers j'ai remporté le prix.

LUTECE.

C'est un prodige qui m'étonne.

TRISOLOGUE.

D'autres que vous en sont surpris.
Je rime, je peins, je fredonne.

L U T E C E.

Rimeur , Peintre , Musicien !

Ces trois Arts réunis font un homme admirable.

Je vous crois ; mais je voudrois bien

En voir ici l'essai , si la chose est faisable.

T R I S O L O G U E.

Je ferai mon plus grand plaisir

De contenter votre desir.

Commençons par la Poësie.

Dans une Ode, ah ! quelle Ode ! Ecoutez, je vous prie :

Dans cette Ode, mes vers célèbrent le présent

Que le Ciel bienfaisant ,

Vient d'accorder aux vœux de l'Europe ravie.

Le Prince nouveau né paroît en ce morceau

D'une gaité vive & riante ,

Présage heureux des biens qui flattent notre attente.

Lucine près de lui satisfaite, contente ,

S'applaudissant d'un don si beau ,

Le met entre les mains des Fées ,

Qui toutes se réunissant ,

Versent tous leurs bienfaits sur le Héros naissant.

Les Beaux Arts , à l'envi , lui dressent des trophées.

La Discorde gémit de cet Astre nouveau ,

La Douleur & la Rage éteignent son flambeau ,

Et ses coulevres étouffées ,

Près de l'Envie en pleurs , font au pied du berceau.

L U T E C E.

La vérité regne dans cette image ;
Et j'approuve assez votre ouvrage.

TRISOLOGUE, *lui remettant un papier.*

Vous pouvez , à votre aise , examiner cela
Dans le manuscrit que voilà.
Venons à la peinture.

L U T E C E.

Y brillez-vous de même ?

T R I S O L O G U E.

Par cet échantillon léger ,
Vous en allez juger.

C'est une simple esquisse , & cependant je l'aime.
Je la fis , quand la Saxe envoya dans ces lieux
Pour le Fils de Louis un trésor précieux :
Ici l'Elbe , affligé de perdre sa Princesse ,
Offre au Ciel mille vœux pour sa félicité ;
Là , la Seine , avec allégresse ,
Sur sa rive reçoit cette Divinité.

L U T E C E.

L'idée est simple & naturelle.

T R I S O L O G U E.

Dans un cercle entouré de branches d'Olivier,
Le Saxon , le François , charmés de s'allier ,
Se jurent pour toujours une foi mutuelle.
Dans les yeux de l'Hymen le plaisir étincelle ;

L'Amour, dans un maintien superbe & glorieux,
 Tenant en main deux cœurs, un bandeau sur les yeux....

L U T E C E.

Alte-là, s'il vous plaît, cette faute est grossière ;
 Et l'erreur sur ce point trouble votre cerveau.

TRISOLOGUE.

Pourquoi donc ?

L U T E C E. .

Il est vrai que le Dieu de Cythère ,
 Quand il n'est question que d'un hymen vulgaire ,
 Porté volontiers un bandeau ;
 Mais il n'en avoit point , quand , par son ministère ,
 L'on unit un couple si beau ,
 Et loin qu'il fût aveugle en cette conjoncture ,
 Ce digne assortiment est une preuve sûre ,
 Qu'avec de très-bons yeux , il avoit un flambeau.

TRISOLOGUE.

Je souscris à cette critique ,
 Et je corrigerai.

L U T E C E.

Venons à la Musique.

TRISOLOGUE, chante.

Air : *A ma voisine.*

Un Esprit solide & brillant
 Que Minerve illumine ,
 Bonté , caractère excellent ,
 Ame toute divine ;
 C'est là le portrait ressemblant
 De la Dauphine.



LES VŒUX

On respecte en tous les climats
 Sa céleste origine :
 Mais le respect n'empêche pas
 Que l'Amour ne domine
 Par-tout où l'on voit les appas
 De la Dauphine.



Au plus haut point de la grandeur ;
 Cette jeune Héroïne
 Est Bergere par la candeur ;
 Sous la pourpre & l'hermine
 Que les Vertus ont de douceur
 Chez la Dauphine !

L U T E C E.

Ce n'est pas mal s'en acquitter ;
 Par ce dernier talent , vous pouvez m'être utile !

T R I S O L O G U E.

J'ai fait encore un Vaudeville ;
 Permettez-moi de le chanter.

Air : *L'Amant frivole & volage.*

PHŒBUS , prête-moi la lyre
 Que touchent tes favoris ;
 Les sons que je vais produire
 Sont à la gloire du Lys.
 De sa beauté souveraine
 Tout doit recevoir la Loi.
 Des fleurs la Rose est la Reine ;
 Mais le Lys en est le Roi.



Lorsque le Soleil se lève ,
 Le Lys s'ouvre à ses ardeurs ;
 Par son secours, il s'élève
 Sur toutes les autres fleurs.
 Du Lys la candeur extrême
 Le rend cher aux Immortels ;
 Il obtient l'honneur suprême
 De briller sur leurs Autels.



Celui qu'a produit l'Automne
 Dans le jardin des BOURBONS ;
 Par l'éclat qui l'environne ,
 Fait refleurir nos vallons.
 Que de jeux il fait éclore !
 Quels transports il fait sentir !
 Si l'Aurore pleure encore ,
 Ses larmes sont de plaisir.



Par son aspect, il anime
 Tous les Arts , tous les Talens ;
 L'Echo de la double Cîme
 Retentit des plus doux chants.
 Que de Muses empressées
 Lui consacrent leurs écrits !
 Et que l'on voit de pensées
 Croître à l'ombre de ce Lys ! -



Vous n'avez point un mérite ordinaire ;
J'aurois tort de vous négliger.

T R I S O L O G U E.

Que faut-il enfin que j'espère ?

Tous vos talens ont sçu me plaire ;
Et je vous promets d'y songer.

S C E N E I V.

ARLEQUIN, *ivre*, L U T E C E.

CELUI qui vient à moi me paroît Étranger.

A R L E Q U I N.

Aujourd'hui , par toute la France ,
Chacun fait éclater son zèle à sa façon :

Les uns par la chanson ,

Les autres par la danse ;

Moi , c'est en avalant

De ce jus excellent.

Le verre & la chopine

Sont les seuls instrumens dont je sçais faire emploi ;

Tandis que l'on chante , je bois

Tandis qu'on illumine ,

Je m'illumine , moi.

A C C O M P L I S.

143

L U T E C E.

La dose me paroît complete.

A R L E Q U I N.

Paris , ma foi , Paris est un pays bien bon.

Tout logis est une buvette ,

On y danse en toute maison ;

Buffets & tables sont par terre ,

Les cruches tiennent lieu de verre ,

Les tonneaux servent de flacon.

(*A Lutece qu'il apperçoit.*)

(*à part.*)

Madame... Elle est vraiment fort honnête & civile.

Voulez-vous bien me dire où Madame la Ville

Pourroit être présentement.

L U T E C E.

Que voulez-vous ? C'est moi.

A R L E Q U I N.

Je veux , Madame ,

Du meilleur de mon âme ,

Vous faire compliment.

L U T E C E.

(*Il va pour l'embrasser.*)

Faites... Arrêtez de grâce.

A R L E Q U I N.

Aux Dames peut-on faire un compliment meilleur ?

L U T E C E.

Une si vive ardeur
N'est pas trop à sa place.

A R L E Q U I N.

Moi , je suis joyeux tous les jours.
Mais aujourd'hui surtout , je sens tant d'allégresse ;
J'ai tant de joie & de tendresse ,
Que mon cœur ne peut plus en arrêter le cours.
Tenez , dans ce moment , si je suivois la flamme
Du feu ... de l'ardeur ... de mon ame ,
J'embrasserois , je crois , la Ville & les Fauxbourgs.

L U T E C E.

Est-ce-là , dites-moi , tout ce qui vous amene ?

A R L E Q U I N.

Je viens aussi , ma belle Reine ;
Je viens , oui , par ma foi , je vien
Vous rendre tout à l'heure....

L U T E C E.

O Ciel ! qu'allez vous faire ?

A R L E Q U I N.

Ne vous mettez point en colere :
Je viens vous rendre grace , & vous montrer combien
J'ai de plaisir à voir avec quel zele & comme....

L U T E C E.

Mais qui donc êtes-vous ?

A R L E Q U I N.

Je suis un honnête homme ;
Qui

Qui roule par le Monde.

L U T E C E.

Oh ! oui , je le vois bien.

Bacchus vous a fait part tantôt de ses largesses.

A R L E Q U I N.

Bacchus ! ... J'ai le cœur franc & droit comme le vin

Que j'ai bu.

L U T E C E.

Quel métier faites-vous donc enfin ?

A R L E Q U I N.

Ce que je fais ? Parbleu , je fais , je fais....

L U T E C E.

Proprement.

Des effes

A R L E Q U I N.

J'ai bu des fantés ,

Tant , tant....

L U T E C E.

Que la vôtre chancele.

A R L E Q U I N.

Pour me le reprocher , la cause en est trop belle.

L U T E C E.

Quelle est-elle ?

A R L E Q U I N.

Écoutez.

Tome I.

G

On m'a fait ce matin , dans certaine Cantine ,
 Poire à toutes les qualités
 De notre charmante DAUPHINE.
 Pourquoi tant d'attraits , tant d'appas
 Se trouvent-ils chez la Princesse ?
 Vous voyez bien qu'en pareil cas
 On ne peut éviter l'ivresse.

L U T E C E.

D'accord , mais il ne convient pas
 De s'en donner avec ouurance.

A R L E Q U I N.

Dans les événemens d'éclat & d'importance
 Je ne puis modérer l'excès de mon ardeur.
 Tenez , quoiqu'Etranger , je suis , en conscience ;
 Le meilleur François de la France ,
 Et j'ai des fleurs de Lys tout plein , tout plein le cœur.

L U T E C E.

Ce sentiment l'excuse.

A R L E Q U I N.

Adieu , Madame.

Le zèle m'enflamme

Si fort ,

Que j'ai besoin encor

De rafraîchir mon ame.

(Il sort.)

LUTECE.

Ce que je vois ici contente mon desir.
 Allons en d'autres lieux chercher même plaisir.
 J'espère que par-tout je trouverai des marques
 De ce fidèle amour que mes bons Habitans
 Eurent toujours pour leurs Monarques,
 Et qu'ils conserveront jusqu'à la fin des tems.

SCENE V.

Madame ARGANTE, *ses deux enfans* ,
 VIROSOLI, *Précepteur.*

VIROSOLI.

MADAME Argante, ayez quelque égard, je vous prie.

Madame ARGANTE.

Non, non, Monsieur Virofili,

Non.

VIROSOLI.

Vous avez toujours aimé votre Patrie.

Pouvez-vous la mettre en oubli ?

Madame ARGANTE.

Je la chéris toujours de l'ardeur la plus tendre.

VIROSOLI.

Daignez donc m'écouter.

Madame ARGANTE.

Je ne veux rien entendre.

G ij

LES VŒUX VIROSOLI.

Vingt personnes vous ont appris
Que la Jeunesse de Paris ,
Dans ce beau jour , doit aller rendre
Ses devoirs au jeune Louis.

Est-ce que votre Fille , ainsi que votre Fils ,
A ce commun bonheur n'ont pas droit de prétendre ?
Les tiendrez-vous toujours enfermés au logis ?

Madame ARGANTE.

Leur âge tendre , & leur foiblesse ,
Je vous l'ai déjà dit , m'inquiètent sans cesse.

VIROSOLI.

Vous les avez pourtant flattés de quelque espoir ;
Et vous leur avez dit , en bonne compagnie ,
Qu'aussitôt qu'ils pourroient sçavoir....

LA PETITE FILLE.

Oui, depuis ce tems-là , sans cesse j'étudie.

LE PETIT GARÇON.

Matman , j'ai fait tout mon devoir.

VIROSOLI.

Ils sçavent tout... jugez-en par vous-même.
(*Au petit Garçon.*)

Monsieur , devant Madame expliquez votre Thème.

LE PETIT GARÇON , *tirant un papier de sa poche , lit tout doucement.*

Mon Précepteur ,

Si ma bonne Maman l'ordonne,
Avec ma Sœur ,
Et sa très-estimable Bonne,
Qu'on nomme Madame Simonne ;
Pleine d'honneur ,
A la Cour aujourd'hui conduiront ma personne.

Madame **A R G A N T E**.
C'est-là son Thème ?

V I R O S O L I.

Oui.

Madame **A R G A N T E**.
Vous excellez, Monsieur.
La matière en est noble, & le style superbe.

LE PETIT GARÇON, *d'un air embarrassé.*

Mon Précepteur... mon Précepteur... c'est, c'est,
C'est le Nominatif du Verbe.

Madame **A R G A N T E**, *le contrefaisant.*

Le Nominatif du Verbe est,
Est, est un Nigaut, un Benêt.

V I R O S O L I.

(*A la petite Fille.*)

Un Benêt !... Récipez à votre chere Mere ;
La Fable que pour vous ce matin j'ai sçu faire.

LA PETITE FILLE.

Lasse d'être l'effroi de tout le Genre humain,
 La Chenille, un beau jour, au Dieu de la lumière,
 En ces mots, à peu près, adressa sa prière.

O vous, dont le pouvoir divin
 Sçait produire sans fin
 Quelque métamorphose étrange ;
 Soleil, délivrez-moi de mon fâcheux destin ;
 Faites que ma figure change,
 Et qu'aux Mortels je puisse enfin
 Paraître gracieuse. Elle dit, & soudain
 Phœbus à ses desirs se montra favorable,
 Dardant sur cet Insecte un propice rayon,
 D'une Chenille épouvantable,
 Il fit un joli Papillon.

VIROSOLI.

Vous trouvez cette Fable agréable & gentille ?

Madame ARGANTE.

Charmante.

VIROSOLI.

A l'application.

Sur l'horison François, un nouveau Soleil brille :
 Sa douce présence répand
 La gaité dans chaque Famille.
 L'esprit le plus fâcheux, d'aïse & d'ardeur pétille.
 Les fortunés rayons de cet Astre charmant
 Ne pourront-ils en vous causer du changement ?
 Resterez-vous toujours Chenille ?

ACCOMPLIS.

151

Madame ARGANTE.

Vous mériteriez bien, Monsieur le Fablier,

Qu'on vous traitât en Ecolier.

Votre Apologue est la sottise même.

Mes Enfans resteront chez moi.

VIROSOLI.

Ils doivent à la Cour réciter le Poème

Que j'ai fait en l'honneur du Roi.

Madame ARGANTE.

Oui, s'ils pouvoient l'apprendre ;

Mais pour le retenir, je croi

Qu'il faut être forcier.

VIROSOLI.

Oh ! vous allez l'entendre.

LA PETITE FILLE.

Déesse à mille voix, hâte-toi, vole, pars :

Que le nom des François, porté de toutes parts,

Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.

Qu'ils forcent le Tartare à froncer le sourcil ;

Puissent-ils occuper un jour le sein Persique,

Les flancs du Potosi, les veines du Brésil,

Les bras de l'Océan, les côtes de l'Afrique,

Les bouches du Danube, & les deux yeux du Nil.

LE PETIT GARÇON.

Je vois le Tanaïs, & le Tigre & l'Euphrate

Se soumettre à des loix, dont la douceur les flatte.

Je vois....

Madame ARGANTE.

Non , non , cessez ; j'en ai suffisamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

Madame ARGANTE.

Dieux ! Quel acharnement !

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grace d'une syllabe.

Je vois les Norvégiens , je vois le peuple Arabe.

Madame ARGANTE , *fuyant.*

Miséricorde ! Ciel !

VIROSOLI , *la poursuivant avec les deux Enfants*
& déclamant tous les trois.

Je vois , sur les deux Mers ,

Les deux aîles du Coq ombrager l'Univers ,

Sous la Zone torride , & la Zone glacée.

Eh ! quelle Nation n'est pas intéressée

Au bonheur des François , Arbitres des Destins ?

Des fruits de leurs travaux les deux Mondes sont pleins :

Et le Sud & le Nord , tout devient leur Patrie.

Biên-tôt , s'ils le vouloient , au gré de leur envie ,

Ils verroient leurs drapeaux dans le Camp du Grand

Khan ,

Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Madame ARGANTE.

Maudit mâche-laurier !

V I R O S O L I.

Jamais Écrits semblables
Ont-ils du Grand Corneille illustré les talens !

Madame ARGANTE, à ses Enfants.

Et vous avez appris des vers si détestables ?

LE PETIT GARÇON.

Oui, nous les sçavons tous.

Madame ARGANTE.

Je vous plains, mes Enfants.

LA PETITE FILLE.

Nous sçavons aussi notre danse.
De la voir, je vous prie, ayez la complaisance.

Madame ARGANTE.

Pour chasser mes ennuis, volontiers j'y consens.

(LES DEUX ENFANS exécutent une petite
Pantomime à la fin de laquelle Madame
ARGANTE les embrasse tous deux.)

Madame ARGANTE.

Je ne puis retenir le transport qui me presse.

Mes chers petits enfans , ce jour , cet heureux jour
M'apprend tout le pouvoir du maternel amour.

Soyez sûrs à jamais de toute ma tendresse.

Comment avez-vous fait pour , en si peu de tems. . .

LA PETITE FILLE.

Notre ardeur pour le Prince , & la pressante envie

Que vous nous permissiez la douceur infinie

De lui porter nos vœux , nous a rendus sçavans.

Madame ARGANTE.

D'un si juste motif que mon ame est ravie !

Vous méritez d'être contents ,

Vous le ferez.

V. I R O S O L I , & les Enfans.

Vivat , nous sommes triomphans.

(On entend un prélude.)

C'est la Jeunesse qui s'avance

Pour faire un essai de leurs jeux.

Allons , mes bons amis , allons en diligence

Préparer ce qu'il faut pour partir avec eux.

*(Une Troupe de jeunes gens entre sur une marche guer-
rière ; les Garçons sont armés d'épées nues , & d'un
Bouclier aux Armes de Bourgogne ; les Filles portent
des rameaux d'olivier entremêlés de roses & de lys :
tous ensemble exécutent un Ballet militaire.)*

SCENE VI.

D A M O N , V A L E R E .

D A M O N .

OU'as-tu ? Quel souci t'embarrasse ?
Comme tes sens sont agités !
Tu ne peux demeurer en place ,
Tu regardes de tous côtés.

V A L E R E .

Je ne puis les trouver ; ne les as-tu point vûes ?
De ces lieux tout à coup elles sont disparues.

D A M O N .

Qui ? Quoi ? Qu'est-ce ? Parle-moi donc.

V A L E R E .

Je viens de rencontrer, près de cette maison ,
Deux espèces de Villageoises ,
Sous la conduite d'un Manant,

D A M O N .

Souvent on a vû des Matoisès
Cacher quelque dessein sous ce déguisement :

G vj

VALERE.

Je suis bien sûr , & je le gage ,
Que celles-ci n'ont point ce défaut dans le cœur :
L'innocence paroît peinte sur leur visage ;
Leur front annonce la candeur.

Si je puis les trouver , il me prend une envie ;
Qui flatte mon esprit de quelque amusement ;
Je voudrois les mener dans cette compagnie
Où nous dansons ce soir , c'est une fantaisie . . . :

DAMON.

Qui peut nous procurer du divertissement.
Quelqu'un vient.

VALERE.

Bon. Les voici justement.

La Brune me plaît fort.

DAMON.

Ah ! que l'autre est jolie !



SCENE VII.

DAMON, VALÈRE, Madame de la
ROZANGE, *sous le nom de THÉRESE*,
LISETTE, *sous le nom de NICOLE*,
LE BARON DE... *sous le nom de JACOT*.

JACOT, *arrivant au milieu des deux Filles, chante.*

Air : Ne v'là-t-il pas que j'aime :

TOUS les BOURBONS ,
Ma foi, sont bons ;
Et v'là pourquoi j'les aime.
Tous les R'jettons
Que j'en avons
Valent la tige même.

Çà, divartissons-nous : est-il un tems pû biau ?
En faveur du DUC DE BOURGOGNE ,
Je ne retournerons de trois jours au hamiau.
J'ons laissé l'jardinage & toute la besogne.
L'ouvrage au plaisir doit céder ;
Au jardin j'avons bian affaire :
Mais on ne peut sans crime y procéder ;
Bêcher aujourd'hui la terre ,
Morgué, c'est la poignarder.

VALERE.

Abordons-les. -

*(VALERE salue les deux Filles qui lui
répondent par des révérences.)*

JACOT.

Pour qui toutes ces révérences ?
Est-ce que ces Messieurs-là sont de nos connoissances ?

NICOLE.

Non ; mais ils sont polis , & j'devons l'être aussi.

VALERE , à THÉRESE.

Vous êtes charmante.

THÉRESE , d'un ton de niaise.

Oh ! Moi , Monsieur ! grand-merci.

VALERE.

Cette ingénuité m'enchanté.

DAMON , à NICOLE.

Que je me sçais bon gré de vous trouver ici.

NICOLE , d'un ton niais.

Vous ét's bian obligeant.

JACOT.

Queu qu'c'est donc qu'tout ceci ?

Morgué !

THÉRESE.

Faut-il avoir l'humeur si contrariante ?

NICOLE.

Trait'-t-on de biaux Monsieux ainfi ?

T H É R È S E.

Vraiment , n'faut pas être fi bête.

D A M O N , à J A C O T.

Vous me semblez un bon vivant ;
Je veux faire avec vous connoiffance en buvant,
Quel fujet vous amene ici ?

J A C O T.

J'ons dans la tête
Que j'y ramafferons d'l'argent à pleines mains.

V A L E R E.

De l'argent ? Je ne puis comprendre . . .

J A C O T.

On en jette par les chemins ,
Gn'y a qu'à fe baiffer pour en prendre.
Laissez-moi faire ; allez , s'il en tombe où je s'rai ,
Ç'te main-là n'est pas gourde , & j'vous le pincerai.

D A M O N , à N I C O L E.

Pour vous , la belle Enfant , vous irez voir la Fête ,
Qu'en ces lieux on apprête.

V A L E R E , à T H É R È S E.

Vous auffi , n'est-ce pas ? Vos yeux ont un attrait

Qui fera plus d'une conquête ;
 Vous rendrez le plaisir complet.
 Si-tôt qu'on vous verra paroître ,
 L'Amour que vos attraits dans les cœurs feront naître.

T H É R È S E.

L'Amour ! Quoi qu'c'est qu'l'Amour, & comment est-il
 fait ?

V A L E R E.

Il est fait comme moi.

T H É R È S E.

C'est donc pour ça qu'ma Tante
 M'a dit qu'l'Amour étoit un Monstre.

D A M O N.

Bon.

Ma foi, votre Tante a raison.

V A L E R E.

Damon, mal à propos, plaisante.

D A M O N, à N I C O L E.

Que je suis enchanté de tes yeux, de ce teint !
 De roses & de lys quelle moisson brillante !

De grace, ma Charmante, (

Donnez-moi votre belle main.

N I C O L E.

Ma main ? Fi donc, Monsieur, vous m'prenez pour une
 autre.

Ma main n'est pas si belle que la vôtre ;
 All'ne brille pas tant.

D A M O N, *lui mettant une bague au doigt.*

Laissez-moi l'embellir.

N I C O L E.

Ah ! Mon guieu, qu'c'est joli ! Plus je vois, plus j'admire...

V A L E R E, *à T H É R È S E*, *lui présentant une tabatière.*

J'ai quelque chose aussi, ma Reine, à vous offrir.
Prenez cette boîte.

T H É R È S E.

Ah ! Monsieur, vous voulez rire.
Mais à quoi ç'la peut-il servir ?

V A L E R E.

Cela sert à parler, quand on n'a rien à dire.

T H É R È S E.

Vraiment, n'faut pas vous en priver.
Vous en avez trop affaire.

J A C O T, *prenant la tabatière.*

Voyons, voyons, gn'y a qu'à m'la réserver ;
Car, palfangué, je fis las de me taire.

Quel est votre dessein ?

D A M O N.

De les mener au Bal.

(*A part.*) Le trait seroit original.

THÉRÈSE.

Oh ! Oui , dame , aujourd'hi faut bien chommer la Fête.

JACOT.

Si ç'n'est que ça , gn'y a rian là qu' d'honnête.

THÉRÈSE , d VALERE.

Sçavez-vous bien , Monsieur , que j'en'dançons pas mal :
V'lez-vous voir ?

VALERE.

Volontiers.

THÉRÈSE.

Vian , Nicol'.

NICOLE.

Me v'là prête ;

N'vous moquez pas d'nous, dà ; ça ne s'roit pas bien ;
non :

Car tout ce que j'sçavons , j'l'avons appris sans Maître.

VALERE.

La Nature suffit , & vaut un Apollon.

THÉRÈSE.

Bon ! bon ! vous n'sçavez pas ? Vous en rirez peut-être :
C'est que j'ai fait aussi moi-même une chanson.

DAMON.

Une chanson ?

V A L E R E.

L'aurois-tu cru, Damon ?

T H É R E S E.

Avant que d' danser , la dirai-je ?

Jacot ?

J A C O T.

Oh ! j'vous baillons sur ça tout privilège :

T H É R E S E, *chante.*

Air ; Le seul Flageolet de Colin.

Quoiqu' je n'foyons pas bian coiffus ,
J'n'en avons pas moins d'zel' , non ;
Nous aimons nor' bon Roi Louis ,
Mieux qu'ceux-là qu'ont biauoup d'bian.
Il est vrai qu'je n'brillons pas , mais
J'avons sous nos habits gris
Cent fois pus d'sincérité qu'gn'y en a
Sous des habits tout r'luisans d'or.

D A M O N.

Cette chanson en prose est assez naturelle.

J A C O T.

Çà, morgué , faites voir que votre danse est belle.

(THERÈSE & NICOLE dansent un Pas
de Niaisés.)

D A M O N , à NICOLE.

Je n'ai rien vû de si charmant.

V A L E R E , à THERÈSE.

Que de noblesse , quelle grâce !

Ma foi , c'est un enchantement ,

Permettez que je vous embrasse.

*(Il va pour l'embrasser ; JACOT se met entre
deux , & reçoit le baiser.)*

J A C O T.

Oui-dà ! c'est donc com'ça que vous les attrapez ?

Dans vot' calcul vous vous trompez.

V A L E R E.

Ta présence nous embarrasse.

J A C O T.

Plaît-il ? Morgué , n'touchez pas là :

Et vous itou , laissez-moi ça.

Encor ! Vous êtes bian tenace !

Ouais !

D A M O N.

Retire-toi.

J A C O T.

Nenni dà :

Sous ç't habit-là , l'y a du courage ,

Plus qu'vous n'vous imaginez ;

Si vous ne vous tenez ,

Vous varrez du tapage.

N I C O L E.

Mon p'tit Jacot, tout doux, tout doux.

T H É R E S E.

Ces Monfieux font fi bons, pourquoi vous fâchez-vous ?

V A L E R E, à J A C O T.

Ou de force ou de gré, je fçaurai te réfoudre.

J A C O T.

Qu'est-ce que tu dis ? Hem ! Il a, ma foi, bon air !

V A L E R E.

Maraut, fi tu me fais : ...

J A C O T.

Ah ! tu veux en découdre.

Attends, je vais peigner ta perruque de fer.

T H É R E S E.

Messieurs, j'vous supplions

D A M O N.

L'épaule lui démange.

J A C O T.

Oui, oui, va, nous allons voir ça.

(Il ôte son habit, comme s'il vouloit se battre,

Et on voit deffous une veste de drap d'or.)

V A L E R E.

(Il le regarde de près.)

Qu'est-ce que cela veut dire ? Ha, ha, ha, ha, ha.

L'aventure est étrange.

Tiens, tiens ; c'est le Baron.

N I C O L E.

Et Madame de la Rozange.

T H É R È S E.

Et Lifette avec nous.

D A M O N.

Ma foi le tour est bon.

Mme. DE LA ROZANGE, *ci-devant* THÉRESE.

Vous avez fait une sottise ;

Convenez-en, mes beaux galans.

A connoître un peu mieux vos gens ,

Que cet exemple vous instruisse.

Notre déguisement est une liberté ,

Que la Fête du jour permet & justifie.

L I S E T T E, *ci-devant* NICOLE.

Consolez-vous, bien d'autres ont été

Les dupes de cette folie.

LE BARON, *ci-devant* JACOT, d'VALÈRE.

Reprend ta tabatière.

L I S E T T E, *la saisissant.*

Oh ! cela me revient.

Madame DE LA ROZANGE.

A Monsieur dans l'instant je veux qu'on la remette.

L I S E T T E.

Madame , en vérité , ce que cette main tient
N'en sortira pas....

Madame , DE LA ROZANGE.

Mais Lisette....

L I S E T T E.

Tout cela , s'il vous plaît , de plein droit m'appartient ;
En ma qualité de Soubrette.

Pour payer ces Messieurs , je vais faire un effort ;
Je sçaurai , sur ce point , me taire avec prudence.

C'est bien payer , car de silence
A mes semblables coûte fort.

V A L E R E.

Puisque l'occasion dans ces lieux nous rassemble ;
En attendant le Bal , allons souper ensemble.

F E S T E D U P E U P L E.

R O N D E.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

ALLONS donc , la jeune fille ,
Allons donc , le gros garçon ;
De la meilleure façon ,
Ce jour veut que l'on sautille.
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'tout-ci , qu'tout ça fretille ;
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut s'trimouffier tout de bon.



Nicolas, avec Charlotte

Cabriole de bon cœur.

Toi, pour te mettre en humeur ;

Que n'fais-tu danser Javotte

Lorsque l'on chante un Bourbon ;

Faut qu'tout-ci, qu'tout-ça gigotte ;

Lorsque l'on chante un Bourbon ,

Faut s'en donner tout de bon.



Te v'là droit comme une parche ;

Qu'fais-tu là , voisin Lucas ?

Pour prendre de doux ébats ,

Faut-il donc que l'on te charche ?

Lorsque l'on chante un Bourbon ,

Faut qu'ça , faut qu'ça , faut qu'ça marche ;

Lorsque l'on chante un Bourbon ,

Faut qu'ça marche tout de bon.



Que le salpêtre répète

Son terrible Carillon ;

Que les boîtes , le canon

Rendent la Fête complete.

Lorsque l'on chante un Bourbon ;

Faut qu'ça , faut qu'ça , faut qu'ça pette ;

Lorsque l'on chante un Bourbon ,

Faut qu'ça pette tout de bon.



Le fruit qu'en Automne on foule
Produit un nectar flatteur ;
Je vais , par cette liqueur ,
M'arrondir comme une boule :
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'ça , faut qu'ça , faut qu'ça coule ;
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'ça coule tout de bon.



Sortez de ce noir silence ,
Bonne femme , & vous , vieillard ;
Venez tous deux prendre part
A notre réjouissance :
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'tout , faut qu'tout , faut qu'tout danse ,
Lorsque l'on chante un Bourbon ;
Faut qu'l'on danse tout de bon.



Loin de nous que l'on repousse
Tous ceux qui n'ont pas en train ;
J'voulons , pour l'fils du Dauphin ,
Trépigner l'herbe & la mousse :
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'tout-ci , qu'tout-ça s'trimouffe ,
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut s'trimouffer tout de bon.

ARLEQUIN.

Tandis que la jupe vote ,
Et que la danse est en train ;
Les bras croisés , Arlequin
Sera-t-il comme une Idole ?
Il faut , pour fêter Bourbon ,
Double & triple capriole ;
Il faut pour fêter Bourbon ,
Caprioler tout de bon.

CORALINE.

Parmi vous faites-moi place ,
Je vais risquer de chanter.
Je n'oserois me flatter
Que ma voix vous satisfasse :
Mais quand on chante un Bourbon ,
Faut qu'ça , faut qu'ça , faut-qu'ça passe ;
Lorsque l'on chante un Bourbon ,
Faut qu'ça vous paroisse bon.



COUPLETS

Chantés par Madame FAVART.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

UN Enfant dodu,
 Qui nous est venu
 Pendant la nuit d'un Dimanche,
 Rend tout joyeux ;
 Tout en ces lieux
 Pitanché,
 Que notre cœur
 En sa faveur
 S'épanche.
 Pour lui faire honneur,
 Mon beau serviteur,
 Nous nous marierons Dimanche.

Cet Enfant répand
 Partout de l'argent,
 Pour établir des Familles;
 Il est déjà
 Le bon Papa
 Des Filles.
 En v'là six cens,
 Oh! que d'enfans

H ij

LES VŒUX

Vont naître !
 Tous ces marmouzets
 Seront des sujets ,
 Qui serviront bien leur Maître :

✕
 Monsieur l'Gouverneur
 Nous met en humeur ;
 De nous marier Dimanche ;
 L'argent qu'il a
 Jeté de sa
 Main blanche ,
 Va nous fournir
 De quoi rôtir
 L'éclanche.

Nous serons contents ;
 Car à ses dépens ,
 Nous nous marierons Dimanche.

✕
 Pour nous rendre heureux ,
 Et combler nos vœux ,
 Dans ce beau jour tout s'arrange ;
 Tu soupirais ,
 Tu désirais
 Florange ;
 Tiens , prends sa main.
 Je brûle enfin
 De même.

Ton cœur est à moi ,
 Le mien est à toi.

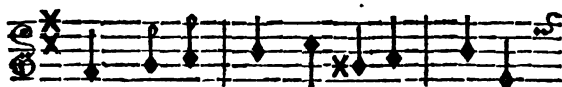
Ah ! mon cher ami , que j't'aime

✕

DERNIER VAUDEVILLE.



L'Anguste en-fant qui vient de naître,



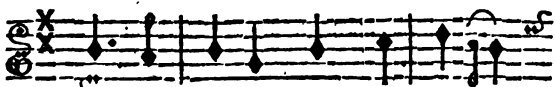
Semble annon- cer à notre Maître,



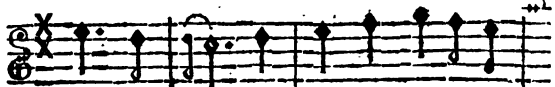
Qu'à jamais son il- lustre sang Rendra cer



E- rat flo-ris- fant. Ce bien - fait des

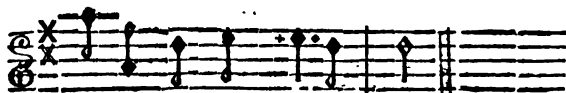


Dieux nous marque Qu'ils font le sou-



rien des Lys. Voi- là de notre Mo-

H iij



marque les vœux. accom- plis.



Le Dauphin qui, par sa naissance ,
 Causa tant de réjouissance ,
 Pour son Fils voit faire en ce jour
 Ce que pour lui fit notre amour.
 Dans les doux plaisirs il nage ,
 Quand il voit ceux de Paris ;
 Voilà , par cet avantage ,
 Ses Vœux accomplis.



C'est par tes chaînes fortunées ,
 Dieu d'Hymen , que les Destinées
 Sçurent former la liaison
 Du François avec le Saxon.
 L'heureux fruit de Joséphine
 Rend ces liens affermis ;
 Voilà de notre Dauphine
 Les Vœux accomplis.



Le Prince que le Ciel nous donne
 Détruit tout l'espoir de Bellone :
 Il va resserrer pour jamais
 Les nœuds d'une solide paix.

D'un présent si salutaire ;
Tous les peuples sont ravis ;
Voilà de l'Europe entière
Les Vœux accomplis.



Si votre gloire vous est chère ,
Dieux ! écoutez notre prière :
De l'Ayeul , du Père & du Fils ;
Conservez les jours si chéris..
Sur ces trois points d'importance ,
Si nos souhaits sont remplis ,
Voilà de toute la France
Les Vœux accomplis.

LA PETITE FILLE.

Messieurs , j'en fais l'aveu sincere ;
Tout mon desir est de vous plaire ,
Pour jouir d'un si doux bonheur ,
Je vais redoubler mon ardeur.
Si des efforts que je tente
Vos suffrages sont le prix ,
Voilà de votre servante
Les Vœux accomplis.

LE PETIT GARÇON.

Si quelque plaisir dans la vie ,
Messieurs , peut flatter mon envie ,
C'est de voir mes petits talens ,
Sous vos yeux , croître tous les ans ;

176 **LES VŒUX ACCOMPLIS.**

Si je puis profiter , comme
Mon zèle se l'est promis ,
Voilà du petit bon-homme
Les Vœux accomplis.

AU PARTERRE.

La critique la plus sévère ,
Quand le cœur parle , doit se taire ;
Chez nous il s'explique aujourd'hui :
Messieurs , devenez son appui.
Si la Piece est applaudie ,
Et trouve en vous des amis ,
Les Vœux de la Comédie
Seront accomplis.

F I N

Nora. La Pièce suivante a été faite en société avec M. L. ***.

LES
ACTEURS
DÉPLACÉS,

OU

L'AMANT COMÉDIEN;
COMÉDIE EN UN ACTE,

Avec un Prologue & un Divertissement;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi,
le 14 Octobre 1735.*

H v



ACTEURS DU PROLOGUE.

LA VILLE DE PARIS, *personnifiée.*

LA FOLIE, *déguisée en Auteur.*

MADAME DANGEVILLE.

M. POISSON.

M. DE MONT-MENY.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FIERVILLE.

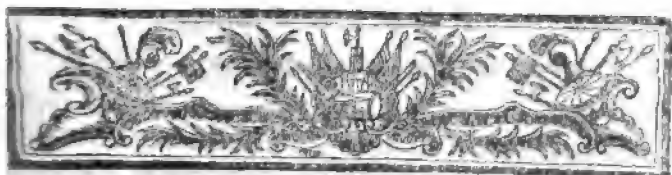
M. FLEURY.

Mlle. GRANDVAL.

M. ARMAND.

Mlle. DEHAND.

*La Scène est sur le Théâtre de la Comédie
Françoise.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS, M. DE MONT-MENY.

M. DE MONT-MENY.



Uor ! la Ville de Paris dans notre Hôtel !
cela m'étonne. Puis-je vous demander
la cause de votre visite ?

LA VILLE.

Elle a pour objet vos intérêts & mes plaisirs.

M. DE MONT-MENY.

L'un & l'autre est l'unique but de nos soins ; cepen-
dant nous n'avons pas toujours le bonheur de réussir.

LA VILLE.

Je ne le sçais que trop ; mais dans la circonstance où
je me trouve , j'ai besoin que vous fassiez un effort.

M. DE MONT-MENY.

Vous pouvez compter sur notre zele.

H vj

L A V I L L E.

Vous me voyez à la veille d'être entièrement abandonnée ; depuis le départ des Officiers , le beau sexe n'a trouvé d'amusement que chez les gens de Robe & les Abbés ; les vacances vont nous enlever les uns & les autres , si vous ne trouvez moyen de les retenir.

M. DE MONT-MENY.

Que faut-il faire pour cela ?

L A V I L L E.

De l'excellent , ou du bifarre.

M. DE MONT-MENY.

L'alternative est embarrassante : le premier est au-dessus de nos forces ; le second est fort équivoque.

L A V I L L E.

N'importe , il faut quelquefois risquer.

M. DE MONT-MENY.

Pour vous satisfaire , Madame , nous aurions besoin de quelque cerveau de travers , de quelque Auteur Calotin.



SCENE II.

LA FOLIE , LA VILLE , M. DE MONT-MENY.

LA FOLIE, *mettant la main sur l'épaule le M. de Mont-Meny.*

LE voici. (*Considérant la Ville.*) Ah ! ah ! Madame vous dans ces lieux ! Je suis charmé de vous y rencontrer ; je vois que nous sommes inséparables.

LA VILLE.

Quoi ! vous me connoissez ?

LA FOLIE.

Oui, Madame, à votre Vaisseau peut-on vous méconnoître ? Embrassons-nous ; j'ai toujours diverti la Ville & les Fauxbourgs.

LA VILLE.

La Ville & les Fauxbourgs vous sont très-redevables.

LA FOLIE.

J'ai là (*montrant sa tête*) une ressource infinie pour vos amusemens ; vous en jugerez par l'échantillon que je vous apporte.

LA VILLE.

Jé suis impatiente de le voir.

LA FOLIE, *à M. de Mont-Meny.*

Allez dire à vos camarades que je les attends.

S C E N E I I I.

L A F O L I E , L A V I L L E .

L A F O L I E .

J me semble que vous me confiderez avec beaucoup d'attention.

L A V I L L E .

Je regarde si je ne reconnoîtrai pas en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs ; mais j'ai beau vous examiner , vous ressemblez à tous en général , sans en désigner aucun en particulier ; votre personne est toute nouvelle à mes yeux.

L A F O L I E .

Vous me surprenez ! je suis sans cesse avec vous ; je préside à toutes vos actions , je gouverne toutes vos démarches ; c'est moi que vous prenez pour guide , pour conseil , & vous ne me connoissez pas !

L A V I L L E ,

Non : quel est votre nom , votre demeure ?

L A F O L I E .

Ma demeure est partout ; Maisons , Palais , Bureaux , Comptoirs , tout me sert d'asyle ; je loge avec la Suffisance , chez les Financiers ; avec la Fatuité , chez les

Maîtres ; avec l'appétit , chez les Gascons ; au
cabaret , avec les Peintres ; proche les toits , avec les
Auteurs.

L A V I L L E.

Et avec la Discorde, chez les Comédiens.

L A F O L I E.

C'est la vérité ; mais écoutez : sous l'habit d'un Nar-
cisse , je me promène aux Thuilleries de cette façon.
(*Elle marche comiquement.*) Tantôt, sous la figure d'une
Coquette , je fais l'exercice de l'éventail , je lance un
coup d'œil au Comte , je souris au Président , j'agace
le Trésorier ; une autre fois , avec la contenance d'un
jeune étourdi , j'entre chez une Actrice , & voici mon
début : (*Elle danse.* Ma Reine, que vous avez de char-
mes ! (*Elle embrasse la Ville*) Me donnez-vous à souper ?

L A V I L L E.

Tout cela me divertit , sans m'éclaircir.

L A F O L I E , montrant sa Marotte
Connoissez-moi.

L A V I L L E.

Eh ! quoi ! c'est la Folie !

L A F O L I E.

Elle même. J'ai pris soin d'inspirer à un jeune Au-
teur la pièce que j'apporte ; c'est son coup d'essai. La
crainte que donnent ordinairement les premières pro-
ductions , l'empêche de se faire connoître : je me suis
chargée de présenter son ouvrage.

L A V I L L E.

Puisque la Folie s'en mêle, je compte sur du plaisir.

L A F O L I E.

Vous y trouverez peut-être du singulier. Mais j'aperçois les Comédiens ; voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la pièce ?

L A V I L L E.

Non : je vais inviter mes habitants à venir prendre part au cadeau que vous leur préparez.

S C E N E I V.

L E S C O M É D I E N S , L A F O L I E.

M. DE MONT-MENY, *à la Folie.*

J'AI l'honneur de vous présenter mes camarades.

L A F O L I E.

Messieurs, je suis votre serviteur.

M. P O I S S O N.

Un siège à Monsieur.

Madame D A N G E V I L L E.

Avancez ce fauteuil.

M. D E L A T H O R I L L I E R E.

Commencez, Monsieur ; nous sommes prêts à vous entendre.

P R O L O G U E.

185

Mlle. G R A N D V A L.

Je suis vive , prompte : ne me faites point attendre.

M. F I E R V I L L E.

Hâtez-vous : nous avons répétition.

M. P O I S S O N.

Lisez distinctement.

M. F L E U R Y.

Je l'en défie , si nous parlons toujours.

LE PETIT GARÇON.

Quelle lenteur ! cela devrait être Id.

LA PETITE FILLE.

Vous m'impatientez furieusement ; commencez donc.

LA F O L I E.

Point de lecture : je suis un Auteur au-dessus des règles ; je prétends que ma Pièce soit reçue sans examen.

M. D E M O N T - M E N Y.

Que dites-vous ?

Madame D A N G E V I L L E.

Comment ?

M. F I E R V I L L E.

Je ne vous comprends pas.

LA F O L I E.

Cela pourtant est assez clair.

M. D E L A T H O R I L L I E R E.

Y pensez-vous , Monsieur ?

M. FLEURY.

La proposition est absurde.

Mlle. GRANDVAL.

Quelque bonne opinion que nous puissions avoir de vous , le risque est trop grand.

LE PETIT GARÇON.

En vérité , Monsieur , vous n'êtes pas raisonnable.

LA PETITE FILLE.

Depuis que suis au Théâtre , je n'ai rien vu de pareil.

LA FOLIE.

Je n'écoute point vos discours ; conformez-vous ; s'il vous plaît , à mes intentions : sinon , point de Piece. J'ai fait l'ouvrage sans réflexion , je veux qu'il soit reçu sans lecture , & joué sans répétitions.

M. DE MONTMENY.

Sans répétitions !

Madame DANGEVILLE.

Vous plaisantez.

M. POISSON.

Cela n'est pas possible.

M. FIERVILLE.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle. GRANDVAL.

Nous avons des Juges trop éclairés : on ne nous passeroit pas cette imprudence.

P R O L O G U E.

187

LE PETIT GARÇON.

Ma réputation s'y trouveroit compromise.

LA PETITE FILLE.

J'ai trop d'expérience pour vous donner ma voix.

LA FOLIE, se levant.

Je me retire ; vos refus obstinés vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

M. FLEURY.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

Madame DANGEVILLE.

C'est peut-être du bon.

M. DE LA THORILLIERE.

Si la Piece ne nous convient pas , nous ferons les maîtres de la refuser.

M. FIERVILLE.

C'est bien dit. Monsieur , revenez , s'il vous plaît.

Mlle. GRANDVAL, d la Folie.

Vous êtes bien vif.

LE PETIT GARÇON.

Qu'on a de peine avec les Auteurs !

LA PETITE FILLE.

Quelle complaisance il faut avoir !

LA FOLIE.

Je suis charmé de vous voir plus dociles , & que

M. DE MONT-MENY.

On n'a jamais rien proposé de si ridicule.

M. FLEURY.

J'en conviens ; mais il faut quelquefois se prêter aux idées de ces Messieurs.

Mlle. GRANDVAL.

Peut-être que le sort sera moins capricieux que l'Auteur.

M. POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LE PETIT GARÇON.

Cet Auteur-là me paroît timbré.

LA PETITE FOLLE.

Sa pauvre cervelle est bien malade.

M. DE LA THORILLIERE.

Voyons ce que cela produira.

LA FOLIE.

Puisque vous voilà d'accord, ne perdons point de temps. Madame Dangeville, commencez. (*Elle tire.*)
 Attendez à voir votre sort que tout soit tiré. (*On tire.*)
 Voyons à présent les rôles qui vous sont échus.

Madame DANGEVILLE.

Lucile. A moi l'Amoureuse ! me voilà bien lotie !

M. POISSON.

Dorante. (*C'est apparemment l'Amoureux.*) *MA* Madame Dangeville. Tenez là, je suis aussi bien partagé que vous.

P R O L O G U E. 191

M. DE LA THORILLIERE.

Le Marquis. Moi , Marquis ! suis-je d'une tournure à faire des extravagances ?

Mlle. G R A N D V A L.

Lisette. Le sort répond à l'idée de l'Auteur ; il en faut passer par-là , malgré le péril.

M. DE MONT-MENY.

Léda, mere d'Helene. (*A la Folie.*) Si vous croyez que je jouerai ce rôle-là , vous vous trompez fort.

M. F L E U R Y.

Doris , confidente de *Léda*. (*A M. de Mont-Mény.*) Nous sommes bien assortis !

Mlle. G R A N D V A L.

Voilà deux Acteurs placés à merveille !

M. F I E R V I L L E.

L'Elu , pere de Dorante : c'est un niais. Moi , je doublerai M. Dangeville ! je ne crois pas cela.

L A F O L I E , au petit Garçon.

A vous , petit bon-homme.

LE PETIT GARÇON.

Monsieur Mondor , pere de Lucile. (*A Madame Dangeville.*) Je serai votre papa , Madame ; allez , allez , je vous ferai obéir de la bonne sorte.

LA PETITE FILLE.

Madame Mondor. Me voilà mere , avant que d'être mariée. (*A Madame Dangeville.*) Ma petite mignone , vous serez ma fille : vous n'aurez qu'à vous bien tenir ; Je sçais comme on range la Jeunesse.

L A F O L I E.

Il me reste un rôle de Payfan ; mais je m'en charge.
Pour rendre la Piece plus folle, j'y représenterai Monsieur Lucas ; je serai déplacé tout comme vous.

M. DE MONT-MENY.

Oh ! ça , Monsieur l'Auteur , vous imaginez-vous qu'on puisse représenter votre Comédie , comme les rôles en sont distribués ?

L A F O L I E.

Pourquoi non ? Le Public veut du nouveau ; peut-être en trouvera-t-il dans le déplacement des Acteurs.

M. FIERVILLE.

Nous ne risquerons pas une pareille nouveauté.

Madame DANGEVILLE.

Nous serions les dupes de notre complaisance.

L A F O L I E.

Rassurez-vous : je prends tout sur mon compte. Le Public m'a toujours favorisé ; vous vous ressentirez tous des bontés qu'il a pour un Auteur comme moi.

M. DE MONT-MENY.

Vous ne pouvez être inspiré que par la Folie.

L A F O L I E.

Vous pensez juste ; c'est elle que vous voyez sous ce déguisement. (*Montrant sa Marote.*) S'il vous reste quelque doute , qu'il s'évanouisse à l'aspect de mon sceptre.

M. POISSON.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

M.

P R O L O G U E. 193

M. FIERVILLE.

Nous ne nous opposons plus à vos volontés.

LA FOLIE.

Allons , que ma Piece soit jouée sur le champ.

Mlle. GRANDVAL.

Donnez-nous donc les moyens de vous servir aussi promptement que vous le désirez.

LA FOLIE.

C'est à quoi je vais pourvoir ; les Dieux , qui m'ont privée du jugement , pour m'en dédommager , m'ont donné la mémoire & la faculté de la communiquer. (*En les touchant de sa Marote.*) Eprouvez la vertu de la Marote ; une simple lecture de votre rôle vous suffira pour le sçavoir. Allez.

(*Les Comédiens sortent.*)

LA FOLIE, au PUBLIC.

Messieurs , le desir de vous plaire a souvent fait imaginer aux Auteurs quelque chose de singulier : mais toutes les folies ne sont pas heureuses. Nous souhaitons que celle-ci vous amuse , & que l'ardeur de notre zele. fasse excuser notre témérité.

Fin du Prologue.

Tome I.

I



ACTEURS DE LA PIÈCE.

Monsieur MONDOR, *Pere de Lucile.*

Madame MONDOR.

DORANTE, *Fils de l'Elu, Amant de Lucile.*

LUCILE, *Amante de Dorante.*

LE MARQUIS DE BOIS-SEC, *Frere
de l'Elu.*

L'ELU DE BEAUJEU, *Pere de Dorante.*

LÉDA, *Mere d'Hélène, Reine de Sparte.*

DORIS, *Confidente de Léda & d'Hélène.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier de Monsieur & de Madame
Mondor.*

*La Scene est à la Maison de Campagne de
Monsieur & de Madame Mondor ,
proche Lyon.*



LES
ACTEURS
DÉPLACÉS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L I S E T T E , L U C A S .

L U C A S .



O u s v'là fort à propos , Mamfelle Li-
fette.

L I S E T T E .

Que me veux-tu , Lucas ?

L U C A S .

Vous favais bian que Monsieur Dorante nous a ce

Iij

196 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

matin graillé la patte pour nous engager à parler de son amour à Mamselle Lucile ?

L I S E T T E.

Oui, Lucas.

L U C A S.

Vous savais bian que nous ne li en avons pas encore ouvart la bouche.

L I S E T T E.

L'occasion ne s'en est pas offerte.

L U C A S.

Vous savais bian itou que je ne savons pas trop si ce Monsieu Dorante est tel qu'il nous le paroît.

L I S E T T E.

Oh ! je ne doute point de sa probité : elle est peinte sur son visage ; il a l'air & la maniere d'un homme de naissance.

L U C A S.

Ça est vrai , Mamselle Lifette ; mais , morgué , y a des personnes qui avont des philozomies si trompeuses !

L I S E T T E.

Je n'ai sur Dorante aucun fâcheux soupçon.

L U C A S.

Tant mieux. Oh ! ça , Mamselle Lifette , vous savais bian tout ce que je venons de vous dire ; mais , ventre-bille , vous ne savais pas tout.

L I S E T T E.

Que sçais-tu donc encore , Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bien fixiblement : à merveille ! Devinez-vous quelque chose ?

LISETTE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rien ! Vous me trompais , Mamselle Lisette : vous êtes trop éveillée , trop fine , pour ne pas voir que je sommes épardument amoureux de vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en tourne. Mais votre surprise est-elle de joie ou de tristesse ?

LISETTE.

Vraiment , Lucas , elle est de joie.

LUCAS.

Allez est de joie ! me voilà le plus heureux Jardinier du Village : apprenais que depuis longtemps je renfermions l'amour-là , & que sans fil de Dorante je n'aurions jamais qué vous dégoûter. Tatigué ! que je vians de me tirer une terrible épine du pied ! Vous m'aimiez , je vous aime , & je nous aimons : quel ravissement ! Ne songeons qu'à nous bien aimer , & à conduire , chemin faisant , l'amour de Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir , je fis un tantet coiffé de ce gentilhomme-là ; sa contenance m'a plu d'abord ; une personne de rien n'aurait pas une mine si revenante , des magnie-

198 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

res si agriables, & ne feroit pas de si biaux présens. Lucile & li sont faits l'un pour l'autre ; c'est un mariage conclu , & le nôtre par dessus le marché

L I S E T T E.

Tu vas bien vite , Lucas ; sçavons-nous si Monsieur & Madame Mondor sont d'humeur à marier leur fille ?

L U C A S.

Pourquoi la garderont-ils ? Une fille n'est bonne qu'à devenir femme , pis à rendre son mari que sçais-je ?

L I S E T T E.

Malgré l'empire que j'ai sur l'esprit du pere & de la mere , je crains de voir échouer mon projet.

L U C A S.

Vous êtes trop craigneuse ; tout ira bien.

L I S E T T E.

Sur quoi fondes-tu cette espérance ?

L U C A S.

Pargué , sur la raison. Acoutez : Mamselle Lucile n'a que seize ans , elle sort du Couvent , où elle n'a pû faire d'inclination ; drès qu'elle verra Dorante , zeste , elle en deviendra folle. Dorante ira & viendra ; il écrira , elle répondra ; le pere & la mere s'appercevront de quelque manigance ; ils espionneront leur fille , ils la surprendront causant , riant , folâtrant avec Dorante ; aussi-tôt de faire tapage du côté des bonnes gens ; de l'autre , de pleurer , se lamenter , se désespérer. Qu'arrivera-t-il ? La peur de faire mourir de chagrin une fille

unique qu'ils aiment, les *Pr*a bailler dans le pagniau : on les mariara , pour faire taire les jaseurs, & je nous marierons de compagnie; ça est clair comme le jour.

L I S E T T E, *riant.*

A merveille !

L U C A S.

N'en riais pas ; j'ons, morgué , sous ce chapiau-là ; tout autant de çarvelle qu'y en a sous votre cornette. Ne laissons pas languir les choses, ma chere partendue ; allons faire à Lucile la preumiere ouvarture de l'amour de Dorante. Mais le vecy.

S C E N E I I.

DORANTE , LISETTE , LUCAS.

L U C A S.

PARGUÉ , Monsieur Dorante , je parlions de votre affaire.

L I S E T T E.

Pourquoi paroissez-vous ici ?

D O R A N T E.

Je venois apprendre. . .

L I S E T T E.

Demeurez tranquille : vos intérêts sont en bonnes mains.

L U C A S, *tendant la main.*

Je vous s'avons de tout notre cœur.

D O R A N T E.

Je le crois. Mais en quel état sont les choses ?

L U C A S.

Tout comme ce matin.

D O R A N T E.

Mon impatience est extrême.

L U C A S.

J'allons doucement ; mais je ne nous arrêtons point.

L I S E T T E.

Vous sçauvez aujourd'hui votre destinée.

D O R A N T E.

Puisse-t-elle s'accorder avec mes desirs ! Je viens encore d'appercevoir Lucile ; qu'elle a de charmes ! Ah ! Lifette , si tu voulois , je pourrois moi-même lui déclarer que ses beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la passion la plus vive.

L I S E T T E.

Je lui dirai tout cela : sortez , Monsieur , je vous en conjure.

L U C A S , *tendant la main.*

Tandis que vous nous amusais , je n'avançons rien.

D O R A N T E.

Je pars ; mais , ma chère Lifette , puis-je me flatter de l'espérance que tu m'as fait concevoir ?

L U C A S.

N'en ayez point de doutance ; rien ne se fait dans la maison que par le canal de Lifette ; elle mene la fille , le bon-homme & la bonne femme par le nez ; elle est leur précepteur , leur intendant , leur maître enfin.

L I S E T T E.

De grace , sortez ; si l'on nous surprenoit ensemble ,
cela nuiroit à vos affaires.

D O R A N T E.

Tu raisonnes sensément , Lisette ; mais je crains que
tu ne t'imagines que je te trompe.

L I S E T T E.

Je n'ai point ce soupçon.

L U C A S.

Je sommes tous deux coëffés de votre figure.

D O R A N T E.

Ma famille est très-connue de Monsieur & de Madame
Mondor ; si cette passion est agréable à la belle Lucile ,
je suis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir
sa main qu'à ma tendresse : c'est ce qui m'oblige à me
cacher. Mon pere sera charmé qu'en revenant d'Italie
couvert de gloire , à deux lieues de Lyon , j'aie fait une
conquête si digne de mon cœur.

L I S E T T E.

Encore une fois , sortez.

L U C A S.

Que l'zamouroux font tenaces !

D O R A N T E.

Adieu ; je viens d'arrêter des Chanteurs : ils prépa-
rent une Fête pour ce soir.

L I S E T T E.

Une Fête ! Que vous sçavez bien la façon de vous insinuer dans le cœur d'une fille !

L U C A S.

Tatigué ! que j'aurons de plaisir !

D O R A N T E.

Songez tous deux que votre fortune est faite , si . . ?

L U C A S , *tendant la main.*

Morgué , j'y comptois bien.

(*Dorante tire sa bourse.*)

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un.

L U C A S.

C'est notre vieille Maîtresse.

L I S E T T E.

Ciel ! Monsieur Mondor la suit.

L U C A S , *prenant la bourse & sortant avec*
Dorante.

Et vite , vite , fuyais.

L I S E T T E , *examinant Monsieur & Ma-*
dame Mondor.

Ils me paroissent en conversation sérieuse : écoutons un moment.



SCENE III.

M. MONDOR, Madame MONDOR,
LISETTE, *écoutant.*

M. MONDOR.

Où, Madame, Lucile est en âge d'être pourvue.
Madame MONDOR.

C'est à ce dessein-là, Monsieur, que je l'ai fait sortir
du Couvent.

M. MONDOR.

Toujours la sympathie entre nous, ma chère petite
Vieille.

Madame MONDOR.

Nous pouvons la pourvoir avantageusement, & lui
donner une dot considérable.

M. MONDOR.

Affurément. Depuis plus de quarante ans que nous
sommes ensemble, j'ai beaucoup augmenté notre for-
tune.

Madame MONDOR, *se fâchant.*

Mon économie n'y a pas mal contribué.

M. MONDOR.

Ne vous emportez point, m'amour : parlons d'autre
chose. Apprenez sur qui j'ai jeté les yeux, pour en
faire notre gendre.

Madame M O N D O R.

N'en prenez pas la peine , ce soin me regarde ; mon choix est fait.

L I S E T T E , *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

M. M O N D O R.

Je pense que c'est moi qui dois lui choisir un époux ; & celui que je lui destine, c'est notre ami Monsieur Dorimon.

Madame M O N D O R.

Calmez-vous, mon poulet, c'est à lui que je l'ai promise. Mais ils sont deux freres, auquel comptez-vous la donner ?

M. M O N D O R.

Au plus digne, à l'Elu.

Madame M O N D O R.

Oh ! moi je la donne au Marquis ; c'est un garçon riche, galant, spirituel : je ne lui connois qu'un petit défaut, c'est d'être un peu trop prévenu en sa faveur.

M. M O N D O R.

L'Elu sera mon gendre ; il n'est point fou comme Votre Marquis. De plus je le regarde comme garçon ; car il ne reçoit point de nouvelles de son fils qui sert en Italie. Il est vrai qu'on prendroit l'Elu pour un bêt ; mais je l'estime : vive les gens de robe, les richesses leur viennent en dormant.

Madame M O N D O R.

Les gens de guerre sont fort au-dessus : s'ils gagnent

du bien , c'est en veillant toujours. Le Marquis a ma parole ; il aura ma fille. Je suis surprise qu'il ne soit pas arrivé.

M. M O N D O R.

J'attends l'Elu ; c'est lui qui l'emportera.

Madame M O N D O R.

Tarare.

L I S E T T E.

Tarare à mon tour. Vous ne sçavez tous deux ce que vous faites ; c'est moi qui veux marier Mademoiselle votre Fille : elle est jeune , aimable : il lui faut un époux beau , bienfait , alerte , raisonnable ; en un mot , un homme qui lui plaise. Je veux qu'elle soit sage & contente dans son ménage. Pourroit-elle l'être avec un vieux Petit-Maître , ou avec un Elu suranné , qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audience ?

M. M O N D O R.

Ma mie , il y a long-tems que j'ai envie de réprimer vos impertinences.

Madame M O N D O R.

Vos façons d'agir commencent à m'être à charge.

L I S E T T E.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira : je ne souffrirai point que vous fassiez des choses contre le bon sens.

M. M O N D O R.

Nous vous donnerons votre congé.

L I S E T T E.

Vous m'en menacez ; je l'accepte. Adieu.

206 *LES ACTEURS DÉPLACÉS.*

Madame M O N D O R.

Ne la renvoyons pas ; elle a du bon.

M. M O N D O R.

Vous avez raison ; son affection pour nous veut que nous lui passions quelque chose.

Madame M O N D O R.

Oui, mon Fils ; car à notre âge nous avons besoin auprès de nous de quelqu'un qui connoisse notre tempéramment.

M. M O N D O R.

Rappelez-la.

Madame M O N D O R.

Lisette ?

L I S E T T E.

Plait-il , Madame ?

Madame M O N D O R.

Venez-ça. Nous vous gardons : mais c'est à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

L I S E T T E.

Je ne resterai qu'à condition du contraire.

M. M O N D O R.

Lisette , vous . . . Rentrons , ma Poule ; elle nous échaufferoit la bile.



S C E N E I V.

L I S E T T E , *seule.*

ME voilà rentrée en grace: mais je suis fort embarrassée; ces gens-ci voudront l'emporter. Dorante sera la dupe des promesses que je lui ai faites? Non. Il ne sera pas dit que Lisette aura cédé. Armons-nous de courage; n'abandonnons point Lucile: c'est une fille qui mérite d'être heureuse. La voici.

S C E N E V.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

L U C A S.

OUI, Mamselle, j'ons queuque chose à vous apprendre qui vous rendra bian aise. Vous commençais à m'acouter. Tarigué! la douce nouvelle que j'allons vous dégoïser!

L U C I L E.

Eh! bien? Qu'est ce, Lucas? Parle donc.

L U C A S.

Un gaillard bian tourné, qu'aa nomme un Amoureux, perd l'esprit en votre faveur.

L I S E T T E.

Ah ! Lucas , il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains , ma chere Maîtresse ! Vous allez devenir la femme d'un époux ridicule ; Monsieur & Madame Mondor s'accordent sur ce point : ils ne font en dispute que sur la préférence.

L U C A S.

Quelle trahison ! Oh ! pargué , la parférence est pour stila que j'avons à vous bailler ! Dame ! c'est du nanan ; demandais à Lifette : j'ons tous deux commifion de vous en marmoter queuques paroles.

L I S E T T E.

Oui , Mademoiselle , vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant , & je me suis chargée de vous faire agréer sa respectueuse passion.

L U C I L E.

Vous êtes bien hardie , Lifette , de me faire une pareille proposition. Apprenez que ce seroit à mes parens à disposer de mon cœur.

L I S E T T E.

De la main passe ; le cœur n'est pas de leur compétence.

L U C I L E.

Non ; puisque le mien s'est donné sans leur aveu.

L U C A S.

Adieu notre fortune.

L I S E T T E.

Mon étonnement est extrême ! Quoi ! depuis huit

jours que vous êtes sortie du Couvent, vous avez toujours été renfermée dans cette campagne, vous n'y avez vu que vos parens ou vos domestiques, & votre cœur n'est plus à vous ?

L U C A S.

Bon ! Mamselle aura fait queuque songe.

L U C I L E.

L'aimable illusion, si c'en est une ! Je soupire sans cesse, je sens de doux émotions ; mille idées charmantes remplissent mon esprit ; mon ame est toujours agitée, & rien n'est si agréable que son agitation. Je m'imaginais, Lisette, que tout cela ne peut être que l'effet d'une passion naissante.

L U C A S.

Pargué, vous rêvais bian farme.

L I S E T T E.

Une passion naissante ! (*A part.*) S'aviferoit-elle d'aimer Lucas ? (*Haut.*) Daignez m'éclaircir ce mystère.

L U C A S, *à part.*

Je sommes assez biau garçon ; peut-être. . .

L U C I L E.

Ma vûe s'est fixée sur le jeune homme le plus aimable ; ses yeux, en dépit de moi-même, ont enlevé mon cœur.

L I S E T T E, *à part.*

C'est Lucas.

L U C I L E.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le sien par des regards si touchans, que je ne dois point douter de la violence de ses feux.

210. *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

L U C A S, d part.

J'ons toujours les yeux sur elle ; c'est pour nous qu'elle en tient.

L I S E T T E.

Faites-moi du moins le portrait de votre Amant.

L U C I L E.

Il a la taille de Lucas.

L U C A S, d part.

Alle m'adore. (*Haut.*) Mamfelle, nommais - nous le fortuné mortel qui vous inspire tant d'amour ; morgué , je n'en ferons pas ingrat , je sçaurons nous taire.

L I S E T T E, d part.

L'aimeroit-il aussi ?

L U C I L E.

Comment le nommerois-je ? Hier pour la première fois je le vis se promener autour de notre maison ; je l'ai revû ce matin : c'est tout ce que je puis t'en apprendre.

L I S E T T E, d part.

Je respire.

L U C A S, d part.

Que me v'là camus !

L I S E T T E.

Vous aimez Dorante , celui de qui nous avons à vous parler.

L U C I L E.

Quoi ! ma chere Lifette , je serois assez heureuse pour avoir le cœur prévenu pour celui qui te presse de m'instruire de ses feux !

L U C A S.

Il vous aime comme un perdu ; mais ce n'est pas tout, il faut bailler un croc-en-jambe à vos autres amoureux.

L U C I L E.

Comment s'y prendre ?

L U C A S.

Ça n'est pas mal-aisé ; dites-leur que, si l'un d'eux est assez osé pour vous épouser malgré vous, vous l'y ferez var biau jeu ; que vous ferez ceci d'un côté , que vous ferez ça de l'autre ; que vous dépenserez par-ci , que vous aurez des Amans par-là. Bref, mētez-leur biau coup , en attendant que vous pissais rendre tout ça vrai.

L I S E T T E.

J'imagine un sûr moyen.

L U C A S.

Chut ; j'avise Monsieur Dorante. (*A Dorante.*) Jais fait tout votre bian-aise ; moi , je vas faire le guet de peur de surprise.

(*Il sort.*)

S C E N E V I.

DORANTE , LUCILE , LISETTE.

LUCILE, *bas à Lisette.*

A H ! Lisette , pourrai-je cacher mon trouble ?

212 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

D O R A N T E.

Madame, je ne serois pas excusable de m'offrir à vos yeux , sans avoir l'honneur d'être connu de vous , si je n'y étois amené par l'estime la plus parfaite , & l'amour le plus tendre.

L I S E T T E.

En faveur de vos sentimens , on excuse votre témérité.

D O R A N T E.

Hier , Madame , dès que mes regards eurent rencontré les vôtres , de si charmans transports s'emparèrent de mon ame , que mon cœur fut aussi-tôt plus à vous qu'à moi-même.

L I S E T T E.

On vous apperçut ; on remarqua votre trouble , il en causa ; vous n'êtes point à plaindre.

D O R A N T E.

Daignez , Madame , confirmer le bonheur dont me flatte Lisette ; un mot de votre belle bouche , va me rendre le plus heureux des mortels.

L U C I L E.

Monsieur, je ne suis point faite au langage des Amans ; quand même je l'entendrois , mon devoir me défend d'y répondre : cependant je vous écoute , je laisse parler Lisette , & mon cœur



SCENE VII.

M. MONDOR, Madame MÔNDOR ;
DORANTE, LUCILE, LISETTE,
LUCAS.

LUCAS.

TOUT est perdu ! veci Monfieu & Madame Mondor. *(Il fort.)*

LISETTE, à Dorante & à Lucile.

Ne paroiffiez point embarraffés , je vous tirerai de ce pas-ci.

M. M O N D O R.

Que demande Monsieur !

LISETTE, *bas à Monsieur & à Madame Mondor.*

Faites-lui des politesses ; c'est un homme d'importance. *(Haut.)* Monsieur est Philosophe , Poète , Musicien , Robin , Officier , Médecin , Petit-Maître ; il est tour à tour poli , grossier , galant , brutal , spirituel , sot , amusant , ennuyeux , doux , grondeur , généreux , ingrat , magnifique , avare , vertueux , débauché , Eco-lier , Précepteur , Pere , Fils , Maître , Valet , &c.

M. M O N D O R.

Quel diable d'homme est-ce donc là ?

214 LES ACTEURS DÉPLACÉS,

L I S E T T E.

Un Comédien. On l'envoie vous donner une Fête ; vous devinez de quelle part ?

Madame M O N D O R.

C'est de celle du Marquis ; cela n'est point digne.

M. M O N D O R.

Non , non , Madame ; c'est de celle de l'Elu. (*Adorante.*) En quoi consistera votre divertissement ?

D O R A N T E.

En danses , en chants. (*À Lisette.*) Tu as de l'esprit

Madame M O N D O R.

Je voudrais quelque morceau tragique : j'ai du plaisir à pleurer.

M. M O N D O R.

Oui : vive la Tragédie ! On y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras , ils roulent les yeux , ils crient comme des possédés ; c'est-là ma fureur.

D O R A N T E.

Il m'est impossible , Monsieur , de vous contenter : je n'ai amené que des Danseurs , des Chameurs , & des Symphonistes.

L I S E T T E.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

COMÉDIE.

215

Madame MONDOR.

Faites comme vous l'entendrez ; mais je veux du tragique.

M. MONDOR,

J'en veux aussi.

DORANTE, *à Lisette.*

Quel embarras !

LISETTE, *bas à Dorante.*

Voulez-vous les contredire ? C'est la première fois que je les vois d'accord. (*Haut.*) Donnez-nous l'enlèvement d'Helene ; c'est une petite Tragédie en cinq Scenes , il ne faut que trois Acteurs pour la représenter ; d'ailleurs on vous passera bien des choses en faveur de l'impromptu.

DORANTE, *bas à Lisette.*

Y penses-tu ?

LISETTE, *bas.*

Vous devez connoître cette Piece.

DORANTE, *bas.*

Oui , mais. . .

LISETTE, *haut.*

Chargez-vous du rôle de Ménélas.

DORANTE.

Je n'ai point d'habit convenable , sans cela...

M. MONDOR.

Je vous en promets un ; j'ai encore celui qui me

216 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

servit jadis à représenter Samson dans la Tragédie de mon Collège. (*A Madame Mondor.*) Je n'avois que quinze ans alors.

Madame M O N D O R , à Dorante:

Vous ne pouvez plus reculer.

L I S E T T E.

Allez vous préparer.

S C E N E V I I I.

M. MONDOR, M^{me}. MONDOR,
LUCILE, LISETTE.

M. M O N D O R.

Monsieur l'Elu veut nous prouver qu'il est encore galant.

Madame M O N D O R.

Quelle erreur ! cela ne peut venir que du Marquis.

L I S E T T E.

Pour terminer le differend, accordez Mademoiselle à celui qui donne le Cadeau.

M. M O N D O R.

Je le veux bien. (*A part.*) Elle en fera la dupe.

Madame M O N D O R.

J'y consens. (*A part.*) Qu'il est aveuglé ! (*A Lucile.*)

Le

Le Marquis triomphera ; préparez-vous , petite fille ,
à le bien recevoir.

L U C I L E.

Vous ferez contente.

M. M O N D O R , *à Lucile.*

Vous épouserez l'Elu , songez que je le veux.

L U C I L E.

Puisque je dois appartenir à celui qui donne la fête ,
soyez sûr de mon obéissance.

M. M O N D O R.

Fort bien.

Madame M O N D O R.

L'événement fera voir qui se trompe de nous deux.

M. M O N D O R.

C'est bien dit ; rentrons , ma poule ; allons nous re-
poser en attendant le divertissement.

S C E N E I X.

L U C I L E , L I S E T T E , L U C A S.

L U C A S.

VEcî venir un homme bian vêtu , qui m'a l'air
d'être un de vos époux.

L I S E T T E , *mettant son tablier à Lucile.*

C'est apparemment le Marquis ; il ne vous connoît
pas ?

Tome I.

K

218 LES ACTEURS DÉPLACÉS,

LUCILE.

Non. Mais comment l'éconduire ?

LISETTE.

Laissez-moi faire. Vous êtes une novice sans expérience ; mettez mon tablier , je passerai pour vous.

LUCAS.

Quelle manigance.

LUCILE.

Fais ce que tu voudras , je consens à tout.

LISETTE.

Vous voilà ma Suivante. Lisette ! un miroir. Je suis bien mal coëffée aujourd'hui. Raccordez ce ruban : vous ôtez mon rouge , vous me piquez : que vous êtes gauche ! il faut que je fasse tout moi-même. Lucas , vas travailler à ton jardin.

LUCAS.

Nennin , morgué , je resterons : vous avais bien faire la Maitresse , vous êtes toujours Lisette. L'original approche ; je voulons voir notre Comédie.

S C È N E X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE,
LUCAS.

LE MARQUIS, à Lisette.

LA brillante personne ! quels yeux vifs ! Je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoise , & je vois un air charmant , des graces , des manieres : par

bleu ! je suis homme à bonnes fortunes jusques dans le mariage.

L U C A S.

Il contrefait à merveille le jeune homme.

L U C I L E.

Vous êtes Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Oui , mon enfant. Tu es gentille.

L U C I L E.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord.

L E M A R Q U I S , tirant sa bourse.

Tu m'as deviné , friponne ! Je dois récompenser ta pénétration ; j'aime les Soubrettes qu'on peut soupçonner d'avoir de l'esprit.

L U C A S.

J'ons itou queuque bon sens : drès qu'on vous a nommé , zeste , j'ons deviné que vous étiez Monsieur le Marquis.

L E M A R Q U I S , à Lucas.

Pour un Payfan , tu as une assez jolie physionomie : (*A Lisette.*) Pardon , Madame , si je me suis distrait un moment du soin de vous admirer. Que vous m'annoncez de félicité ! Je sens couler dans mon cœur le doux poison de l'amour. (*Lisette fait des révérences*) Tout en vous m'enchanté : mais j'ai un scrupule , c'est de vous épouser ; vous méritez d'être adorée.

L I S E T T E.

En vérité , Marquis , vos airs de cour , vos façons aisées , & ces jolis riens , que vous débitez si galamment , me divertissent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une simple bourgeoise , qu'une Agnès ; vous trouvez une fille qui joint de l'esprit à des charmes. Votre opinion gagne beaucoup à tout cela. Je suis fort du goût d'être adorée ; vous m'en trouvez digne : eh ! bien , un hommage ne peut me déplaire ; je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

L E M A R Q U I S.

Cet avantage me flatte infiniment.

L U C A S , *A Lisette.*

Veci l'autre époux ; je sommes pardus.

L E M A R Q U I S , *d part.*

Quel sujet amene ici mon frere ? Éloignons-nous un peu pour l'apprendre.

L I S E T T E , *d part.*

J'ai besoin de tout mon esprit ; je forme un projet.
(*A Lucile.*) Écoutez. (*Elle lui parle bas.*)

L U C I L E.

Laisse-moi faire , je vais te seconder.



S C E N E X I.

L' E L U , & les Auteurs précédens.

L' E L U.

LAQUELLE de vous deux est Mademoiselle Lucile ?
que je lui fasse la révérence.

L U C A S.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

L I S E T T E.

C'est moi , Monsieur ; peut-on s'y méprendre ? (*A Lucile.*) Lifette * vas promptement où tu sçais.

(*Lucile sort.*)

L' E L U.

Oh ! je me doutois bien que c'étoit vous ; mais je voulois en être assuré par votre jolie bouche. Sans doute que vous ne me connoissez pas , puisque vous ne m'avez jamais vû. Je me nomme Monsieur Dorimon , Ecuyer ; revêtu de l'honorable charge d'Elu. (*Appercivant le Marquis.*) Oh ! oh ! n'est-ce pas là mon frere ? Eh ! oui : que faites-vous céans ?

L I S E T T E.

Cela se devine sans peine : Monsieur vient pour m'épouser.

L' E L U.

Pour vous épouser !

222 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

LE MARQUIS.

Quoi ! mon frere , cela vous étonne !

L' E L U.

Oui , vraiment ; car , ne vous déplaît , je viens aussi pour épouser Mademoiselle ; nous voilà deux : comment ferons-nous ?

L U C A S.

Pargué , Messieurs , tirez à la courte paille.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que vous osiez tenter de le disputer au Marquis de Bois-sec.

L' E L U.

Oh ! ne vous flattez pas de l'emporter sur le Doyen des Elus de Beaujeu ; je suis votre cadet , mon frere , mais ce n'est pas en mérite.

L U C A S.

Eh ! morguene , Messieurs , point de brit ; ça ne seroit point bian que deux freres s'entremangiffoient le blanc des yeux.

L' E L U , à Lisette.

Tel que vous me voyez , je suis un bon parti ; je n'ai qu'un fils qui sert en Italie , & comme depuis longtemps il ne m'a point donné de ses nouvelles , je crains d'apprendre sa mort > que sa perte me coûteroit de pleurs !

L U C A S.

Je pense qu'ous devez faire bian rire , quand vous pleurez.

LE MARQUIS, à Lisette.

Moi, je suis garçon ; & comme l'ainé de la famille, je suis encore plus riche que mon frere. Considérez-moi bien : je joins au teint fleuri d'un Abbé, la santé d'un jeune Mousquetaire. Jusq'ici l'on m'a vû, léger comme un papillon, changer tous les jours d'objet ; mais je veux me fixer, & je compte que vous aurez cette gloire-là.

L U C A S.

Je serions bian partagés ; v'là un biau ~~marle~~ !

L I S E T T E, au Marquis.

Je suis fort aise de vous voir dans ces sentimens-là.

L' E L U.

Ma charge vous rendra la premiere Dame du lieu.

L U C A S.

Et sa femme le rendra le plus hupé.

L' E L U.

Quand vous m'appartiendrez, je vous ~~livrai~~ par-tout ; je ferai l'ombre d'un si beau soleil.

L I S E T T E.

Que vous me donniez d'empressement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue ! Je crois que nous vivrons bien ensemble. Je vous avertis que je ne serai point de ces femmes dociles par tempéramment, qui fuyent les plaisirs par régime ; de ces indolentes statues qui ne sortent point de chez elles & craignent le froid & le chaud ; je suis la vivacité même ; je ne puis rester en place. Je veux aller, venir, recevoir grand

224 LES ACTEURS DÉPLACÉS,

monde , tenir table-ouverte. Vous aurez soin qu'elle soit tous les jours servie des mets les plus délicats , & jamais deux fois la même chose ; l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons , nous danserons , nous rirons , nous chasserons , nous concerterons. Oh ! je ferai déguerpir votre humeur taciturne , je vous en réponds. Réveillez-vous , allons , allons , de la joie.

L U C A S.

Quelle babilleuse !

L' E L U.

Pour de la joie , vous en aurez avec moi ; l'on s'étouffe de rire, dès qu'on me regarde : on est fou de moi par-tout.

L I S E T T E.

Je le crois , & vous , Monsieur le Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Votre caractère m'enchanté ; je suis , comme vous , l'ennemi juré de la solitude ; le grand monde est mon élément. Quand votre bien , que je crois considérable , sera joint à mes revenus , nous ferons la plus belle figure de notre province. Décidez entre mon frere & moi ; je pense que vous ne balancerez pas à me donner la préférence.

L U C A S.

Le moyen de balancer entre vous deux !

L I S E T T E.

Vous me plaisez tous deux beaucoup. Un autre peut-être vous diroit que vous ne lui convenez pas : (*A l'Elu.*)

vous , parce que vous avez l'air niais ; (*Au Marquis.*)
 vous , parce que vous êtes déjà suranné : mais tout
 cela , Messieurs , vous rend charmans à mes yeux. (*A*
l'Elu.) On fait ce qu'on veut d'un mari comme vous.

LE MARQUIS rit , en regardant l'Elu.

Hé , hé , hé , hé.

L I S E T T E , au Marquis.

Et un époux bien avancé dans sa carrière ne fait pas
 languir une jeune femme , elle est bientôt veuve.

L' E L U rit , en regardant le Marquis.

Hi , hi , hi , hi.

L U C A S , riant.

La bonne botte qu'alle viant de leur pouffer ! Ho ,
 ho , ho , ho.

(*Lucile revient.*)

L U C I L E , à Lisette.

Madame , on vous demande.

L I S E T T E.

Que me veut-on ? (*Lucile lui parle bas.*) Parlez haut ,
 je n'ai rien de caché pour ces Messieurs.

L U C I L E.

C'est ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs
 à l'insçu de Monsieur & de Madame Mondor.

L' E L U , à part.

Dix mille francs !

L E M A R Q U I S , à part.

Diabie !

L I S E T T E.

Il est bien exact ; son billet n'est échu que de ce matin.

LUCILE.

Votre Marchand d'étoffes est aussi là.

L'ELU, *à part.*

Quelle dépensière ! elle me ruineroit en moins d'un an.

LISETTE.

Qu'ils attendent ; je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est née pour être femme de condition.

LUCILE.

Ils disent qu'ils ne s'en iront point qu'ils ne soient payés.

LISETTE.

Dis-leur que je me marie demain , & qu'ils peuvent revenir dans deux jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Peste !

L'ELU, *à part.*

J'aimerois autant aller prendre femme à Paris.

LUCILE.

Voici deux Lettres qu'on vient de recevoir pour vous.

LISETTE.

Celle-ci est de la Présidente. Elle me demande sans doute les deux cens louis qu'elle me gagna hier sur ma parole : elle est bien persécutante. Cette autre est de la Comtesse. Messieurs, permettez-moi de la lire.

(*Elle lit.*)

» Je donne ce soir à souper , je t'y invite , ma chère
» bonne ; la compagnie t'amusera. Cinq ou six de nos

» soupirans doivent s'y rendre. Au sortir de table, nous
 » irons au Bal chez la Marquise. On compte sur toi ;
 » ne te fais point attendre. » (*Au Marquis & à l'Elu.*)
 Je me flatte , Messieurs , que vous me donnerez la
 main , & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Je le souhaiterois , Madame , m'ais j'ai compagnie
 chez moi.

L'ELU.

Le dû de ma charge ne me permet pas d'avoir cet
 honneur. Il faut que demain je siége dès sept heures du
 matin.

LISETTE.

En sortant du Bal on vous y conduira.

LE MARQUIS.

Madame , je suis votre très-humble serviteur. (*A
 part.*) Quelle commerce ! Je m'en tiens aux bonnes
 fortunes.

L'ELU.

Adieu , Madame. (*A part.*) Je ne crois pas qu'on
 m'y rattrape. Quelle dégourdie !

LUCA S.

Quand vous revarrons-je , mes gentilshommes ?

LE MARQUIS ET L'ELU, *s'en allant.*
 Nos baise-mains à Monsieur & à Madame Mondor.



SCENE XII.

LUCILE , LISETTE , LUCAS.

LISETTE.

Nous en voilà débarrassés. Eh ! bien , Mademoiselle , êtes-vous contente de moi ?

LUCILE.

Tu es une fille impayable. Mais je ne suis pas sans inquiétude : je crains la colere de mon pere & de ma mere.

LUCAS.

Rassurez-vous. Vous êtes sous notre protection.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui se passe , & voir si Dorante est prêt.

LUCAS.

Allez. Jarnonville , veci Monsieur & Madame Mondor qui accourront.

LUCILE.

Ah ! je frémis.



S C È N E X I I I.

M. MONDOR , Madame MONDOR ,
LUCILE, LUCAS.

Madame M O N D O R.

COMMENT avez-vous donc reçu ces Messieurs , petite fille ?

M. M O N D O R.

Il faut que vous les ayez mécontentés ; ils s'en vont sans nous dire adieu.

L U C A S.

Ils avont tort ; Mamselle Lifette & moi , j'avons fait de notre mieux pour les bien recevoir.

L U C I L E.

Je leur ai parlé suivant les sentimens de mon cœur.

Madame M O N D O R.

Ce sont les miens qu'il faut suivre.

M. M O N D O R.

C'est à moi que vous devez obéir.

L U C I L E.

Je ne puis vous satisfaire tous deux.

Madame M O N D O R.

Comment , petite sotte , vous raisonnez !

M. M O N D O R.

Vous osez me contredire , petite ridicule !

L U C A S.

Morgué , pour des vieilles gens , vous avez encore de bonnes poitraines.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

QUEL vacarme ! On vous entend du village. (*Bas à Lucas.*) Amuse-les un moment , j'ai deux mots à dire à Lucile.

LUCAS.

Place, place, v'là nos Tragédiens qui venont.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Nos Vieillards sçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Ah ! que m'apprends-tu ?

LUCAS.

Que ces habits de Masque leur vont bien !

SCENE XV.

MENELAS, *ou DORANTE*, DORIS,
& *les Acteurs précédens assis*, GARDES.

DORIS.

QUOI ! tandis que chacun s'abandonne aux plaisirs,
Que tout semble en ces lieux prévenir vos désirs ,

Vous soupirez , Seigneur ! Une tristesse extrême
Ternit sur votre front l'éclat du Diadème.
Quelle sombre vapeur vous offusque aujourd'hui ?
Doit-on voir Ménélas , victime de l'ennui ,
Les genoux tremblotans , les yeux baignés de larmes ;
La main sur le visage , & le cœur plein d'alarmes ?

MÉNÉLAS , *dans l'attitude où il*
vient d'être peint.

Hélas !

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

MÉNÉLAS.

Daignez , ô justes Dieux , détourner ce malheur.

DORIS.

Quel malheur ? Tout ici seconde votre envie.
 Dans votre heureuse Cour le Prince de Phrygie ,
 Pâris , mene avec lui les Plaisirs & les Jeux ;
 Tous les jours sont marqués par ses soins généreux.
 Aujourd'hui même encor vous sçavez qu'une Fête
 Dans les vaisseaux Troyens par son ordre s'apprête :
 La Reine , votre épouse , & la mere Leda
 Y doivent assister.

MÉNÉLAS.

Ciel ! que me dis-tu là ?

C'est tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MÉNÉLAS.

Ecoute , & tu verras si ma frayeur est vaine.

232 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

Tu sçais que quelquefois , las des soins de la Cour ;
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

D O R I S.

Je le sçais.

M É N É L A S.

Ce matin , dans la Forêt prochaine ;

Je tenois , en rêvant , une route incertaine ,
Lorsqu'un cerf en fureur , venant fondre sur moi ;
Pour la première fois m'a fait sentir l'effroi.
J'ai frémi. Mais bien-tôt , rappelant mon courage ;
J'ai saisi par le front cet animal sauvage.
Je frappe ; il se débat ; long-tems entre nous deux
La victoire balance , & le sort est douteux.
Il m'attaque trois fois , trois fois je le repousse ,
Le sang coule à longs flots sur l'herbe & sur la mousse.
Enfin par mes efforts , prêt d'être culbuté ,
Le cerf a pris la fuite , & son bois m'est resté.

D O R I S.

Quoi ! Vous vous arrêtez à ce foible présage !
Que la raison chez vous reprenne son usage ,
Seigneur. De vains soupçons votre cœur combatti
D'Hélène , sans sujet , attaque la Vertu.
Tant d'attraits , dont le Ciel vous combla sans mesure ;
Ce teint vif & brillant , cette aimable figure ,
Cette taille charmante , & cet air enchanteur ,
Vous rendent pour jamais le maître de son cœur.

M É N É L A S.

Je l'avouerai , Doris ; oui , sans que je me flatte ;
Certain air de grandeur dans ma personne éclate ;

Le Ciel me fut propice , & les Dieux bienfaïsans
Prodiguerent chez moi leurs plus rares présens :
Mais de ton sexe enfin tu connois le caprice ,
Au mérite souvent il ne rend pas justice.
Pâris ! à ce nom seul mon cœur frémit d'effroi ;
Pâris s'est , par les yeux , expliqué devant moi ;
J'ai surpris ses regards attachés sur ma femme.
Doris , pour appaiser le trouble de mon ame ,
Vas , cours , dis à Lédâ qu'elle se garde bien
Daller avec Hélène aux Vaisseaux du Troyen.

SCENE XVI.

MÉNÉLAS, *seul*

J'AUROIS mieux fait , je crois , de prendre cette peine ;
Mais il est à propos qu'en Héros de la Scene ,
Dans un court monologue exhalant mon dépit ,
J'attende dans ce lieu qu'on me fasse un récit.
Ainsi pour quelque tems parlons-nous à nous-même :
Insensé Ménélas , quelle folie extrême
De te persuader , sur un vain incident ,
Que ton honneur doit craindre un péril évident !
Mais , quoi ! dans ce moment , par un effet étrange ,
Ma tête devient lourde , & le front me demange.
Je ne puis plus douter du malheur que je crains :
Tu m'en donnes , ô Ciel , des signes trop certains.

SCENE XVII.

MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

QUoi ! déjà de retour ! Doris , quelle nouvelle ?

DORIS.

Qu'elle est terrible , hélas ! votre épouse fidelle
Dans les bras du Troyen.

MÉNÉLAS.

Quoi ! ma femme auroit pu ! . . .

DORIS.

Oui , Seigneur , & Pâris vous a fait . . .

MÉNÉLAS.

Que dis-tu ?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeste

Mais j'appерçois Lèda , qui vous dira le reste.

SCENE XVIII.

LÉDA, MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

O ! Noirs pressentimens ! malheur trop avéré !

Ah ! Lèda , qu'avez-vous ? Sur quel ton vous pleurez !

L É D A.

Jugez , à ce mouchoir tout trempé de mes larmes ,
Du triste événement qui cause mes allarmes.
L'avez-vous pu souffrir , ô Dieux , ô justes Dieux ?
Ecoutez , en voici le détail odieux.

Le Soleil

M É N É L A S.

Attendez un peu que je m'ajuste ;
Car il faut que je sois dans l'attitude auguste
D'un Monarque attentif. M'y voilà. Commencez.

L É D A.

Le Soleil conduisoit ses chevaux harassés
Dans le sein de Thétis. La nuit avec ses voiles
Descendoit dans un char environné d'étoiles ,
Quand votre épouse & moi , conduites par l'espoir
D'assister à des jeux qu'on nous pressoit de voir ,
Nous allâmes au Port. Quelle image riante !
Quel spectacle flatteur nous ravit , nous enchante !
Pâris , d'un air galant , vient au-devant de nous :
Belle Reine , dit-il , cette fête est pour vous.
Venez sur mes vaisseaux ; l'Amour & la Victoire
D'un triomphe éclatant vous promettent la gloire.
Sans craintes , sans soupçons , nous y portons nos pas.
Ma fille la première y monte ; mais hélas !
Lorsque je veux la suivre , une main criminelle
M'arrête brusquement & me sépare d'elle.
Hélène , toute en pleurs dans les bras de Pâris ,
S'agite , se débat , remplit l'air de ses cris.

236 LES ACTEURS DÉPLACÉS.

M É N É L A S.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Continuez , Madame :

L É D A.

Une seconde fois pour sauver votre femme ,
Je cherche à la rejoindre. Inutiles efforts !
Un barbare Troyen , me prenant par le corps ,
Me rejette à vingt pas. De ma Sinarre bleue
L'insolent , sans respect , a déchiré la queue.
Ma fille cependant veut fuir , on la saisit ;
Elle crie , on est sourd ; elle pleure , on en rit.
Sa force l'abandonne , elle tombe abattue ;
Son ravisseur l'enleve , & je la perds de vue.
Enfin pour le départ le signal est donné.
Déjà loin de la rive , aux vents abandonné ,
Le vaisseau fend les flots , & le Prince de Troye ,
A la honte des Dieux , y transporte sa proie.

M É N É L A S.

Je n'ai donc plus d'épouse ! un perfide ennemi
Possède en liberté le bien qu'il m'a ravi !
Tandis que pénétré d'une mortelle peine ,
Je forme vainement des regrets pour Hélène :
Pâris est à ses pieds ; le traître , le bourreau ,
Est maître ... sur mes yeux, Dieux, mettez un bandeau !

L É D A.

Je sens de mon côté pareille inquiétude.

M É N É L A S.

Peut-on à cet excès pousser l'ingratitude ?

Depuis l'instant fatal que tu vins à ma Cour ;
Pour toi ma complaisance a paru chaque jour ;
Mille égards t'ont prouvé mon amitié sincère ;
Pâris ! ingrat Pâris ! en voilà le salaire.

L É D A.

N'en foyez point surpris : de ces retours piquans
La nature produit des exemples fréquens.
L'enfant devenu fort , mord le sein qui l'alaitte ;
Le ver ronge le bois qui lui sert de retraite ,
Le lierre & le pampre étouffent leur appui ;
C'est-là le vrai portrait des hommes d'aujourd'hui.

M É N É L A S.

Encor si , dans l'affront qui cause mon supplice ,
Le Prince des Troyens n'avoit point de complice ;
Je pourrois , à la fin , ralentir mon courroux ;
Mais , hélas ! le dirai-je ? Oui , Madame , entre nous
J'ai certaine frayeur , un noir soupçon m'agite.

L É D A.

Ce discours , Ménélas , rend mon ame interdite.

M É N É L A S.

Si je puis vous parler avec sincérité ,
J'entrevois un complot , le coup fut concerté.

L É D A.

Seigneur , vous concevez un ridicule ombrage ;
Ma fille fut toujours & vertueuse & sage.

M É N É L A S.

Comme vous , n'est-ce pas ?

L É D A.

Par vos soupçons jaloux ,

238 *LES ACTEURS DÉPLACÉS,*

Vous m'accusez à tort.

M É N É L A S.

Eh ! Lédæ, taisez-vous :

On sçait que Jupiter sous la forme d'un Cygne...

L É D A.

Que me reprochez-vous ? C'est vous, époux indigne ;
Qui, malgré vos sermens , tant de fois répétés ,
Pour elle n'eûtes pas les égards mérités.
Si ma fille & Pâris furent d'intelligence ,
Vous devez votre honte à votre indifférence.
D'un tendre & doux objet impérieux Tyran ,
Vous êtes de vos maux vous-même l'artisan.
Non , non ; n'imputez point à d'autres cet outrage ;
De vos brusques humeurs c'est le funeste ouvrage.
Falloit-il , oubliant ce qu'on doit à l'amour ,
Avec cette colombe en agir en vautour ?
Pour cette jeune fleur , digne d'être adorée ,
Que n'étiez-vous Zéphire au lieu d'être Borée.
Voilà , traîtres époux , comme vous êtes faits ;
Vous prêchez la douceur , sans l'employer jamais ;
Vous voulez être aimés , sans devenir aimables ;
Qu'on soit ange avec vous, quand vous êtes des diables !
Perfide ! sur vous-même ouvrez enfin les yeux ,
Connoissez....

M É N É L A S , *à part.*

Le débat deviendrait sérieux.

J'ai la colere prompte ; elle a l'humeur hautaine.

A U X G A R D E S.

Dans son appartement, Gardes, menez la Reine:

SCENE XIX.

MÉNÉLAS, *seul.*

QUE faire dans le trouble où je sens mes esprits ?
La vengeance à la main , pour suivrai-je Pâris ?
Faut-il couvrir les Mers d'une flotte nombreuse ,
Interesser vingt Rois dans une guerre affreuse ?
Irai-je avec Ajax , Ulyssé , Agamemnon ,
Mettre Pergame en feu , tout ravager ? Non , non.
Ma honte , par l'éclat , deviendrait éternelle.
Faisons voir que notre ame est généreuse & belle.
Pour ne survivre pas à notre deshonneur ,
Tuons-nous. C'est bien dit. Allons , ferme , mon cœur ;
Il faut que ton secours à cet effort m'exhorte.
De son fourreau poudreux que cette lame sorte ,
Frappons. Mais à propos , je suis un imprudent ;
Dans cet instant je n'ai Gardes ni Confident ,
Pour retèñir mon bras , & saisir mon épée :
Ma trame , tout de bon , pourroit être coupée.
Rengaine , Ménélas ; laisse Hélène à Pâris ,
Et change prudemment ta colere en mépris.



SCENE XX. & dernière.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS,
L'ÉLU.

LE MARQUIS.

OUI, mon frere, c'est la Soubrette qui nous a joués
sous le nom de sa Maitresse, pour favoriser un
Rival.

L'ÉLU.

Eclaircissions - nous du fait. (*Apperveant Dorante.*)
Ciel ! que vois-je ? Mon Fils !

LE MARQUIS.

Mon neveu ! eh ! en quel équipage !

M. MONDOR.

Qu'entends-je ?

LUCAS.

La drôle d'aventure !

L'ÉLU.

Je te trouve, quel bonheur !

LE MARQUIS.

Apprends-nous ce que tout ceci signifie.

DORANTE.

Je revenois d'Italie pressé du désir de vous revoir.
Hier passant par ici, j'appergus la charmante Lucile,
ses attraits m'ont fixé, je ne puis vivre sans la posséder.

LISETTE.

L I S E T T E.

Moi , je l'ai fait passer pour Comédien : il achevoit son rôle , quand vous êtes entrés.

L E M A R Q U I S , *à Lisette.*

Nous sçavons de tes nouvelles. (*A Dorante.*) Ton pere & moi nous avions, l'un à l'insçu de l'autre, formé le dessein d'épouser Lucile ; mais nous sacrifions notre plaisir à celui de te rendre heureux. Je crois que personne ne m'en dédira.

M. M O N D O R.

Je consens à tout.

Madame M O N D O R.

Et moi de même.

L I S E T T E , *à l'Elu.*

Répondez-donc.

L' É L U.

Je suis de l'avis de la compagnie.

D O R A N T E , *prenant la main de Lucile.*

Belle Lucile , rien n'égale ma félicité.

L U C I L E.

Croyez qu'elle fait la mienne.

L U C A S , *à Lisette.*

Marions-nous itou , Mamselle Lisette.

L I S E T T E.

Tu te moques. Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

D O R A N T E.

Allons , que la Fête s'exécute.

Tome I.

L

DIVERTISSEMENT.

AIR.

EN tous lieux, c'est la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.

La Soubrette fait la Maîtresse ;

La Bourgeoise , la Duchesse ;

Le Commis

Tranche du Marquis :

On voit prendre à la Vieillesse

Le ton badin de la Jeunesse.

En tous lieux , c'est la mode aujourd'hui

De jouer le rôle d'autrui.

(On danse.)

A U T R E.

L'ENFANT de Venus , chaque jour
Double l'Hymen , & fait son personnage ;

Mais par malheur ce n'est guères l'usage ,

Que l'Hymen à son tour

Fasse le rôle de l'Amour.



VAUDEVILLE.



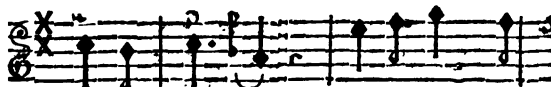
P Ar-tout comme en ces cli-mats , Les Mortels



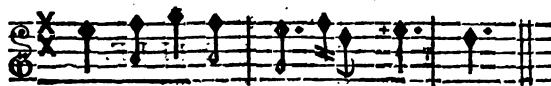
ont l'ame in-conf- tan- te : D'un rôle on



est bien-tôt las , Quand long-tems on le



re- pré- sen- te ; On se meurt d'en-



nui : Ce- lui d'au- trui Nous ten- te.



A la toïlette rends-toi ;
 Jeune Abbé , que l'amour captive ;
 De galant fais-y l'emploi :

L ij

244 LES ACTEURS DÉPLACÉS,

Mais quand le Colonel arrive,
Prends-wite manteau,
Canne & chapeau,
Dérive.

Mlle. DANGEVILLE

L'autre jour Colin disoit,
Que depuis qu'il est en minage,
Près de sa Nicole il fait
Toujours le même personnage;
Quand jentends mançi,
Par la mordi,
J'enrage.

LE PETIT GARÇON.

Avec mes petits talens
J'ai tâché de vous satisfaire,
Mais à l'âge de sept ans
Un tel rôle ne convient guère;
Peut-on, comme il faut,
Faire si-tôt

Le pere ?

LA PETITE FILLE.

Avant d'avoir un Epoux,
De Maman j'ai le caractère.
Critiques, passez-le nous,
C'est un rôle assez ordinaire :
Souvent, sans mari,
L'on fait ici
La mere.

X

Pour quelque Objet obligeant ;
Financier , si l'amour s'exhorte ,
Ne mets pas là ton argent :
Quand on le place de la sorte ,
Le repentir est
Tout l'intérêt
Qu'il porte.



Froids mortels , qui n'aimez rien ;
Je n'ai garde de vous en croire ;
Aimer me paroît un bien ,
J'en ai fait jusqu'ici ma gloire.
Oui , toujours mon sort
Fut d'aimer fort
A boire.



Les pas légers & brillans
Qu'au Théâtre on fait en cadence ;
Mieux que les plus beaux talens ,
Font venir l'or en abondance.
Combien dans un Char
Ont monté par
La danse !



Quand un Soupissant nous dit :
Loin de vous le chagrin me ronge ,
Votre beauté me ravit ;
Belle Iris, nuit & jour j'y songe :

246 *LES ACTEURS DÉPLACÉS.*

Comment nomme-t-on

Ce doux jargon ?

Mensonge.

M. POISSON.

Sous la figure d'Amant ;

Si quelque Beauté me contrôle ;

Elle a tort assurément ;

Car , ma foi , je suis un bon drôle :

Peu d'Acteurs , je croi ,

Font mieux que moi

Ce rôle.

FIN

DIVERTISSEMENTS

D E

PIECES FRANÇOISES

ET ITALIENNES.

Liv



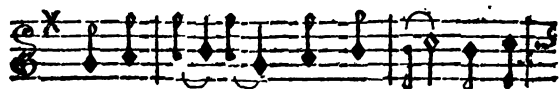
DIVERTEMENT DES PETITS HOMMES.

A. I. R.

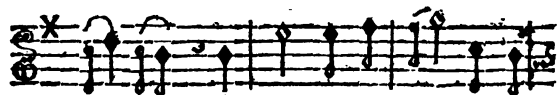
Lentement.



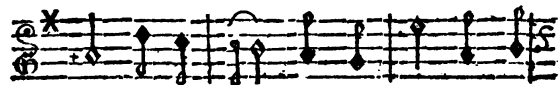
Livrez vous, jeunes cœurs, au Dieu de



la ten- dref-fe ; Vous pou- vez, fans foi-



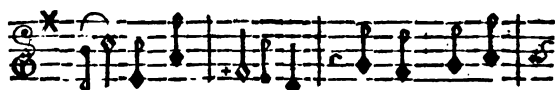
bles- fe, For- mer d'amou- reux senti-



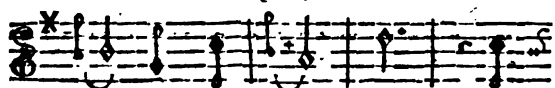
ments. La Rai- son , dont les loix font pru-

L v

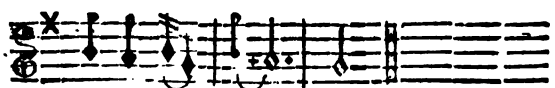
250 *DIVERTISSEMENTS.*



den-res & sa-ges, Ne vous défend



pas d'être a-mans; Mais d'être

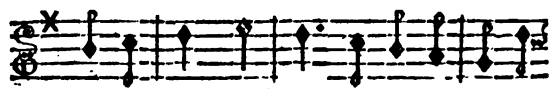


a-mans vo-la- ges.

M E N U E T.



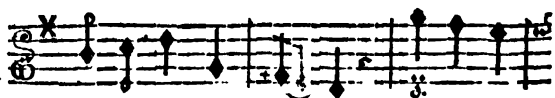
Que' plai-sir de voir l'A-mour, Dans



cet heu-reux fé- jour, A la Rai- son fai-



re sa cour! Que ses àr-mes,



Ont pour nous de char-mes! Tous nos de-

DIVERTISSEMENTS. 251



firs, Tous nos sou-pirs Sont des



plai-firs. Tous nos, &c

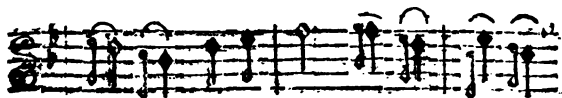
A I R.



JA-mais au-cun re-gret ne vient trou-



bler nos cœurs. Dans cette if, le char-



man-te, D'une flamme in-no-cen-te



Nous éprouvons tous les ar-deurs;

L vj

252 *DIVERTISSEMENTS.*



Et la Rai- son gouverne les fa- veurs



Que l'Amour nous présen- te, Et la Rai-



son gouver- ne les fa- veurs Que l'A-

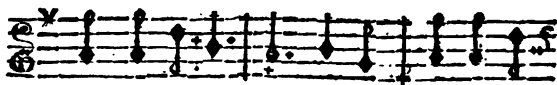


mour nous pré- sen- te.

V A U D E V I L L E .



T O i qui fais l'Impor- tant, Ta fa-



perbe appa- ren- ce , Tes grands airs, ta dé-

DIVERTISSEMENTS. 153



pen-se, Sé-dûisent un peuple i-gnorant ;



Tu lui parois un Colosse, un Gé-ant.



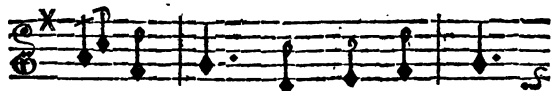
I-ci ta grandeur cesse ; On voit ta



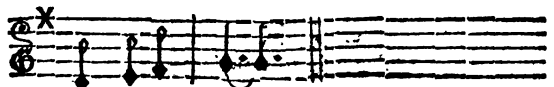
pe-ti-tesse, Ton néant, ta bassesse :



Tu n'es en-fin chez la Raison, Qu'un pe-



tit gar-çon, Qu'un embri-on,



Qu'un Mirmi-don.



234 *DIVERTISSEMENTS.*

Philosophe arrogant ,
 Qui te moques sans cesse
 De l'humaine foiblesse ,
 Tu t'applaudis d'en être exempt ;
 Dans l'univers tu te crois un géant.
 Par la moindre disgrâce ,
 Ton courage se passe ,
 Ta fermeté se lasse ;
 Tu n'es plus , avec ta raison ,
 Qu'un petit garçon ,
 Qu'un embrion ,
 Qu'un Mirmidon.



Mortel indifférent ,
 Qui sans cesse déclames
 Contre les douces flammes
 Que fait sentir le tendre enfant ;
 Auprès de lui , tu te crois un géant.
 Qu'un bel œil se présente ,
 Sa douceur séduisante
 Rend ta force impuissante.
 Tu n'es plus , contre Cupidon ,
 Qu'un petit garçon ,
 Qu'un embrion ,
 Qu'un Mirmidon.



Qu'un nain soit opulent ;
 Malgré son air grotesque ,

DIVERTISSEMENTS. 255

Et sa taille burlesque ,
Grace à Plutus , il paroît grand ;
L'or & l'argent de lui font un géant.
Mais , sans leur assistance ,
La plus belle prestance
Perd son crédit en France :
Et l'on n'est , quand Plutus dit non ,
Qu'un petit garçon ,
Qu'un embrion ,
Qu'un Mirmidon.



Que tu semblois ardent ,
Mari , quand tu pris femme ?
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlois à chaque instant.
Avant l'hymen , tu te croyois géant ,
Six mois de mariage ,
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'usage.
Tu n'es plus , pauvre fanfaron ,
Qu'un petit garçon ,
Qu'un embrion ,
Qu'un Mirmidon.

U N P A Y S A N.

Il n'y a pas longtemps
Que j'avois la barbe.
Ma foi , j'étois bian grue !
Chez vous , Messieurs les courtisans ,

256 *DIVERTISSEMENTS.*

Je croyois voir les plus grands des géans,
Aujourd'hui la lunette,
Que la Raïson me prête,
Rend ma viſière nette.

Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embrions,
Des Mirmidons.

A U P A R T E R R E.

Partifans du bon ſens,
Vous, dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugemens.
Chez vous, des naïfs ne ſont point des géans.
Si notre Comédie
Par vous eſt applaudie,
Nous craindrons peu l'envie;
Vous contiendrez par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embrions,
Les Mirmidons.



DIVERTISSEMENTS
DE L'HEUREUX RETOUR.

I.

LE CARILLONNEUR.

AIR.
C'Est moi qui fais le carillon,
Je chante de cette façon :

Din , din , don , don ; din , din , don , don ;

Dès le matin ,

Tin , tin , tin , tin ,

Sur ce beau ton ,

Tin , tin , ton , ton ,

A mon carillon je fais dire :

Vive à jamais le grand Bourbon ;

Bon , bon.

Pour sa valeur & tout le monde l'admire ;

On l'aime , parce qu'il est bon ,

Bon , bon , bon , bon , bon , bon ,

Bon , bon :

Pour sa valeur , tout le monde l'admire ;

On l'aime parce qu'il est bon ,

Bon , bon , bon , bon , bon , bon.



V A U D E V I L L E.

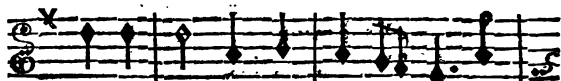
C O L E T T E.



Que l'in-fi-de-le Co-lin M'aban-



donne pour Li-fette; Que j'é-prouve



son dédain, Que je per-dé sa fleu-



ret-té: Eh! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi?



Je vois ce que je sou-hai-re. Eh! qu'est-ç'



que ça m'fait, à moi, Quand je vois no-



tre bon Roi ?

UN JEUNE GARÇON.

Que facile à mes Rivaux ,
 Lifon soit pour moi farouche ;
 A mes soupirs , à mes maux ,
 Que son oreille se bouche :
 Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait , à moi ?
 Plus qu'elle mon Roi me touche.
 Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait , à moi ,
 Quand je vois notre bon Roi ?

L I S E T T E.

Que la nocç de ma sœur
 Dans le Carnaval soit faite ;
 Que l'on fasse son bonheur ;
 Sans songer à la cadette ;
 Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait , à moi ?
 Je n'en suis point inquiète.
 Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait , à moi ;
 Quand je vois notre bon Roi ?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Que tout mon champ soit battu
 Par les vents & par la grêle ;
 Que l'on trouve la vertu

De notre femme un peu grêle ;
 Eh ! qu'est-ç' que ça m'fait , à moi ?
 Ma foi , très-peu je m'en mêle.
 Eh ! qu'est-ç' que ça m'fait , à moi ?
 Quand je vois notre bon Roi ?

UNE VIEILLE.

Bien loin de mes jeunes ans ,
 Je sens que mon terme arrive :
 Sans doute , dans peu de tems ,
 J'irai voir la sombre rive :
 Mais qu'est-ç' que ça m'fait , à moi ?
 Pourvu que mon Prince vive !
 Mais qu'est-ç' que ça m'fait , à moi ?
 Quand je vois notre bon Roi ?

II.

*Plusieurs Bergers & Bergeres vêtus de blanc ;
 tenant des couronnes de laurier d'une main ,
 & des lys de l'autre.*

UNE BERGERE.

AIR : Voulez-vous sçavoir , Mesdames ?

TOUT annonce notre Maître ,
 Nous n'aurons plus de soucis.
 Son aspect fera renaitre
 Les doux Plaisirs & les Ris :
 C'est par lui que l'on voit croître
 Les Lauriers parmi les Lys.

DIVERTISSEMENTS. 261

UNE AUTRE BERGÈRE.

Près de lui nous pourrons être ;
Tous nos vœux seront remplis.
Si-tôt qu'on l'a vû paroître ,
Ces lieux se font embellis :
C'est par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

VAUDEVILLE.



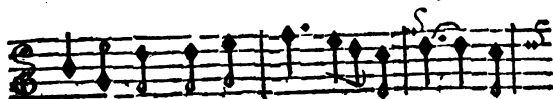
PAR nos jeux & par nos chansons , Témoi-



gnons notre al- le- greffe. Le Roi charmant



que nous servons Pour nous est rempli de ten-

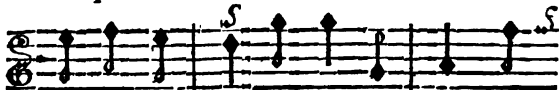


dreffe. Dans ce beau jour , cé- lé- brons Tout

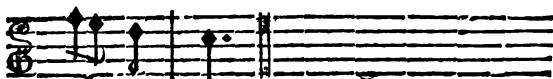
262 *DIVERTISSEMENTS.*



ce qui l'inté- resse: Ré-u- nis-sons dans le



même re- frain Le Roi, la Reine &



le Dau- phin.



Chez notre Roi, tout est grandeur,
Noble orgueil, feu guerrier, vaillance;
Chez la Reine tout est douceur,
Agrément, bonté, bienveillance;
Chez le Fils tout est ardeur,
Respect & déférence.

Que de raisons pour célébrer sans fin
Le Roi, la Reine & le Dauphin!



Les jours de ce Roi généreux
Intéressent l'Europe entière;
Son sort ne pouvoit être heureux
Sans une Compagne si chère:
Au bonheur de tous les deux
Le Fils est nécessaire.

Dieux immortels, faites vivre sans fin,
Le Roi, la Reine & le Dauphin.

III.

*Des Jardiniers arrivent d'un côté , & de l'autre
des Jardinieres tenant des cerceaux de fleurs.*

DEUX JARDINIERES.

GUIDÉS par le Dieu de Cythere ,
Nous faisons ce qu'il nous prescrit ;
Son feu divin nous éclaire ,
Et sa chaîne nous réunit.

CHŒUR.

Son feu divin , &c.

✕
O devoir , souvent tu nous causes
De l'amertume & du dépit ;
Mais les chaînes sont de roses ,
Quand c'est l'Amour qui nous conduit.

CHŒUR.

Mais les chaînes , &c.

(On danse , & les cerceaux forment des ber-
ceaux , des portiques & des galeries.)

UNE JARDINIERE

C'est en vain que les fleurs , les moissons & les fruits
Nous rendent trois saisons aimables ;
Hyver , nous te devons un présent plus exquis ,
Et des plaisirs plus délectables.

264 *DIVERTISSEMENTS.*

UNE AUTRE JARDINIÈRE.

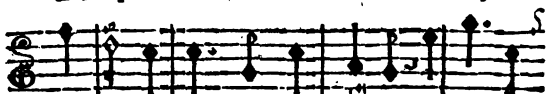
Volez , Plaisirs , que rien ne vous arrête,
Volez , secondez nos ardeurs ,
Brillez , animez notre Fête ;
C'est la Fête de tous les cœurs.

I V.

VAUDEVILLE chanté par des Bergers.



RE-prends tous tes charmes , Pa-ris , cal-



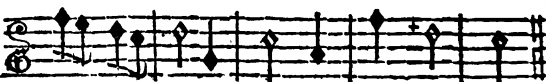
me-toi ; A- près tant d'al-larmes, Tu re-vois



ton Roi : Dans sa Ville la plus ché-



re, Il fait son sé- jour. Oh !]



ma Ber- gere, Oh ! l'heureux re- tour !

Que

Que nos Militaires
Vont dompter de cœurs !
On ne tiendra gueres
Contre leurs ardeurs ;
Ils vaincront tout à Cythere ,
Comme dans Fribourg.
Oh ! ... ma Bergere ,
Oh ! l'heureux retour !



L'Enfant de Cythere ,
Qui , depuis six mois ,
Triste & solitaire ,
Paroit aux abois ,
Va bientôt , sur la fougere ,
Chanter à son tour :
Oh ! ... ma Bergere ,
Oh ! l'heureux retour !



Pour faire des hommes ,
Maint guerrier revient ,
La ville où nous sommes ,
Très-fort leur convient ;
Car il est aisé d'en faire
Dans ce grand séjour.
Oh ! ... ma Bergere ,
Oh ! l'heureux retour !



266 *DIVERTISSEMENTS.*

A U P A R T E R R E.

La fête nouvelle
Ne réussira
Qu'aurant que le zele
La protégera.
Comme nous , il vous inspire :
Il doit , en ce jour ,
Vous faire dire :
Oh ! l'heureux retour !

DIVERTISSEMENTS
DU TOUR DE CARNAVAL.

I.

SANS-QUARTIER.

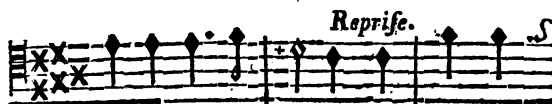
A I R.

CEDez , cedeZ , jeunes Beautés ;
L'Amour vous somme de vous rendre ;
Soumettez lui vos libertés ,
Et ne le faites pas attendre.
De son pouvoir ce Dieu jaloux ,
Récompense les cœurs qui lui rendent hommage ;
Mais quand on résiste à ses coups ,
Semblable à Mars , ce vainqueur en courroux
Livré l'assaut , & met tout au pillage.

VAUDEVILLE.



J E suis un bon-Sol-dat, Ti , ta , ta ; Tout



cède à mon cou- rage. J'ai dans mon



fourni- ment, Pa-ta-pan, De quoi fai-



re ra- va-ge.



Quand je vais au combat ,

Ti , ta , ta ,

Pour moi c'est une fête ;

Quand je monte à l'assaut ,

Tôt , tôt , tôt ,

Jamais rien m'arrête.



M ij

268 - *DIVERTISSEMENTS.*

Aussi-tôt que j'entends
Patapan ,
La gloire m'aiguillonne ;
Et d'un air résolu ,
Tu , tu , tu ,
Sur l'ennemi je donne.



Il a beau faire feu ,
Ventrebœu ,
Je ris de sa menace ;
S'il ne se rend d'abord ,
Par la mort ,
Je l'étends sur la place.



Pour devenir vainqueurs ,
Tendres cœurs ,
Prenez-moi pour modèle ;
A grands coups de canon ,
Patapon ,
Battez la Citadelle.

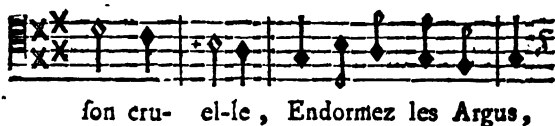
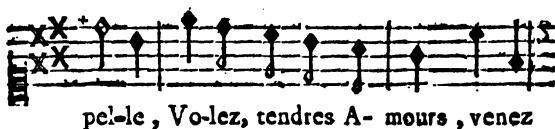


Allez , près d'un objet ,
Vîte au fait ,
Devenez téméraires.
Quand les dehors sont pris ,
Biribi ;
La place ne tient guères.

I I.

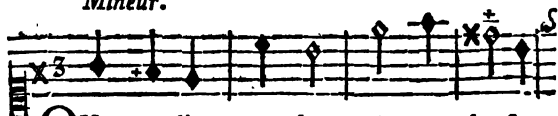
Plusieurs Masques entrent & dansent.

M E N U E T.



270 *DIVERTISSEMENTS.*

Mineur.



QU'en ces lieux tout chante, & tout danse ;



Que Bacchus à grands flots répand de



fa li- queur, Et qu'au jour-d'hui Co-



mus a- me- ne l'abon- dan- ce Jusques chez



l'Ufu- rier & chez le Procu- reur.

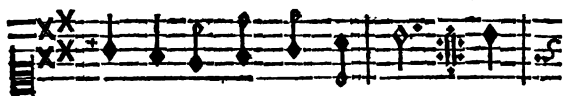
On recommence : Le Carnaval, &c.



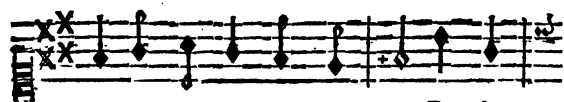
ARLEQUIN, EN PETITE FILLE.



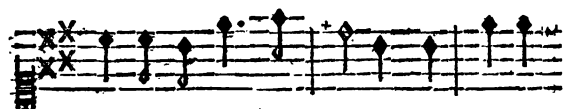
JE ne suis plus dans l'igno-rance, Je



çais ma ba, be, bi, bo, bu : Dé-



jà mon pe-tit cœur é- mu, Près d'un



jeune Berger, com- mence A fai-re



ra, re, ti, to, tu.



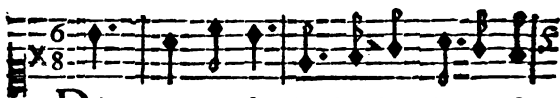
272 *DIVERTISSEMENTS.*

Faites-moi donc présent , ma mere ,
D'un mari da , de , di , do , du ,
Qui soit fémillant , vif & dru ,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Car un vieux pa , pe , pi , po , put

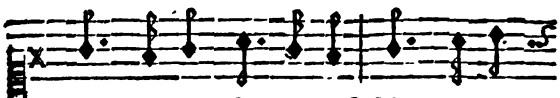


Si pour moi sa tendresse dure ,
J'aurai toujours de la vertu ;
Mais s'il est brutal & bourru ,
Ma bonne Maman , je vous jure
Qu'il fera ca , ce , ei , co , cu.

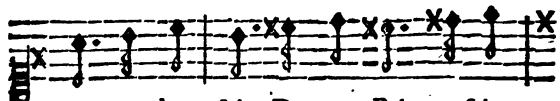
DANSE DE VIEILLARDS. UN VIEILLARD.



DAns ma-jeunes- se, On se di-vertif-

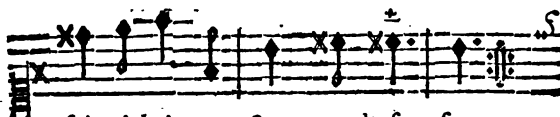


soit , Chacun se trémouf- soit , Avec

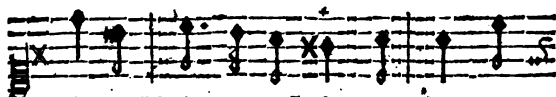


grace on dan- soit , Dans un Bal on fai-

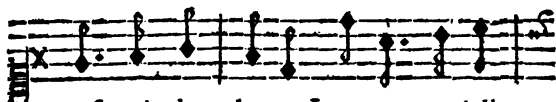
DIVERTISSEMENTS. 273



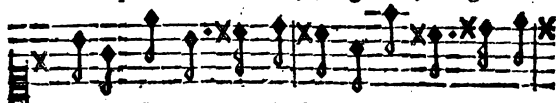
soit Admi-rer son a-dreſ-ſe.



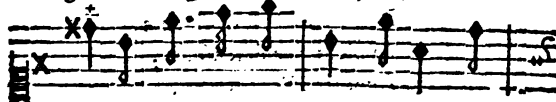
Aujourd'hui ce n'eſt plus ce-la : Ce



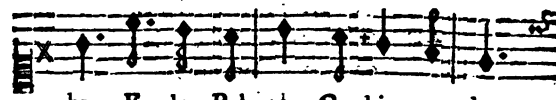
n'eſt qu'in-do-lence, Languêur, négli-



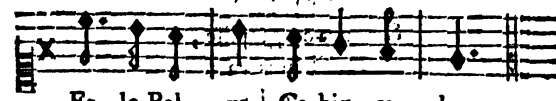
gence : Les grâces, la danſe, Sont en dé-ca-



dance, Et le Bal va Ca-hin, ca-



ha, Et le Bal va Ca-hin, ca-ha,



Et le Bal va Ca-hin, ca-ha.

M v

UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse ,
 La vérité regnoit ,
 La vertu dominoit ,
 La constance brilloit ;
 La bonne foi regloit
 L'Amant & la Maîtresse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Ce n'est qu'injustice ,
 Trahison , malice ,
 Changemens , caprice ;
 Détours , artifice ,
 Et l'amour va
 Cahin , caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse ,
 Les Veuves , les Mineurs
 Avoient des défenseurs ,
 Avocats , Procureurs ,
 Juges & Rapporteurs ,
 Soutenoient leur foiblesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 L'on gruge , l'on pille
 La Veuve , la Fille ,
 Majeur & pupille ;
 Sur tout on grapille ;
 Et Thémis va
 Cahin , caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse ,
 Quand deux cœurs amoureux
 S'unissoient tous les deux ,
 Ils sentoient mêmes feux ;
 De l'Hymen les doux nœuds
 Augmentoient leur tendresse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Quand l'Hymen s'en mêle ,
 L'ardeur la plus belle
 N'est qu'une étincelle ;
 L'Amour bat de l'aile
 Et l'Epoux va
 Cahin , caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse ;
 On voyoit des Auteurs ,
 Fertiles producteurs ,
 Enchanter les Lecteurs ;
 Charmer les Spectateurs
 Par leur délicatesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Les Vers assoupissent ,
 Les Scenes languissent ;
 Les Muses gémissent ,
 Succombent , périssent .
 Pégase va
 Cahin , caha .

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse ,
 Les Papas , les Mamans ,
 Séveres , vigilans ,
 En dépit des Amans ,
 De leurs tendrons charmans
 Conservoient la sagesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 L'Amant est habile ,
 La Fille docile ,
 La Mere facile ,
 Le Pere imbécille ,
 Et l'honneur va
 Cahin , caha .

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse ,
 L'homme sombre & prudent ,
 Au plaisir moins ardent ,
 Se bernoit sagement ,
 Et ce ménagement
 Retardoit sa vieillesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela :
 Honteux d'être sage ,
 Le libertinage
 Dès quinze ans l'engage :
 A vingt , il fait rage ;
 A trente , il va
 Cahin , caha .

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse ,
Les femmes , dès vingt ans ,
Renonçoient aux Amans ;
De leurs engagements ,
Les devoirs importans
Les occupient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une Grand'mere
S'efforce de plaire ,
Et veut encor faire
Un tour à Cythere ;
La Bonne y va
Cahin , caha.

LE VIEILLARD.

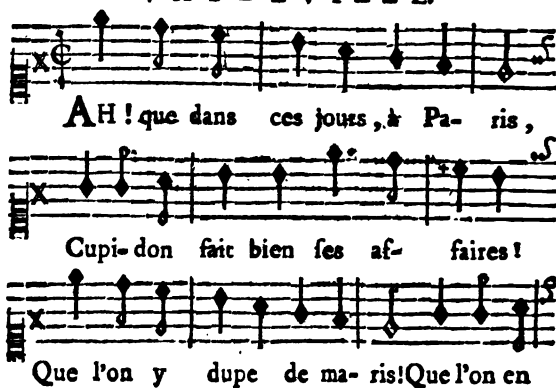
Dans ma jeunesse ,
Des riches partisans
Les thrésors séduisans ,
Les fêtes , les présens ,
N'étoient pas suffisans
Pour vaincre une maitresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Un Commis sans peine
Gagne une Climene ,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène ,
La vertu va
Cahin , caha.

278 **DIVERTISSEMENTS.**

LA VIEILLE, au PARTERRE.

Dans ma jeunesse,
 Le Spectacle chéri
 Se voyoit applaudi ;
 Le Théâtre garni ,
 Le Parterre rempli
 Nous combloient d'allégresse.
 Faites nous voir encor cela :
 Qu'une ardeur nouvelle
 Chez nous vous rappelle ;
 Pour vous notre zèle ,
 Constant & fidele ,
 Jamais n'ira
 Cahin , caha.

III.
VAUDEVILLE.



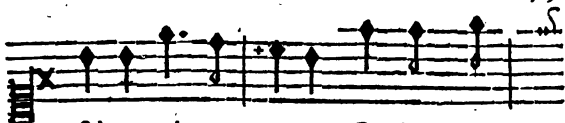
The musical notation consists of three staves, each with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The notes are represented by diamond shapes. The lyrics are written below the staves.

AH ! que dans ces jours , à Pa- ris ,

Cupi-don fait bien ses af- faires !

Que l'on y dupe de ma- ris ! Que l'on en

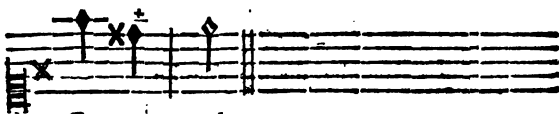
DIVERTISSEMENTS. 279



fait accroire aux me- res ! Censeurs , n'en



di-tes point de mal ; Tout est per- mis en



Car-na- val.



L'homme de Robe est aujourd'hui
Bien attrapé , sans qu'il y pense ;
Les Amours s'ébattent chez lui ,
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Censeurs , n'en dites , &c.



Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour sçachant la tablature ,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Censeurs , n'en dites , &c.



Tandis que Monsieur Rigaudon
Répète en ville une Ecoliere ,

280 *DIVERTISSEMENTS.*

Un Ecolier donne leçon
A sa femme , qui sçait lui plaire,
Censeurs , n'en dites , &c.



Contre ce docte Médecin
C'est à tort qu'en tous lieux on crie ;
Lorsqu'il détruit le genre humain ,
Son Epouse le multiplie.
Censeurs , n'en dites , &c.



Le Banquier sur son Ecusson
Met des Licornes apparentes ;
Son Epouse a grand soin , dit-on ,
De rendre ses armes parlantes.
Censeurs , n'en dites , &c.



Le jour que Martin s'est pourvu
D'une femme prude & sévère ,
Il a trouvé plus qu'il n'a cru :
Avant d'être Epoux , il fut père.
Censeurs , n'en dites , &c.



Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui !
Il est tout cœur , il est tout ame ;
Le bon-homme n'a rien à lui ,
Son argent , son vin , ni sa femme.
Censeurs , n'en dites , &c.



Ces jours passés , on m'a fait voir
En ces lieux une étrange chose ;
Une Veuve en grand désespoir ,
Grand désespoir couleur de rose
Censeurs , n'en dites , &c.



Ma mere , du matin au soir ,
Me cherche un tendre époux qui m'aime ;
Sous prétexte de me pourvoir ,
Elle se pourvoit elle-même.
Censeurs , n'en dites , &c.



Mon Papa sortant du logis ,
Laisa Maman au lit malade ;
Le soir au Bal il fut surpris
De la trouver en mascarade.
Censeurs , n'en dites , &c.

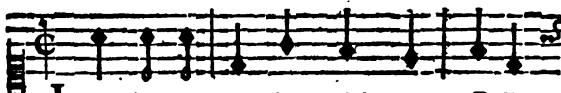


Pour nous rendre tous satisfaits ,
Venez voir la Piece nouvelle ;
C'est une bagatelle , mais
Elle vous prouve notre zele.
Censeurs , n'en dites point de mal ;
Tout est permis en Carnaval.



DIVERTISSEMENT DE LA VEUVE A LA MODE.

VAUDEVILLE.



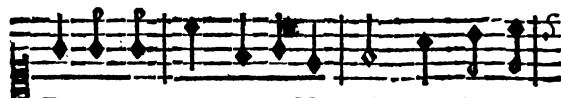
L'Air des Ro-bins dé- plaît aux Belles ;



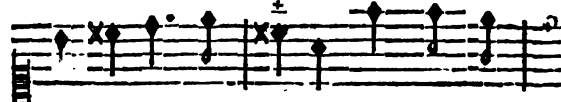
Plaife à l'A-mour les-bannir d'auprès d'el-les :



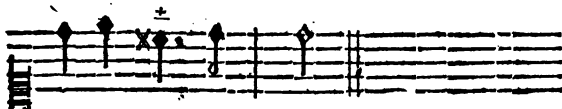
Mais si quelqu'un prenoit les airs ex- quis



Du pe-tit Maître ou du Mar-quis, Qu'il soit ai-
L'AMOUR.



mé des plus cru- el-les. Soit fait ain-



si qu'il est re- quis.

UNE FEMME.

A mon époux je suis fidelle ,
 Mais à ses yeux je cesse d'être belle :
 Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis
 De ménager quelques amis ;
 Un mari par-là se rappelle.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN CAISSIER.

Je suis Caissier , Philis me presse
 De lui montrer jusqu'où va ma tendresse ;
 Pour la meubler , & la mettre en habits ,
 Dieu d'Amour , qu'il me soit permis
 D'altérer les fonds de la caisse.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE FILLE D'OPERA.

J'ai des talens , j'ai de la grace ,
 A l'Opera je remplis bien ma place ;
 Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis ;
 S'il me vient quelques étourdis ,
 De les réduire à la besace.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

284 **DIVERTISSEMENTS.**

UN PETIT-MAÎTRE.

Pour un objet jeune & volage ,
J'ai consommé trop-tôt mon héritage :
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis ;
Si j'ai Maîtresse à cheveux gris ,
De gruger jusqu'à l'équipage

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis ;

UNE VIEILLE.

Soumise à toi dès mon enfance ,
J'ai bien gagné le droit de vétérançe ;
Puisqu'aujourd'hui mes beaux jours sont finis
Dieu d'Amour , qu'il me soit permis
De voir ma fille en survivance.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN MOUSQUETAIRE.

Je suis un jeune Mousquetaire ,
Frais & dispos. , propre au tendre mystère :
Grand Dieu d'Amour , permettez qu'un bon vent
Me conduise sans accident
Jusqu'au rivage de Cythere.

L'AMOUR.

Soit : bon voyage au suppliant.

UN VIEILLARD.

Je veux , quoique sexagénaire ,
Prendre une femme , & tâcher d'être père :
Je sçais , Amour , que le risque en est grand ;

DIVERTISSEMENTS. 285

Que votre secours tout-puissant
Me fasse finir cette affaire ,
Sans porter le croissant.

L' A M O U R.

Néant.

U N E F I N A N C I E R E.

Un Sous-Fermier , dont je suis femme ;
Va près d'une autre user toute sa flamme ;
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis
De recourir à son Commis ;
D'autres le font , sans qu'on les blâme.

L' A M O U R.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

U N G A S C O N.

J'ai de l'intrigue & du génie ,
Mais pas le fou ; Bordeaux est ma patrie :
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis
D'en conter aux Belles *gratis* ,
Et d'user de mon industrie.

L' A M O U R.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

U N E Ç O Q U E T T E.

Je suis jeune , je suis coquette ;
Mais mon mari me défend la fleurlette ;
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc permis
D'en imposer même à Themis ,
Pour le faire mettre en retraite.

L' A M O U R.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

L'OFFICIER.

Au Régiment je dois me rendre,
Il faut partir, je ne puis m'en défendre;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
De brusquer la jeune Philis,
Car je ne sçaurois plus attendre.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,
Des biens d'autrui se réjouit en ville;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
De rogner sur ce qu'il a pris,
Pour en aider quelque pupille,

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.



DIVERTISSEMENT

DU CONTRASTE DE L'HYMEN ET DE L'AMOUR.

UN MASQUE.

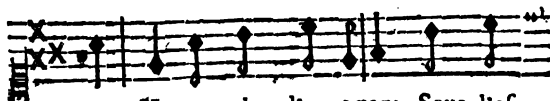
AIR.

DIEU d'Amour, Dieu d'Hymen, trop funestes rivaux,
Ne verra-t-on jamais terminer votre guerre ?
Vous êtes destinés pour le bien de la terre,
Et vos ébats en causent tous les maux ;
Loin de ne former qu'une chaîne,
Vous êtes toujours désunis,
Et vos sujets, hélas ! partageant votre haine,
Ne cessent d'être ennemis.

MENÜET.

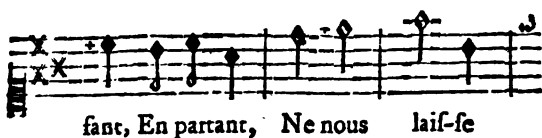


L'Amour en- traî-ne Dans sa chaî-



ne, Hymen, plus d'un amant, Sous l'es-

288 *DIVERTISSEMENTS.*



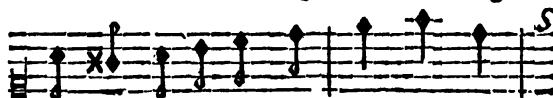
C'est

DIVERTISSEMENTS. 289

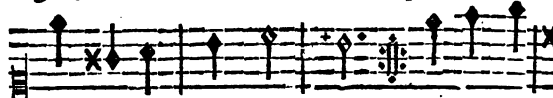
Mineur.



C'Est une af- fai- re Que de vouloir s'enga-



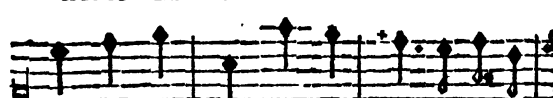
ger; Plus d'u- ne fois au choix qu'on doit



fai- re, Il faut son- ger. D'u- ne mai-



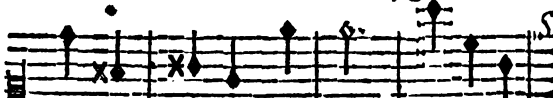
tres- se La fauf- se ten- dres- se Sou-



vent nous fé- duit: Le re- gret en est le



fruit. Pour trouver u- ne Bel- le, Qui soit tendre



& fi- del- le, J'at- tends: Ah! j'attens

Tome I.

N

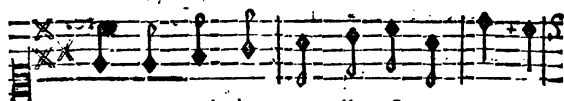
DIVERTISSEMENTS. 291

Quelle gloire & quel bonheur !
Pour le revoir encore
Me jurer qu'il m'adore ,
J'attends :
Attendrai-je longtemps ?

V A U D E V I L L E .



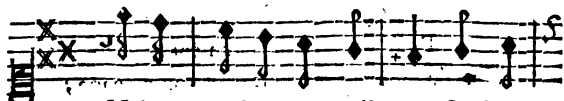
Vive un A- mant, Pour être pré- ve-



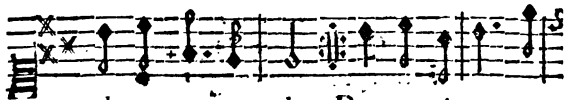
nant : Au moindre mot , il est en mouve-



ment. Zeste , zeste , Qu'il est peste !



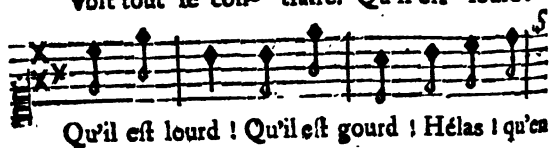
Male - peste, Comme il va ! C'est un



charm- que ce- la. Dans un époux on
Nij

252 **DIVERTISSEMENTS.**

Refrain.



Ah ! qu'un mari
 Paroît doux & poli
 Pour des Beautés qu'il voit hors de chez lui !
 Zeste , zeste ,
 Qu'il est prestre !
 Male-peste ,
 Qu'il ressent
 Pour elles d'empressement !
 Mais du moment qu'il est dans son ménage !
 Qu'il est sourd !
 Qu'il est lourd !
 Qu'il est gourd !
 L'ennuyeux personnage !



DIVERTISSEMENTS. 293

Plus un Client
Se fait voir opulent ,
Plus l'Avocat se fait voir éloquent,
Zeste, zeste ,
Qu'il est presté !
Male-peste ,
Comme il va !

Dès qu'il voit briller cela,
Mais si quelqu'un l'aborde sans finance !
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Adieu son éloquence.



Quand un Gascon
Découvre la maison
D'un bon patron , qui prête sans façon !
Zeste, zeste ,
Qu'il est presté !
Male-peste ,
Comme il va !

Dans un instant l'y voilà.
Mais quand il faut rendre ce qu'on lui prête !
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Bon soir , l'affaire est faite.



294 *DIVERTISSEMENTS.*

Quand le Destin
 Nous met en beau chemin ;
 De tous côtés il nous vient un cousin.
 Zeste , zeste ,
 Qu'il est preste ,
 Male-peste ,
 Comme il va
 Prôner par-tout ce nom-là !
 Mais s'il nous voit menacé de l'orage ;
 Qu'il est sourd !
 Qu'il est lourd !
 Qu'il est gourd !
 Adieu le parentage.



Leste & fringant ;
 Le Conseiller pimpant ;
 Dès qu'il apprend que sa Nymphé l'attend :
 Zeste , zeste ,
 Qu'il est preste !
 Male-peste ,
 Comme il va !

Dans un moment l'y voilà.
 Mais quand il faut aller à l'audience ;
 Qu'il est sourd !
 Qu'il est lourd !
 Qu'il est gourd !
 Plaideur , prends patience.



Lorsque Colin ,
 D'un air tendre & badin ,
 Veut me surprendre un amoureux larcin ,
 Zeste , zeste ,
 Qu'il est presté !
 Male-peste ,
 Comme il va !

C'est un charme que cela :
 Si je lui dis un mot du mariage ,
 Qu'il est sourd !
 Qu'il est lourd !
 Qu'il est gourd !
 Le badin devient sage.

✕
 Quand Arlequin
 Voit le Parterre plein ;
 Ce doux aspect d'abord le met en train :
 Zeste , zeste ,
 Qu'il est presté !
 Male-peste ,
 Que de ris !
 Que de sauts & de lazzis !

Mais quand il voit désertir son école ;
 Qu'il est sourd !
 Qu'il est lourd !
 Qu'il est gourd !
 Adieu la capriole.



DIVERTISSEMENTS
DE L'HOROSCOPE ACCOMPLI

I.

DEUX ESCLAVES.

DUO.

DU bonheur des mortels, arbitre souveraine ;
Liberté , douce liberté ,
Que notre cœur est enchanté ,
Du sort heureux qui vous ramene !

Dans les plaisirs faites couler nos jours ;
Terminez à jamais nos peines ,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaînes
Que celles du Dieu des Amours.

UN ESCLAVE.

MENUE T.



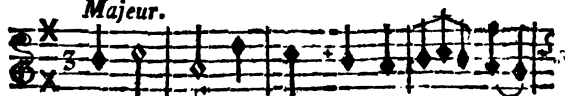
LA li-ber-té d'elle même est char-

DIVERTISSEMENTS. 297



UN AUTRE ESCLAVE.

Majeur.

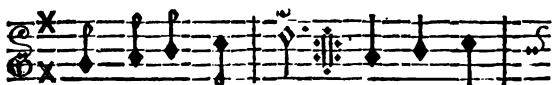


N v

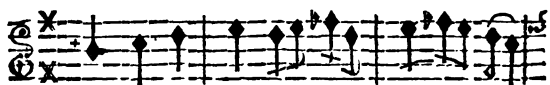
298 *DIVERTISSEMENTS.*



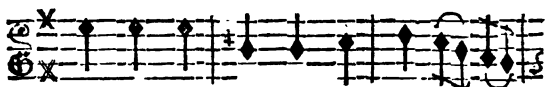
Nous dé-dom-ma-ge De tous les maux que



nous avons souff- ferts. Un doux pou-



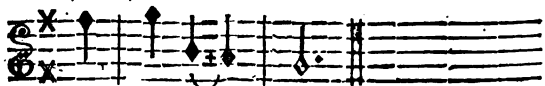
voir sous vos loix nous en- trai- ne ,



Et quand vos mains ont bri- lé no- tre .



chai- ne , Vos yeux nous ont don- né



de nou- veaux fers.



VAUDEVILLE.



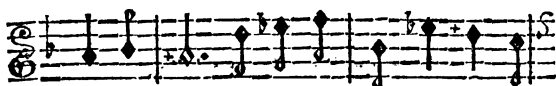
D'Un jeune plumet vif & tendre



Philis vou-lant combler les vœux, Fut à l'O-



racle pour ap-prendre, S'il auroit toujours



mêmes feux. On lui dit que, suivant l'u-



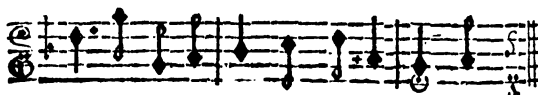
fage, Son bonheur le rendroit vo-



lage. Beautés fen- si- bles, son- gez-

N vj

300 *DIVERTISSEMENTS.*



y ; Cet Horoscope est accompli. Beautés.



Un mari languissant , débile ,
 D'héritiers étant dépourvu ,
 Pour en avoir , vit la Sibille ;
 Voici ce qui fut répondu :
 Le grand air te seroit utile ,
 Pour quelques mois quitte la ville.
 Il est six jours hors de chez lui ,
 Et l'Horoscope est accompli.



L'époux d'une femme jòlie ;
 Dans l'embarras d'un gros procès ;
 Eut recours à l'Astrologie ,
 Pour en apprendre le succès :
 On lui prédit victoire entière ,
 Si Madame suivoit l'affaire.
 Il le permit en bon mari ,
 Et voit l'Horoscope accompli.



On prédit à certaine prude ,
Que l'Amour vaincroit sa rigueur ;
Elle redoubla son étude ,
Pour rendre l'Oracle menteur :
Gens d'élite viennent chez elle ;
Aucun ne fléchit la cruelle :
Il se présente un étourdi ,
Voilà l'Horoscope accompli.



Un vieux & grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager ,
L'Oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger.
Toujours rempli de sa folie ,
Un beau matin il se marie :
Hélas ! avant le jour fini ,
L'Horoscope étoit accompli.



Sur le point de faire un voyage ,
Damon voulut être éclairci ,
Si l'objet de son tendre hommage
Ne le mettroit pas en oubli :
On lui prédit que sa Climene
L'oublieroit avant la quinzaine.
Il part Dimanche , & le Lundi
L'Horoscope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France ;
 L'Oracle nous dit qu'en ces lieux
 Rien n'échappe à la connoissance
 Des Spectateurs judicieux ;
 Mais que souvent votre indulgence ;
 Ranimerait notre espérance.
 Puisse-nous encore aujourd'hui
 Voir cet Horoscope accompli !

II.

UN ESCLAVE.

AIR.

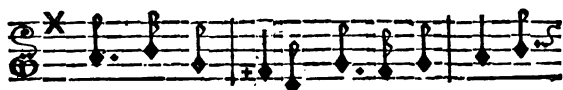
DANS l'univers
 Rien n'est exempt de fers :
 Un Héros qui suit la victoire
 Se rend esclave de la gloire ;
 Au Dieu de l'Or , immolant son repos ,
 Le commerçant s'expose à la fureur des flots ;
 Le mortel même le plus sage ,
 Dans les liens de la Raison sauvage ,
 Souffre la gêne nuit & jour.
 Puisqu'il faut subir l'esclavage ,
 Je choisis celui de l'Amour.

X

VAUDEVILLE.



Quand une me- re trop fau- va-ge



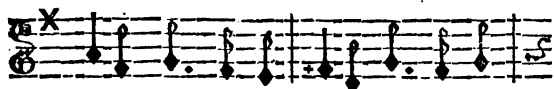
Vous tient en cage, Jeunes Beau-tés, je



vous plains fort. Quel esclav- vage ! C'est u-ne



mort. Mais quand la mere moins cha-



grine, Chez la voi- sine Laisse al- ler



par fois son ten- dron, Hon, hon,

304 *DIVERTISSEMENTS.*



Encor vit-on.



Quand un Mari d'un caractère
 Brusque & sévère
 Toujours veille & jamais ne sort,
 Quelle misère !
 C'est une mort.
 Mais quand un époux débonnaire,
 Peu sédentaire,
 Veut qu'on soit libre en sa maison ;
 Hon, hon,
 Encor vit-on.



Lorsque l'on sert une Climène
 Trop inhumaine,
 Qui s'effarouche à notre abord ;
 Ah ! quelle peine !
 C'est une mort.
 Mais quand Iris, devant sa Bonne,
 Fait la dragonne,
 Et qu'en secret elle est mouton,
 Hon, hon,
 Encor vit-on.



DIVERTISSEMENTS. 305

Quand une fillette jolie

Fait la folie

De prendre un vieux qui toujours dort ,

La triste vie !

C'est une mort.

Mais pendant le temps qu'il sommeille ,

Si l'Amant veille ,

Pour la consoler du grison ,

Hon , hon ,

Encor vit-on.



Quand un objet sexagenaire ,

Qui cherche à plaire ,

Veut qu'on lui marque un doux transport ;

Quelle misère !

C'est une mort.

Mais lorsque la Nymphé à lunette

A pour Soubrette

Une jeune & fraîche Dondon ,

Hon , hon ,

Encor vit-on.



Quand il faut souffrir la présence ;

Et la licence

Du Traitant qui fait le Milord ,

Quelle souffrance !

C'est une mort.

Mais quand le riche personnage

Nous dédommage
Des mauvais tours du Pharaon ;
Hon , hon ,
Encor vit-on.



Quand un Amant sous notre empire
Toujours soupire ,
Et par ses plaintes nous endort ,
Ah ! quel martyre !
C'est une mort.
Mais quand un galant sçait nous dire
Le mot pour rire ,
Avec la petite chanson ,
Hon , hon ,
Encor vit-on.

A R L E Q U I N.

Lorsqu'en ces lieux l'Echo résonne ;
Et que personne
N'y vient , malgré tout notre effort ;
Ah . j'en frissonne !
C'est une mort.
Mais quand il faut que l'on se serre
Dans le Parterre ,
Et que l'on garnit le balcon ,
Hon , hon ,
Encor vit-on.



DIVERTISSEMENTS
DU TRIOMPHE DE PLUTUS.

I.

A I R.

DI EU des amans , ne crains plus désormais
Qu'on puisse échapper à tes armes ;
Je vois dans ce séjour un objet plein de charmes ;
Dù tu pourras trouver d'inévitables traits.
Que de triomphes & d'hommages
Tu vas devoir à ses beaux yeux !
On ne verra plus dans ces lieux
D'indifférens , ni de volages.

A U T R E.

Viens dans ces lieux ;
Doux vainqueur des Dieux ;
Lance tes plus beaux feux :
La Beauté qui reçoit notre hommage ,
Fuit ton doux esclavage ;
Tu l'embellis de mille attraits :
Viens lui montrer l'usage
Qu'à son âge
L'on doit faire de tes bienfaits.



A U T R E.

Suivez l'Amour qui vous appelle ;
 D'un Amant tendre & fidèle
 Que votre cœur
 Récompense l'ardeur.

C'est être à vous-même inhumain ;
 Que de ne pas répondre à son désir.
 En lui causant la plus sensible peine ;
 Vous vous privez du plus charmant plaisir.

I I.

UNE SUIVANTE DE PLUTUS,

A I R.

Dieu des trésors , quelle est ta gloire !
 Tout l'Univers encense tes Autels ;
 Tes attraits sur tes pas font voler la victoire ;
 Et tu fais à ton gré le destin des mortels.
 Que le Dieu de la guerre
 Soit prêt à lancer son tonnerre ;
 Il s'arrête à ta voix ;
 Et si l'Amour regne encor sur la terre ;
 Il doit à ton secours sa gloire & ses exploits.

UNE AUTRE SUIVANTE.

A I R.

Pour le Dieu de la richesse ,
 Que sans cesse

DIVERTISSEMENTS. 309

Notre amour s'empresse :
Si pour nous il s'intéresse ,
Ah ! que nos cœurs seront contents !
Nous aurons un éternel printemps.
C'est la puissance
Qui dispose de l'abondance.
Avec Plutus
On a Bacchus ,
On a Comus ,
On a Vénus.
Sous la loi toujours souveraine ;
Tout fléchit même dans les cieux ;
Il entraîne
Les suffrages de tous les Dieux.

V A U D E V I L L E .



N'Attendez pas qu'i-ci l'on vous ré-



vé-re , Si Plutus n'est votre Dieu



ru-te-laïre : Sans son pouvoir , Tout le sça-

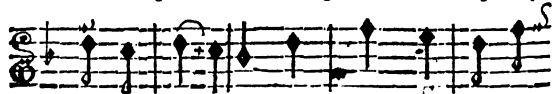
310 *DIVERTISSEMENTS:*



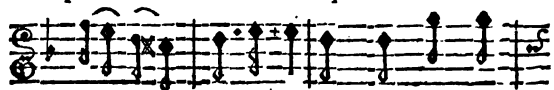
voir Qu'on peut a-voir, Ne peut va-loir; Rien



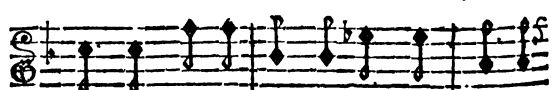
, ne ré-pond à notre espoir: Le temps n'y



peut rien fai-re. Mais quand on tient ce



mé-tal fa-lu-taire, Tout ce qu'on



dit Charme & ra-vit: Chacun nous rit; Tout



réuf-fit; Veut-on charge, honneur ou cré-



dit: Un jour en fait l'af-fai-re.



DIVERTISSEMENTS. 311

Dans ce séjour, on met tout à l'enchere :

Rien ne s'y fait sans l'appas du salaire ;

• Valets, Portier ,

Clercs & Greffier ;

Commis, Fermier ;

Sont sans quartier ;

On a beau gémir & crier ,

Le temps n'y peut rien faire.

Mais si l'on joint l'argent à la priere ,

Le plus retif ,

Le plus tardif ,

Devient actif ,

Expéditif :

Tout marche , tout est attentif ;

Un jour finit l'affaire.



Loin de ces lieux, une tendre Bergere

S'en tient au choix que son cœur lui suggere :

Fût-ce un Midas

Pour les ducats ,

S'il ne plaît pas ,

Il perd ses pas ;

De tous ses biens on ne fait cas :

Le temps n'y peut rien faire.

De nos Beautés la maxime est contraire ;

Fût-ce un Pallor ,

Un Idiot ,

Un maître sot ,

312 *DIVERTISSEMENTS.*

Un Ostrogot,
S'il est pourvû d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.



Loin de ces lieux, une riche héritière
N'est point l'objet qu'un Amant considère :
Sagesse , honneur ,
Vertu , douceur ,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur ;
Ses feux ont toujours même ardeur :
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire ;
Bons revenus ,
Contrats , écus ,
Sur les vertus
Ont le dessus ;
De tels nœuds sont bientôt rompus :
Un jour en fait l'affaire.



Sans dépenser , c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythere :
Mari jaloux ,
Femme en courroux ,
Ferment sur nous
Grille & verroux ;
Le chien nous poursuit comme loups :
Le

DIVERTISSEMENTS. 313

Le temps n'y peut rien faire ;
Mais si Plutus entre dans le mystère ,
Grille & ressort
S'ouvrent d'abord ;
Le Mari sort ,
Le Chien s'endort ,
Femme & Soubrette sont d'accord :
Un jour finit l'affaire.



Tant que Philis eut un destin prospère ;
Plus d'un Amant lui dit d'un air sincère :
Que vos beaux yeux
Sont gracieux !
L'amour pour eux
Fixe mes vœux ;
Chaque instant redouble mes feux ;
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti , Philis parut grand'mère :
Plus de trésor ,
Plus de Médor ;
Flamme & transport
Prirent l'effor ,
L'Amour s'enfuit & court encor :
Un jour finit l'affaire.



Lorsqu'un Auteur , instruit dans l'art de plaire ;
Trouve des traits ignorés du Vulgaire ,
Tome I. O

314 *DIVERTISSEMENTS.*

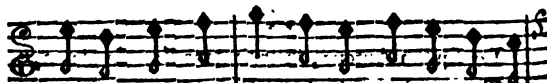
On l'approudit,
On le chérit :
Grand & petit
En font réjoir ;
J'amais l'ouvrage ne périt :
Le temps n'y peut rien faire.
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le Spectateur ,
Fin connoisseur ,
Contre l'Auteur
Est en rumeur ;
La Piece meurt malgré l'Acteur :
Un jour finit l'affaire.

DIVERTISSEMENT DE L'ITALIEN MARIÉ A PARIS.

M U S E T T E.



Fortune inconstante, Tes biens qu'on vante ,



Ne pourront ja--mais M'éblouir par leurs at-

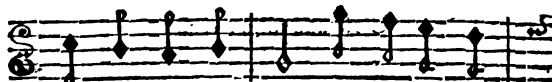
DIVERTISSEMENTS. 315



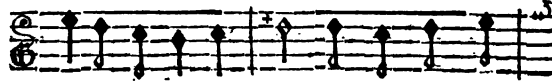
traits. A la douce i-vresse. De la ten-



dressé, Je. livre mon cœur, Et j'en



fais tout mon bon-heur, C'est u-ne fo-



li-c, Je le sens bien: Mais je ne sçais



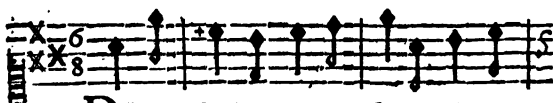
rien De si doux dans la vi-e.

La jeune Bergere
 Qui m'a sçu plaire
 Fait tous mes plaisirs,
 Et fixe tous mes desirs.
 Tant que le jour dure,
 Sur la verdure,
 Nos cœurs amoureux
 Bénissent leurs tendres feux.
 C'est une folie, &c.

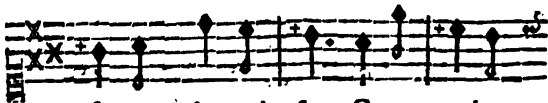
316 *DIVERTISSEMENTS.*

Toute la science,
 La connoissance
 Qui peut me charmer ;
 C'est l'art de plaire & d'aimer ;
 La Philosophie
 Que j'étudie ,
 Se prend dans les yeux
 Du cher objet de mes vœux.
 C'est une folie , &c.

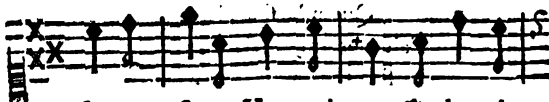
V A U D E V I L L E .



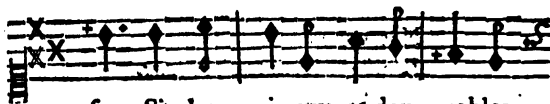
DE la sombre jalou- si- e , Ma- ris ,



fuyez le poi- son : Cette noire



fréné- si- e Vous pri- ve de la rai-



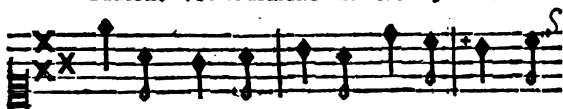
son. Si des rivaux re-dou- tables

DIVERTISSEMENTS. 317

Refrain.



Causent vos tourmens se-crets , En vous



rendant plus ai-mables , Renver-sez tous



leurs pro-jets. jets.



Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaisans ;
Par un gracieux langage ,
Méritez des soins constants.
L'époux qui gronde & murmure ;
Sur le Livre du Destin ,
Est mis , en grosse écriture ;
Au Chapitre de Vulcain.



Si votre épouse est fidelle ;
A tort vous vous allarmez ;
Si l'amour ailleurs l'appelle ;
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur , vous pourriez être
Excepté du fort comme un ;

Mais si vous parlez en maître ,
 Jè parierai cent contre un.

✕

Argus , auprès d'une Belle ,
 Eur beau veiller nuit & jour ;
 Malgré sa garde éternelle ,
 Il fut dupé par l'Amour.
 Si ce gardien si sévere
 Ne put rien avec cent yeux ;
 Hélas ! que pourriez-vous faire ,
 Vous qui n'en avez que deux ?

✕

La contrainte dont on use
 Par un jaloux mouvement ,
 D'une femme accroît la ruse ,
 Et les desirs d'un amant.
 Souvent même on ne s'engage
 Dans un commerce galant ,
 Que pour goûter l'avantage
 De tromper un surveillant.

✕

Pour trop user de remede ,
 Bien souvent on se détruit ;
 De l'erreur qui vous possède ,
 Jaloux , c'est-là tout le fruit.
 Vos précautions séveres
 Avancent l'instant fatal ,
 Et vos peurs imaginaires
 Réalisent votre mal.

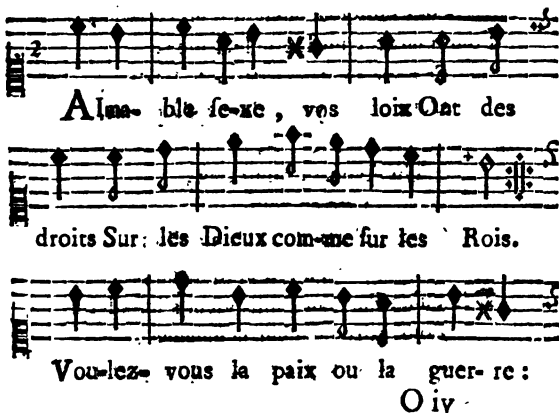
✕

AU P A R T E R R E.

L'ardeur de vous satisfaire
 Nous rendra toujours jaloux ;
 Si nos soins peuvent vous plaire ,
 Notre sort est assez doux.
 Notre zele nous fait croire
 Que , par des efforts nouveaux ;
 Nous aurons du moins la gloire
 De balancer nos rivaux.

DIVERTISSEMENT
 DE LA COLONIE NOUVELLE.

VAUDEVILLE.

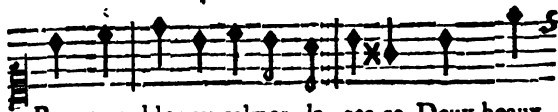


The musical notation consists of three staves, each with a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The first staff begins with a '2' indicating a second ending. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables spanning across notes. The first staff ends with a double bar line and a repeat sign. The second staff ends with a double bar line and a repeat sign. The third staff ends with a double bar line and a repeat sign.

Ai-ma- ble se- re , vos loix Ont des
 droits Sur : les Dieux com-me sur les Rois.
 Vou-lez- vous la paix ou la guer- re :
 O iv



De votre ar-rêt on ne peut ap-pel-ler.



Pour trou-bler ou calmer la ter-re, Deux beaux



yeux n'ont qu'à par-ler.



Tout est possible à votre art ;

Un Vieillard

Rajeunit par votre regard ;

Pour dompter le cœur d'un Achille ;

Pour engager un Hercule à filer ,

Et pour rendre un Sage imbécille ;

Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



Un Avocat , bon Latin ,

Cite en vain

Cujas , Barthole & Dumoulin ;

On est sourd à son éloquence ,

Dès qu'au Barreau Philis vient s'installer ;

Pour faire pencher la balance ,

Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



DIVERTISSEMENTS. 321

Pour avoir , à votre choix ,
Des emplois ,
D'une Belle empruntez la voix ,
Un sujet que Philis présente ,
Sans rien sçavoir , pourra bientôt briller :
Pour en faire l'un des Quarante ,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



Je ne vais point au Vallon
D'Apollon ,
Quand je veux faire une chanson ,
Le beau feu qu'Aminthe m'inspire ,
Vaut bien celui dont ce Dieu fait brûler ;
Et pour faire parler ma lyre ,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.



Si j'avois un inconstant
Pour Amant ,
Je craindrois peu son changement :
J'aurois tort de m'en mettre en peine ;
Il en est cent que je puis enrôler.
D'ici j'en vois une douzaine ,
Et mes yeux n'ont qu'à parler.



322 *DIVERTISSEMENTS.*

Auteurs , soyez désormais
Plus discrets ;
N'attaquez plus ces doux objets :
En vain l'on vante votre ouvrage ;
D'un feu divin il a beau petiller :
Pour vous causer un prompt naufrage ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

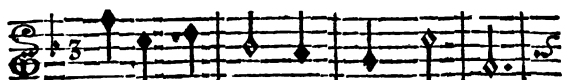
A R L E Q U I N.

Si vous voulez qu'Arlequin
Soit en train ,
Venez , Belles , tout sera plein.
Je capriole pour vous plaire ;
Applaudissez , je sçaurai redoubler :
Un bis ne m'embarrasse guere ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

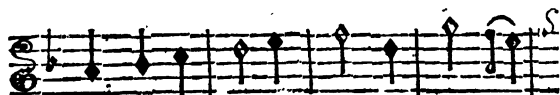


DIVERTISSEMENT
DE L'ÉCOLE DES MÈRES.

VAUDEVILLE.



MÈRE qui tient un jeune ob- jet ,



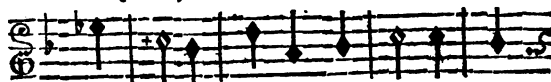
Dans une i- gnoran- ce pro- fon- de ,



Loin du monde , Souvent se trompe en



son pro- jet ; Elle croit que l'A- mour

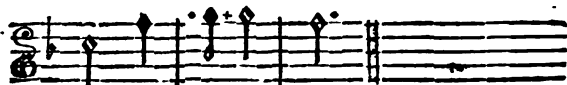


s'en vole , Dès qu'il ap- per-çoit un
O v j

324 *DIVERTISSEMENTS.*



Ar- gus : Quel a- bus ! Il faut l'envo-



yer à l'éco- le.



La Beauté qui charme Damon ;
 Se rit des peines qu'il endure ;
 Il murmure :
 Moi je trouve qu'elle a raison.
 C'est un conteur de faribole ,
 Qui n'ouvre point son coffre fort :
 Le butor !
 Il faut l'envoyer à l'école.



Si mes soins pouvoient vous toucher ;
 Me dit un jour le beau Silvandre ,
 D'un air tendre....
 Que feriez-vous , dis-je , au Berger ?
 Il demeura comme une idole ,
 Et ne répondit pas un mot ;
 Le grand sot !
 Il faut l'envoyer à l'école ;



Claudine un jour dit à Lucas :
J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie ,
De ne point y suivre mes pas ;
Il le promit , & tint parole.
Oh ! qu'il entend peu ce que c'est
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.



L'autre jour , à Nicole il prit
Une vapeur , auprès de Blaise ;
Sur sa chaise ,
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaise , pour secourir Nicole ;
Fut chercher du monde aussitôt :
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.



L'Amant de la jeune Philis ;
Étant prêt à s'éloigner d'elle
Chez la Belle
Il envoie un de ses amis.
Vas-y , dit-il , & la console.
Il se fie à son confident ;
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.




326 *DIVERTISSEMENTS.*

Amiate , aux yeux de son barbon ;
A son grand neveu cherche noise ;
La matoife
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte & la cajole ,
Pour faire rester son parent ;
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école ?

DIVERTISSEMENT
DES ENNUIS DE THALIE.

A I R.

LANCEZ , lancez vos traits ;
Critique salutaire :
Mais que votre aigreur se modere ;
Lancez , lancez vos traits :
Mais ne blessez jamais.
D'un sel piquant vous devez faire usage :
Mais l'excès devient un défaut ;
N'en mettez qu'autant qu'il en faut ;
Pour l'assaisonnement d'un léger badinage.



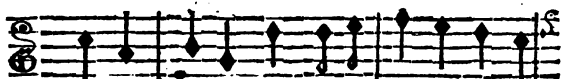
VAUDEVILLE.



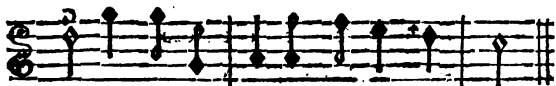
LA critique afflige un auteur ; Mais souvent



il en est meilleur. Pour li- mer ses vers



& sa prose, Le fillet est un aiguil-



lon. A quelque chose Malheur est bon.



Damon, dans un poste brillant,
Étoit bourru, fier, insolent ;
La chance tourne, on le dépose ;
Le voilà doux comme un mouton.
A quelque chose, &c.



328 *DIVERTISSEMENTS.*

Climene, avant certain écart ;
Médisoit du tiers & du quart :
Sa langue aujourd'hui se repose ;
L'Amour l'a mise à la raison.
A quelque chose , &c.



Un ennemi nous rend prudents ;
Un rival nous rend plus ardents ;
Souvent un mal d'un bien est cause :
Une faute sert de leçon.
A quelque chose , &c.



Lise, un jour , par le tendre enfant ;
Se trouva prise en folâtrant ;
Depuis ce moment elle n'ose
Badiner avec Cupidon.
A quelque chose , &c.



Femme qui n'est point en défaut ;
A son mari parle bien haut ;
Celle dont la Saryre cause ,
File doux avec le patron.
A quelque chose , &c.



DIVERTISSEMENTS. 329

Maris dont on charge le front,
Consolez vous de cet affront ;
Il est vrai que sur vous l'on glose ;
Mais l'or chez vous pleut à foison
A quelque chose , &c.



Fille d'un commerce galant ;
Sçait mettre à profit son talent ;
Aux dépens du Dinde , elle arrose
Le gosier d'un jeune Pinçon,
A quelque chose , &c.



Un soir , en allant chez Laïs ;
On vola le jeune Damis ;
Ce vol à ses amours s'oppose :
Il est sage , grace au larron.
A quelque chose , &c.



Sortant un jour de Saint Bonnet ;
Notre fiacre rompit tout net ;
Il nous fallut faire une pause
Et vuidier encore un flacon.
A quelque chose , &c.



Depuis qu'un malheureux procès
De ma table a borné les frais ,
Ma porte au parasite est close ;
Et je ne vois plus de Gascon.
A quelque chose , &c.



Depuis qu'au rosier de l'Amour
Je me suis piqué l'autre jour ,
Quand je veux cueillir une rose ;
J'y vais avec précaution.
A quelque chose , &c.



De rhubarbe un vaisseau rempli ,
Dans les flots vient d'être englouti :
Ce naufrage-là sera cause
Qu'on vivra sans purgation.
A quelque chose , &c.

A U P U B L I C.

Le beau tems est mauvais pour nous ;
Messieurs , il nous prive de vous.
Un tems disgracieux nous cause
Du plaisir & de la moisson.
A quelque chose
Malheur est bon.

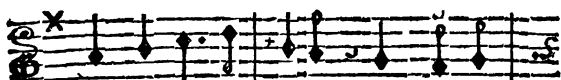


DIVERTISSEMENT
DE LA C A B A L E.

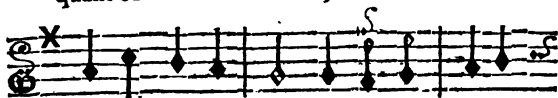
VAUDEVILLE.



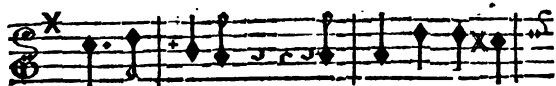
DAns un fo-lide & juste é-crit, Fuir le clin-



quant & la bas- seffe ; D'un aimable



& galant ha- bit Sçavoir em- bellir

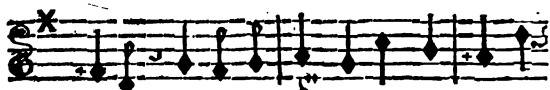


la fa- geffe ; Voi- là le bon ef-



prit : Dans le bril-lant Phébus d'une

332 *DIVERTISSEMENTS.*



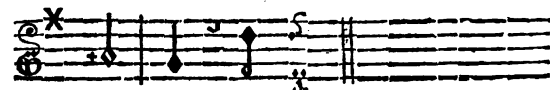
ode, Prodiguier un servile en-cens : A



quelques traits éblouif- fants , Immoler



raison & bon sens ; Voilà l'esprit à la



mo- de. Voilà.



Des autres goûter le récit ;
 Vouloir que tout le monde plaise
 Se prêter à tout ce qu'on dit ,
 Et mettre chacun à son aise ;
 Voilà le bon esprit.

Du cercle censeur incommode ;
 S'emparer de tout l'entretien ,
 Ne trouver brillant que le sien ,
 Parler beaucoup , ne dire rien
 Voilà l'esprit à la mode.



DIVERTISSEMENTS. 333

Tenir avec gens qu'on choisit ,
De doux propos qu'on assaisonne ;
Répandre un sel qui divertit ,
Sans jamais offenser personne ;

Voilà le bon esprit.

Dans une histoire que l'on brode ,
Charger vivement les portraits.
D'Iris mettre au jour les secrets ;
Accabler les absens de traits ;

Voilà l'esprit à la mode.



Vivre comme un cœur noble vit ,
Et volontiers ouvrir sa bourse :
Mais pour le tems où l'on vieillit
Se ménager une ressource ;

Voilà le bon esprit.

Jusqu'à leur dernier période ,
Pousser la dépense & les frais ;
Se livrer aux plus grands excès ,
Pour manquer & languir après ;

Voilà l'esprit à la mode.



Comme au grand , parler au petit ;
Au foible , comme au fort complaire ;
Généreux sans faste & sans bruit ,
Faire des plaisirs & les taire ;

Voilà le bon esprit.

334 *DIVERTISSEMENTS.*

Fuir ceux que la peine incommode,
Chercher ceux de qui l'on attend ;
Du moindre service qu'on rend ,
Faire le Public confident ;
Voilà l'esprit à la mode.



Avant de se rendre érudit ;
Se mettre au fait de sa patrie ;
Sçavoir Paris avant Madrid ,
Sçavoir l'Europe avant l'Asie ;
Voilà le bon esprit.
Connoître le peuple antipode ;
Sans sçavoir où Londres est placé ;
Dans l'histoire Grecque versé ,
Sur la nôtre être à l'A-B-C ;
Voilà l'esprit à la mode.



Sans regarder comme on conduit
La barque de la république ,
Vivre en repos dans son réduit ,
Et bien régler son domestique ;
Voilà le bon esprit.

Des grands censurer la méthode ;
Fronder tout haut les Potentats ;
Pour arranger tous les Etats ,
A son chez soi ne penser pas ;
Voilà l'esprit à la mode.



Pour la probité qui languir ,
Pour les clients dans l'indigence ,
Des Loix employer le crédit ,
A peu de frais , en diligence ;

Voilà le bon esprit.

En dépit du Droit & du Code ,
Faire jouir des héritiers ,
A la barbe des créanciers ,
Pendant des quarante ans entiers ;
Voilà l'esprit à la mode.



Veiller , lorsque le soleil luit ;
Dormir , quand il faut qu'on repose ;
Faire tout dans le tems prescrit ;
Placer en son lieu chaque chose ;

Voilà le bon esprit.

Vivre sans regle & sans méthode :
Brusquer , quand il faut réfléchir ;
Prolonger , quand il faut finir ;
Raisonner , quand il faut agir ;
Voilà l'esprit à la mode.



Quand par hazard on réussit ,
Ne point s'enivrer du suffrage ;
Sur les ouvrages que l'on fit ,
Tenir un modeste langage ;
Voilà le bon esprit.

336 *DIVERTISSEMENTS:*

Pour quelques vers qu'on raccommode ;
 Pour quelque distique ou Rondeau,
 Se mettre à côté de Boileau,
 Disputer le pas à Rousseau ;
 Voilà l'esprit à la mode.



Par un agréable débit
 De Contes, bons mots, Epigrammes ;
 Par un discours qui réjouit,
 Trouver l'art d'amuser les Dames ;
 Voilà le bon esprit.

Du jeu posséder la méthode,
 Sçavoir Lansquenet, Biribi,
 Brelan, Pharaon, Réversî,
 Comete, Quadrille & Tritri ;
 Voilà l'esprit à la mode.



Du gain subjuguier l'appétit ;
 Dans les emplois que l'on exerce ;
 Faire un légitime profit,
 Dans la finance ou le commerce ;
 Voilà le bon esprit.

Se fonder un état commode ;
 Par un équivoque butin,
 Dont on achette, un beau matin ;
 De grands titres sur parchemin ;
 Voilà l'esprit à la mode.



Vivre

DIVERTISSEMENTS. 337

Vivre sans noise & sans dépit ;
N'être jamais, en mariage ,
Contredifant , ni contredit ;
Borner les soins à son ménage :

Voilà le bon esprit.

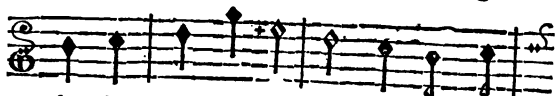
Toujours l'un à l'autre incommode ;
N'avoir , en rien, même vouloir ;

Loger ensemble sans se voir ;
Jamais ni bon jour , ni bon soir :
Voilà l'esprit à la mode.

DIVERTISSEMENT
DE ZEPHIRE ET FLEURETTE.



C'est dans ce champê- tre fé- jour Que



les feux sont du- ra- bles. Les cœurs y



sont du Dieu d'A-mour Les temples vé-ri-
Tome I. P

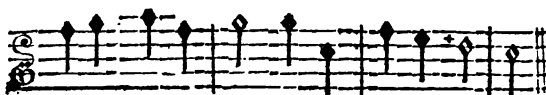
338 *DIVERTISSEMENTS.*



ta- bles. La ville au-jourd'hui ne pro-



duit Que quelques amouret-tes, Qu'un jour fait



éclore, & dé- truit, Comme les fleuret- res.



L'amour délicat est toujours

Fidèle à la nature ;

Dans le maintien , dans les atours ;

Trop d'art lui fait injure.

Loin des jardins les plus brillans ,

Souvent il fait retraite ,

Pour aller cueillir , dans les champs ;

La simple fleurette.



Par un jargon vif & galant ,

Nos Amans nous abusent ;

D'amuser-ils ont le talent :

Mais toujours ils amusent ;

DIVERTISSEMENTS. 339

Ce sont d'agréables trompeurs
Au métier d'amourette ;
Qui savent , pour cueillir des fleurs ;
Semer la fleurette.



Du Petit-Maitre semillant
Redoutez la tendresse ;
Plus il paroît vif & brillant ,
Plus sa flamme est traîtresse ;
Belles , ne vous y fiez pas ,
Ce papillon vous guette ,
Pour flétrir vos jeunes appas ,
Comme une fleurette.



Dans l'amarante & dans le lys ;
Je vois trop d'étalage ,
Des œillets d'inde & des soucis
Je ne puis faire usage ,
La tubereuse a trop d'odeur ;
La pensée est discrète .
Non , rien ne flatte plus mon cœur ;
Que cette fleurette.



Vous vous perdez , maris coquets ;
Par vos ardeurs follettes ;

340 *DIVERTISSEMENTS.*

Ne vous défe rez-vous jamais
De l'erreur où vous êtes ?
Vous laissez, dans votre jardin,
Périr des fleurs parfaites,
Pour cueillir, chez votre voisin,
De simples fleurettes.



N'écoutons point le vain jargon
Dont nous bercent les hommes :
Tout est zé ph yr ou papillon
Dans le siecle où nous sommes.
Pareils, dans leur volage ardeur,
Aux abeilles coquettes,
Sitôt qu'ils ont pill é la fleur,
Adieu les fleurettes.



Notre esprit, dans notre printemps ;
Abonde en fleurs nouvelles ;
Sans peine, l'été de nos ans
En produit d'assez belles.
Notre automne encor voit pousser
Quelque fleur jolie tte ;
Mais quand l'hyver vient nous glacer ;
Adieu la fleurette.



Vous que l'avarice réduit
A trop d'économie ,
Vainement l'Amour vous conduit
Chez une belle amie ;
Voulez-vous bientôt recevoir
Le doux fruit d'amourette ;
De Plutus penchez l'arrosoir
Sur votre fleurette.



Chez nos Sçavans le froid pavot
Est une fleur commune ;
L'oreille d'ours est le vrai lot
Des hommes de fortune.
Le muguet , des petits Collets
Est l'image parfaite.
Tout est rose chez les Plumets ;
Vive leur fleurette.

A U P A R T E R R E.

Si vous nous avez accordé ,
Messieurs , votre suffrage ,
Doit-on se croire assez fondé
Pour en prendre avantage ?
Non , non , ce seroit se flatter
D'une gloire indiscrette.
Ce qu'on vient de vous présenter
N'est qu'une fleurette.



Souvent à des morceaux pompeux
La fortune est cruelle ;
Mais quelquefois on est heureux
Dans une bagatelle.
Le vent qui brise les cyprés ,
Et par terre les jette ,
Respecte les foibles anraits
De l'humble fleurcette.

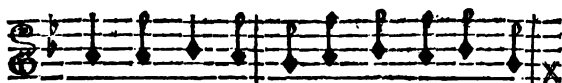
Nota. Suivent les Vaudevilles détachés , parmi lesquels il y en a plusieurs qui ne sont point connus. L'ordre paroît étranger qu'on finisse par-là le premier Volume , avant que de passer au Théâtre Comique de l'Auteur.



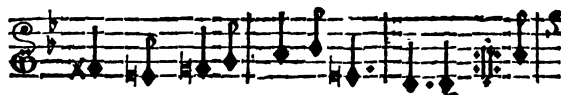
VAUDEVILLE



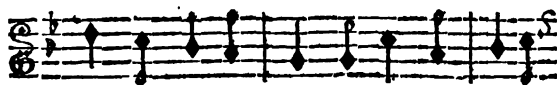
Voir une mere, au déclin de ses



ans, Plus que sa fille, à l'affut des a-



mans, C'est u-ne comé-di- c. Si



quelqu'un entre- prend de gué-rir sa fo-



li- e, Rare-ment il ré-ussi-

P iv

C'est une Comédie ;
 Mais si pour son Iris la bourse se délie ,
 Jusqu'à la coulisse il viendra ;
 C'est un Opera.



Tant que deux cœurs sont unis par l'amour ;
 Au dénouement ils vivent nuit & jour :
 C'est une Comédie ;
 Mais si le Dieu d'Hymen par malheur les allie ;
 Au second Acte on bâillera ;
 C'est un Opera.



Voir une femme adorer son époux ;
 Le prévenir par les soins les plus doux ;
 C'est une Comédie.
 Que cet époux si cher vienne à perdre la vie ;
 La veuve en chantant pleurera ;
 C'est un Opera.



Voir un jaloux , la rage dans les yeux ;
 Dans ses transports quereller jusqu'aux Dieux ;
 C'est une Comédie ;
 Mais il a beau crier & se mettre en furie ,
 Chez lui toujours on dansera ;
 C'est un Opera.



346 VAUDEVILLES.

Chacun, pour plaire, affecte un beau jargon ;
Change à son gré de vilage & de ton ,
Comme à la Comédie.
La raison vainement blâme cette manie ;
Toujours de mal en pis on va ,
Comme à l'Opera.

A U T R E.



QU'un pe-tit Maître, A-vec ses airs pim-



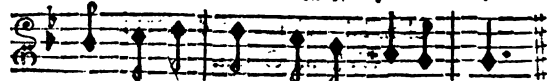
pans, Chez une ac- trice de vingt-ans ,



La bourse vuide, o- se pa- roître: Ah! ah!



ah! Voyez donc comme il y vien- dra !



Ta ri ta teu, -fa- li- ra, lon fa.



Qu'une Antiquaille,
Avec ses faux attraits ;
Veuille avoir , sans payer les frais ;
Un soupirant de belle taille :
Ah ! voyez donc comme elle y viendra !
Ta ri ta tou , &c.



Qu'un Robin lutte
Contre un jeune Plumet ;
Et qu'il veuille avoir un objet
Qu'un Mousquetaire lui dispute :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou , &c.



Qu'un Buraliste
Veuille être Directeur ;
Sçût-il son Barème par cœur ,
Si sa femme au Fermier résiste ,
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou , &c.



Qu'un vieux Druide
De vigueur dépourvu ,
Pour éviter d'être cocu ,
Tienne sa jeune femme en bride :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou , &c.



Que d'une Belle
 Un Gascon soit féru ;
 S'il faut , pour être bien reçu ,
 Par des présens briller chez elle ,
 Ah ! voyez donc comme il y viendra !
 Ta ri ta tou , &c.



Qu'à l'Audience
 Un plaideur indigent
 Veuille avoir raison sans argent ,
 Quand son adverfaire finance :
 Ah ! voyez donc comme il y viendra !
 Ta ti ta tou , &c.



Qu'une Marchande
 Veuille faire un gros gain ,
 Sans avoir , dans son magasin ,
 Quelque Tendron qui l'achalande :
 Ah ! voyez donc comme elle y viendra !
 Ta ri ta tou , &c.



Qu'un Astrologue
 Veuille prévoir l'instant
 Où l'influence du Croissant
 Doit le mettre au grand catalogue :
 Ah ! voyez donc comme il y viendra !
 Ta ri ta tou , salira , lon fa.



A U T R E.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

ON l'a dit , & je le répète :
 L'homme est toujours à la bavette.
 Mille puérils passetemps
 Ne quittent jamais son idée :
 On a des hochets en tout tems :
 A tout âge on a sa poupée.



Médor , toujours à sa toilette
 Pour ses habits seuls , s'inquiète.
 De se voir , & se faire voir
 Il a toujours l'ame occupée :
 Son hochet est dans son miroir ;
 Et sa figure est sa poupée.



Harpagon sans cesse calcule
 Ce que par mois il accumule ;
 Gagner est l'unique fouhait
 Dont sa cervelle soit frappée.
 Le beau métal est son hochet ;
 Sa bourse lui sert de poupée.



Césarion n'a dans la tête
 Que bataille , exploits & conquêtes ;
 Cet illustre & vaillant guerrier
 Brave le salpêtre & l'épée.
 Son hochet est dans le laurier ;
 La gloire devient sa poupée.



Gourmandin , fameux parasite ;
 Aux bonnes tables rend visite.
 Son cœur , grand ami du buffet ,
 Ne cherche que franche lipée.
 Le verre lui sert de hochet ;
 Et la bouteille est sa poupée.



L'Abbé muguet souvent se mire ,
 Grimace , minaude ; s'admire ;
 Tous ses soins sont pour son toupet,
 Et sa perruque retapée.
 Sa tabatière est son hochet ;
 Sa tête lui sert de poupée.



A U T R E.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde :

QUAND d'un air soumis on m'aborde ;
 Pour m'entretenir sans témoins ;
 Quand on me flatte & qu'on m'accorde
 La victoire sur tous les points ;
 Quand sur mon habit que l'on frotte ,
 On voit du noir qu'on veut ôter ,
 Je me doute alors de la boîte
 Qu'un emprunteur va me porter.



Quand je verrois ma cave pleine
 D'un breuvage digne des Dieux ;
 Quand j'aurois le cœur de Climene ;
 Quand je fixerois tous ses vœux ;
 Quand je tiendrois dans ma cassette
 Cinq cens marcs du riche métal ,
 Je serois moins gai qu'un Poète
 Qui voit écraser son rival.



Quand on trouve le vestibule
 Trop ennuyeux , trop fatigant ;
 Quand , pour supplanter un Emule ;
 On n'est pas assez intrigant.

Quand le manége sçait déplaire ;
 Quand on refuse d'encenser ;
 Quand on est trop vrai , trop sincere ;
 A la Cour il faut renoncer.



Quand on veut voir quelque ménage ;
 Où l'on n'entende point gronder ;
 Quand on veut voir quelque partage ;
 Où l'on s'arrange fans plaider ;
 Quand on veut voir veuve jolie ,
 Que rien ne puisse consoler ;
 Apprenez-moi , je vous supplie ,
 Dans quel pays il faut aller.



Quand un papa souvent en ville
 Va porter ses feux inconstans ;
 Quand au brelan , quand au quadrille
 La maman donne tout son tems ;
 Quand la gouvernante babille
 Avec la Fleur & Bourguignon ;
 C'est un grand hazard si la fille
 Echappe aux traits de Cupidon.



Quand chez une fille jolie
 Je vois quelqu'un donner le ton ;
 Quand à lui plaire on s'étudie ,
 Quand jamais on ne lui dit, non

Quand tout , jusqu'au chien de la Belle ;
Pour lui devient un vrai mouton ,
Je sçais qui c'est , & je l'appelle
Le pourvoyeur de la maison.



Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle est rêveuse , distraite ;
L'esprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend sonner ;
Maman , cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.



Quand verrons-nous , dans l'opulence ;
Quelqu'un conserver la douceur ?
Quand verrons-nous dans le silence
Les Amans cacher leur bonheur ?
Quand verrons-nous un esprit sage
Corriger tous nos étourdis ?
Tout cela se verra , je gage ;
La semaine des trois Jeudis.



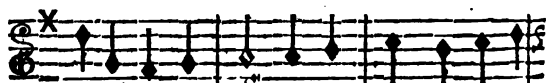
Quand Philis est-elle charmée ?
Quand sa rivale a du dessous,

Quand Florise est-elle allarmée ?
 Quand elle voit son vieux jaloux ;
 Quand un Auteur sçait-il produire ?
 Quand la gaité sçait l'inspirer.
 Quand voit-on les Medecins rire ?
 Quand la fièvre nous fait pleurer.

A U T R E.



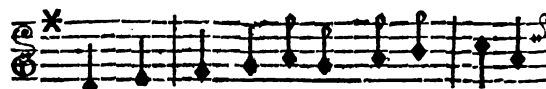
O N peut encor dans ce tems , Avant



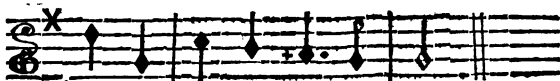
l'âge de quinze ans , Trouver quelque objet no-



vice : Mais , pas- sé cet â- ge - là ,



On vous en ra- tif- se , tif- se , tisse ,



On vous en ra- tif- se- ra.



Vous qui fermez les verroux ;
 Pour empêcher que chez vous
 Le tendre Amour ne se glisse ;
 C'est un abus que cela.
 On vous en ratifie , &c.



Dans l'absence des Plumets ;
 On vous voit , gens du Palais ;
 Briller dans la tendre lice ;
 Mais quand l'Officier viendra ;
 On vous en ratifie , &c.



Tant que vous dépenserez ;
 Amans , vous réussirez ;
 L'Amour vous fera propice :
 Mais quand l'argent manquera ;
 On vous en ratifie , &c.



Maris qui vous absentez ;
 Vainement vous vous flattez

Que sur la femme d'Ulysse
La votre se reglera.
On vous en ratisse, &c.



Belles, défabusez-vous ;
Si vous croyez qu'un époux ;
Tel que celui d'Euridice ,
Jusqu'aux Enfers vous suivra ;
On vous en ratisse , &c.



Si vous cherchez aujourd'hui
Chez les Grands un sûr appui ;
Au Palais , prompte justice ;
Des Agnès , à l'Opera ,
On vous en ratisse , &c.

• A U T R E .

Air : *Du Confiteor.*

POUR détruire le genre humain ;
Les Dieux ont inondé la terre ;
C'est un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis , ne buvons jamais d'eau ;
Des Dieux c'est le plus grand fléau.



Phaëton , ce jeune éventé ,
 Qui voulut éclairer le Monde ;
 Par la foudre précipité ,
 Du Pô s'en alla boire l'onde.
 Amis , &c.



Le modele fameux des fots ;
 Le fat & l'orgueilleux Narcisse ,
 Un jour se mirant dans les flots ,
 Y trouva son juste supplice.
 Amis , &c.



Icare voulant jusqu'aux Cieux
 Élever son vol téméraire ,
 De son projet audacieux ,
 Dans l'onde reçut le salaire.
 Amis , &c.



Ce peuple où Latone en danger
 Souffrit un si cruel outrage ,
 En grenouilles s'est vû changer ;
 L'onde fut son triste breuvage.
 Amis , &c.



Aux Enfers , un cruel destin
 Fait soupirer les Danaïdes ;

Elles versent de l'eau sans fin ,
 Pour expier leurs parricides.
 Amis , ne buvons jamais d'eau ,
 Des Dieux c'est le plus grand fléau.

Que les mortels étoient heureux
 Dans l'âge où regnoit l'innocence !
 Il ne manquoit rien à leurs vœux
 Le vin couloit en abondance.

Buvons de ce jus précieux ;
 C'est le plus beau présent des Cieux.

Pour prix de sa rare vertu ,
 Noé , ce fameux Patriarche ,
 Reçut du Ciel le bois tortu ,
 Sitôt qu'il fut sorti de l'Arche.
 Buvons de ce jus précieux ;
 C'est le plus beau présent des Cieux.

A U T R E .



Quelle couleur est plus vermeille ,



Que le Nectar de ma bouteille ! C'est crime



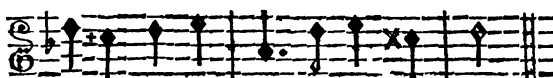
d'y mettre de l'eau; Rien n'est si beau.



Quand on en boit, sa douce flamme



Chatouille jusqu'au fond de l'ame. Mes a-mis,



faites m'en raison; Rien n'est si bon.



Ah ! que ma Clémene est charmante !

Sa beauté naïve & touchante

Surpasse tout l'art du pinceau ;

Rien n'est si beau.

Mais ce qui la rend adorable ,

C'est son humeur toujours aimable :

Elle est plus douce qu'un mouton ;

Rien n'est si bon.



Tout est charmant à cette table :
 Mais la Maitresse incomparable
 En est le plus friand morceau ;
 Rien n'est si beau.
 De mille attraits elle assaisonne
 Les mets exquis qu'elle nous donne.
 Avec elle on est sans façon ;
 Rien n'est si bon.



Vive le Dieu de la Richesse ,
 Pour éblouir une Maitresse !
 Non , l'Amour , avec son flambeau ,
 N'est pas si beau.
 Sans art , sans esprit , sans adresse ,
 Il vient à bout d'une tigresse.
 Non , tout le sçavoir d'Apollon
 N'est pas si bon.



Jeunes Beautés qui voulez rendre
 Un cœur toujours soumis & tendre ;
 Aujourd'hui c'est du fruit nouveau ;
 Rien n'est si beau.
 En marchant dans la tendre lice ,
 Gardez que le pied ne vous glisse :
 Retenez bien cette leçon ;
 Rien n'est si bon.



Un Amant, pour fléchir sa Belle,
Lui jure une ardeur éternelle,
Qui doit brûler jusqu'au tombeau;
Rien n'est si beau.

Mais, hélas ! le trompeur la quitte,
Et comme Jason, prend la fuite,
Quand il a conquis la toison ;
Rien n'en est bon.



Maris, voulez-vous que vos femmes
Vous conservent toutes leurs flammes,
Et qu'aucun n'ait part au gâteau ;
Rien n'est si beau ;

Par une douce complaisance,
Excitez-les à la constance.
Pour les ranger à la raison,
Rien n'est si bon.



D'un époux l'humeur est charmante ;
Lorsque du logis il s'absente ;
Il est galant & damoiseau ;
Rien n'est si beau.

Mais chez lui toujours il murmure ;
Toujours gronde, toujours censure,
Hélas ! comment l'aimeroit-on ?
Rien n'en est bon.



Avant les nœuds du mariage ,
 Une fillette douce & sage ,
 Rougit à l'aspect d'un chapeau ;
 Rien n'est si beau.
 Dès que le Contrat est en forme ,
 En Démon l'Ange se transforme ,
 Et la brebis devient dragon ;
 Rien n'en est bon.



Quand une Agnès sort de la grille ;
 Son Prétendu d'aise pétille ;
 De la vertu c'est le tableau ;
 Rien n'est si beau.
 Mais souvent c'est la plus habile
 A tromper un époux docile ;
 Et pour en faire un Actéon ,
 Rien n'est si bon.

AUTRE.

Air : Vous qui du Vulgaire stupide :

SEPTEMBRE est le mois agréable
 Où le tems est calme & serein :
 Dans cette saison favorable ,
 De bonnes gens font le bon vin.

Pendant l'hiver on se rassemble ,
Près du feu , joyeux & contens ;
On cause , on rit , on boit ensemble :
Le bon vin fait de bonnes gens.



Des combats le Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit sa cour ;
Pour lors , si l'on en croit la Fable ,
Le plaisir engendra l'Amour.
Au doux auteur de sa naissance
Bornant sa gloire & son desir ,
Tous les jours par reconnoissance ,
L'Amour engendre le plaisir.



Dans le tems où l'on voit éclore
De nos ans la première fleur ,
Le scrupule nous parle encore ,
La raison maîtrise le cœur ;
Mais quand le Temps , d'un vol rapide ,
Nous mène à l'ardente saison ,
Nos passions sont notre guide ,
Le cœur maîtrise la raison.



Dans un éternel esclavage
Quand la gloire tient un Seigneur ;
Quoiqu'il reçoive maint hommage :
Ce bien n'est-il pas un malheur ?

Loin de la Cour & de la Ville,
 Quand le sort force un Citoyen
 D'aller jouir d'un sort tranquille ;
 Ce malheur n'est-il pas un bien ?



Quand un Seigneur paye ses dettes ;
 Quand fidele à son premier choix
 Il fuit toutes les amourettes ,
 Ce Seigneur vit comme un Bourgeois ;
 Quand un Bourgeois pour sa cuisine
 Compte sur les fonds d'un prêteur ;
 Quand une Actrice le ruine ,
 Ce Bourgeois vit comme un Seigneur.



Damon , pour fléchir sa Maitresse,
 Lui promet un meuble complet ;
 Il court acquitter sa promesse ,
 Aussitôt dit , aussitôt fait.
 En reçoit-il la récompense :
 De n'en rien dire on lui prescrit ;
 Mais , loin de garder le silence ,
 Aussitôt fait , aussitôt dit.



Quand j'examine tes ouvrages ;
 Plutus , je m'étonne , & je dis :
 Quel manège dans les ménages !
 Que l'argent fait de bons maris !

Par une juste conséquence ;
On m'entend crier à l'instant :
O trop heureuse complaisance !
Que les bons maris font d'argent !



Un jeune Ecolier , près d'Ismene ;
'A beau se sentir émouvoir ;
Il tremble , il étouffe sa peine :
Chez lui pouvoir est sans sçavoir.
Quand un vieux soupirant s'engage
Sa langue fait bien son devoir ;
Mais à quoi sert son beau langage ?
Chez 'lui sçavoir est sans pouvoir.



Quand les mains vuides , l'on s'approche
De quelque lyrique tendron ;
Son cœur est plus dur qu'une roche ,
Le mouton devient un dragon.
Mais quand le beau métal arrive ,
A l'aspect de ce Factoton ,
La Raïson fuit , l'Honneur s'esquive ,
Le dragon devient un mouton.



Belles , quelle est votre puissance !
Voulez-vous pousser un nigaud :
Dans un moment votre assistance
Le fait monter du bas en haut.

Quelqu'un a-t-il sçu vous déplaire :
Fût-il un Hercule , un Atlas ,
Dans un moment votre colere
Le fait tomber du haut en bas.



Sur le secret qu'on doit aux Belles ;
Sur la foi qu'on doit aux Maris ;
Sur la mode & les bagatelles ,
Bordeaux le dispute à Paris.
Sur les apparences frivoles ,
Sur les sermens trompeurs & faux ,
Sur l'enflure des hyperboles ,
Paris le dispute à Bordeaux.



Le bon sens quelquefois éclaire
Des esprits sans arts , sans talens :
Tout ce que disent Jacque & Pierre,
C'est raison sans raisonnement.
L'erreur le plus souvent habite
Où regne clinquant & jargon :
Tout ce qu'un ergoteur débite ;
C'est raisonnement sans raison.



AUTRE.



Boire à longs traits De ce vin frais,



Et ne quit- ter ja- mais la ta- blè,



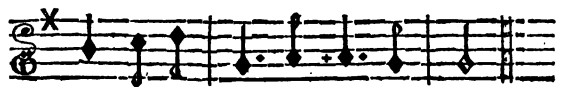
Que pour chan- ter, Rire & fau- ter,



C'est jouir d'un fort a- gré- a- ble.



Mais un plai- fir en- cor plus doux,



Est ce- lui d'être au- près de vous.

X

Q iv

368 VAUDEVILLES.

Quand je vous vois ,
Au fort des Rois ,
Non , je ne porte point d'envie ;
Vous obéir ,
Et vous servir
Fait tout l'agrément de ma vie ;
Mais un plaisir encor plus doux ,
Est celui d'être aimé de vous.



Faisse l'Amour
Que quelque jour
A mes feux votre ame réponde.
Ce doux bonheur
Flatte mon cœur ,
Plus que tous les trésors du Monde ;
Mais un plaisir encor plus doux ,
Est celui de s'unir à vous.



Ma flamme , hélas !
N'oseroit pas
Se promettre un si beau partage :
Mais si jamais
A mes souhaits
Vous accordez cet avantage ,
Ah ! que mon plaisir seroit doux !
Et que j'en aurois avec vous !



AUTRE.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'AI toujours , Bacchus ,
Célébré ton jus ;
N'en perdons pas la coutume.
Seconde moi :
Que peut , sans toi ,
Ma plume ?
Coule , à longs traits ,
Dans mon épais
Volume.
Viens , mon cher patron ;
Sois mon Apollon :
Viens , mon cher ami , que j't'hume ;



Grace à la liqueur
Qui lave mon cœur ,
Nul souci ne me consume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !
Lorsque j'en boi ;
Quel feu chez moi
S'allume !

Qr

Nectar enchanteur ,
 Tu fais mon bonheur.
 Viens , mon cher ami , que j't'humé ;

✕
 Champagne divin ,
 Du plus noir chagrin
 Tu dissipes l'amertume.
 Tu sçais mûrir ,
 Tu sçais guérir
 Le rhume.

Quel goût flatteur !
 Ta douce odeur

Parfume.
 Pour tant de bienfaits ;
 Et pour tant d'attraits ,
 Viens , mon cher ami , que j't'humé ;

✕
 Mars , un beau matin ,
 Croyant que Vulcain
 Travailloit sur son enclume ;
 Chez la Donna
 Vint selon sa
 Coutume.
 Vulcain les voit ,
 Et vite il boit ,
 Il fume.

Sur ce digne époux ,
 Cocus , reglez-vous ,
 Il faut humer comme il humé ;



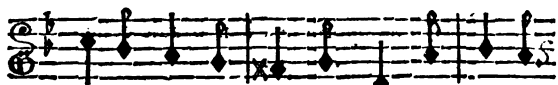
AUTRE.
CONSEILS.



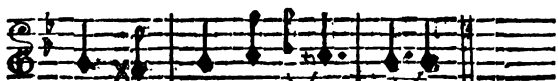
NE vous laissez ja-mais charmer ; I-



ris , c'est un er- reur ex- trê- me. Un



amant feint de vous ai- mer : Sou-vent il



n'aime que lui mè- me.



Quand il poursuit , c'est un chasseur
Qui brave les vents & la bife ;
Mais sitôt qu'il est possesseur ,
Il court après une autre prise.



Q vj

Il est semblable au conquérant
Qu'entraînent la Gloire & Bellonne ;
Et dans chaque place qu'il prend
Il met le feu , puis l'abandonne.



Quand son desir est satisfait ,
Le froid s'empare de son ame ;
Son feu n'est qu'un feu de mousquet :
Quand le coup part , adieu la flamme.



L'hymen ressemble à ces tableaux
Où l'art fait briller son adresse :
En s'éloignant d'eux , ils sont beaux ;
Qu'on approche , leur beauté cesse.



L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage ,
Et le fruit fait tomber les fleurs ;
Sitôt qu'en ses nœuds on s'engage :



Maris , vous vous fâchez à tort
De ce qu'on vous met à la mode ;
Un logis dont votre ami sort ,
En est-il pour vous moins commode ?



Au Palais qu'habitent les Rois
La jeune coquette ressemble :

Petits & Grands, Prince, Bourgeois,
Pêle-mêle, tout s'y rassemble.



Son cœur, pour le bien définir,
Est tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, sans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui présente.



Les soupirs ne sont d'aucun poids,
Sans Bachus & la bonne chère;
Et c'est par le Port à l'Anglois
Qu'il faut s'embarquer pour Cythere.

A U T R E.

R O N D E D E T A B L E.

Air : *A Table je suis Grégoire.*

DESCENDS des Cieux, Dieu du verre;
Vole en ces lieux, tendre Amour:
Venez de myrthe & de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison:
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.



Grégoire , de ce breuvage
 Chérit les puissans attraits ;
 Tircis , sous un verd ombrage ;
 D'Amour goûte les bienfaits.
 Moi , pour avoir la victoire ,
 De tous deux j'ai pris le ton.
 A table , &c.



Ma bouteille & ma Silvie
 Remplissent tous mes momens ;
 Les plaisirs que l'on varie
 N'en ont que plus d'agrémens ;
 Pendant l'hiver je sçais boire ,
 J'aime en la belle saison.
 A table , &c.



Je ne sçais point , par des rimes ;
 Polir un brillant jargon ;
 J'ignore les traits sublimes
 De Descarte & de Newton ;
 Mais pour aimer & pour boire ;
 Je pourrois donner leçon.
 A table , &c.



Des favoris de la Gloire
 J'estime fort les lauriers ;
 Mais au Temple de Mémoire
 Je vais par d'autres sentiers.

Né pour aimer & pour boire ,
Par-là j'illustre mon nom.
A table je suis , &c.



Si quelque chagrin vous frappe !
S'il trouble votre repos ,
N'allez point chez Esculape
Chercher remede à vos maux ;
Chers amis , de l'humeur noire
Voici le contrepoison :
A table foyez , &c.



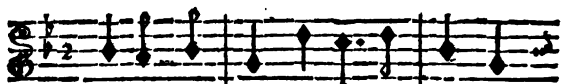
Cette liqueur m'est bien chere :
Mais je vous aime encor mieux ;
Jeune Iris , si pour vous plaire
Je puis être assez heureux ,
Vous aurez tout lieu de croire
Que , fidele à ma chanson ,
A table je suis , &c.



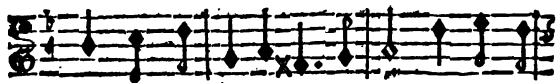
Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis & ses amours !
De notre tems , pour leur plaire ,
Partageons ainsi le cours ;
Mettons une part pour boire ,
Donnons l'autre à Cupidon ,
A table soyons , &c.



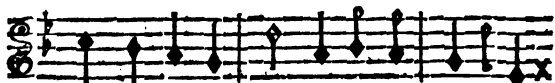
AUTRE.



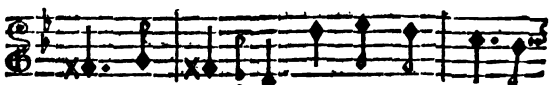
AMi , dis-moi , suis-je blâ- mable ,



Et peut-on m'accuser d'erreur ? Je bois la



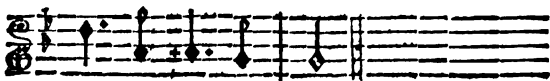
plus douce li- queur ; J'aime l'ob- jet le



plus ai- mable. Eh ! qui peut mieux faire



un heureux des- tin , Que deux beaux



yeux , & de bon vin ,



! D'Amour je sçais porter les chaînes ,
 Sans qu'il m'en coûte aucuns soupirs ;
 Iris m'en donne les plaisirs ,
 Bacchus m'en épargne les peines.
 Eh ! qui peut mieux faire un heureux destin ;
 Que deux beaux yeux & de bon vin ?

A U T R E

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde.

D'UNE faillite qu'il projette
 Le fripon sort avec succès ;
 A certains amis qu'il achette ,
 Il fait nombre de gros billets ;
 La Contre-Lettre du Notaire
 Sçait en secret le dégager.
 Eh ! bon ! bon ! bon ! dans une affaire ,
 N'y a que façon de s'arranger.



Trois amans sont fort ordinaires
 Chez les coquettes de ce tems ;
 Elles prennent l'Homme d'Affaires ;
 Pour subsister à ses dépens ;
 Le jeune Officier, pour leur plaire ;
 Le-Robin , pour les protéger.
 Eh ! bon ! bon ! bon ! dans ce mystère ,
 N'y a que façon de s'arranger.



Par le micmac , mainte personne
 Tient sa maison sur un bon pié ,
 La moitié de son bien qu'on donne
 Met à l'abri l'autre moitié.
 Thémis n'ignore pas qu'on triche :
 Mais la voyons-nous s'en venger ?
 Eh ! bon ! bon ! bon ! pour être riche ,
 N'y a que façon de s'arranger.



Le vieux Amant d'une fillette
 Partage avec elle son bien ;
 Médor à sa vieille coquette
 Vend cher une heure d'entretien ,
 Tout l'argent de la décrépète
 Chez la jeune Iris va loger.
 Eh ! bon ! bon ! bon ! chacun profite ;
 N'y a que façon de s'arranger.



Voici la conduite commune
 D'un jeune & puissant héritier ;
 De Lifette il fait la fortune ,
 Il enrichit un usurier.
 Le joueur adroit l'expédie ,
 Le flatteur y trouve à gruger.
 Eh ! bon ! bon ! bon ! dans cette vie ;
 N'y a que façon de s'arranger.



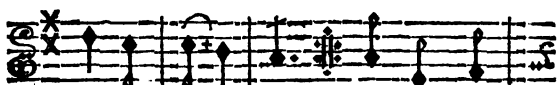
AUTRE.
LES LOZANGES.



T Es Attraits, Pour ja- mais, Belle El-



mire, M'ont fçu ré- duire Sous ton



doux em- pi- re. Content, quand



je te voi, Mon ar- deur pour toi



Est-ex-trême : De mê-mé, Ai-me-Moi.



Ton
 Jargon
 Est d'un ton
 Qui me lèse :
 Finis, de grâce ,
 Ou quitte la place.
 Lieu commun d'Opera
 Jamais ne pourra
 Me surprendre ,
 Me rendre
 Tendre
 Là.



Si
 J'ai fui
 Jusqu'ici
 La tendresse ,
 C'est que sans cesse
 L'on nous y redresse.
 L'Amant , dès qu'un doux sort
 Paye son transport ,
 Prend la fuite ,
 Nous quitte ,
 Vite
 Sort.



Quel
Mortel
Plus cruel
Qu'Alexandre ?
Près du Scamandre,
Il mit tout en cendre.
Comment nommerons-nous
Ces Rois dont les coups
Font rapage,
Ravage,
Rage ?
Four.



Les
Sonnets
Les mieux faits
Sont chimères ;
Que font-ils faire ?
De l'eau toute claire,
Que sont tant de nigauds
Dans leurs Madrigaux,
Pour Céphise,
Belise,
Lise ?
Sots.



Tous
Jaloux
Sont des foux
Que je blâme.
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'ame.
Fais , mon cher , comme moi ;
Pour braver la loi
D'une Amante
Changeante ;
Chante ,
Boi.



Dans
Les champs ;
Les Amans ,
De leurs Belles
Gardiens fideles ,
Sont toujours près d'elles :
Ici , même l'époux
Jamais n'est jaloux ;
L'imbecille ,
Tranquille ,
File
Doux.



Tot ,
 Cataut ,
 Il me faut
 Du Tonnerre :
 Vîte, ma chere ,
 Remplis-en mon verre.
 Fais-moi du bois tortu
 Goûter la vertu ;
 Ce commerce
 Me berce :
 Verse
 Drû.



Non ,
 Damon ,
 Ce canton
 De la terre ,
 Dit l'Angleterre ;
 Ne me tente guere.
 Qui par le Paquebot
 Y passe , est un sot.
 Là, la goutte
 Qu'on goûte ;
 Coûte
 Trop.



A U T R E.

Air : Tout cela m'est indifferant.

Celui qui trompe est un fripon ,
Celui qu'on trompe est un oison :
Tâchons de n'avoir point affaire
A tout Grec & Maître Gonin ;
N'être point dupe , & n'en point faire ;
C'est à quoi vise un esprit sain.



Fuir la gloire & l'ambition ,
Se plaire en sa condition ;
Jamais en vain ne se repaître ,
D'aucun espoir n'être bercé ;
Rendre content & toujours l'être ;
C'est le parti le plus sensé.



Rien n'est pire que le chagrin :
Dans notre ame il porte un venin ,
Qui nous fait à pas lents descendre
Dans les ténèbres du tombeau.
N'en point donner & n'en point prendre ;
C'est-là le destin le plus beau.



Les termes durs & les gros mots
 Ont souvent causé de grands maux ;
 Dans les cœurs ils savent produire
 Des haines qu'on n'éteint jamais.
 N'en point entendre & n'en point dire ,
 C'est à quoi tendent mes souhaits.

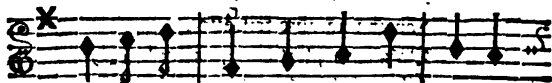


Des procès l'usage fatal
 Mene tout droit à l'Hôpital.
 Nous perdons , par leur ministère ;
 Nos biens, notre tems, nos amis :
 N'en point avoir & n'en point faire ;
 C'est le meilleur à mon avis.

A U T R E.



Etre sou-mis, tendre & sin- cere ,



N'avoir d'au- tres soins que de plaire
 Tome I. R



A l'objet qui sçut nous charmer ; C'est ain-



si qu'en de vroit ai- mer. Ne confi-



derer que foi- même , Renoncer à la



bon-ne foi , N'avoir que son plaisir pour



loi ; C'est ain- si que l'on ai- me.



Loin des beaux yeux de sa maitresse ;
Sentir une vive tristesse ,
Qu'aucun plaisir ne peut calmer ;
C'est ainsi qu'on devoit aimer.
N'y penser plus dès le jour même ,
Se livrer à d'autres amours ,

Et changer d'objet tous les jours ,
C'est ainsi que l'on aime.



Se plaire dans son doux martyre ,
Resentir beaucoup & peu dire ,
Par des soins constans s'exprimer ;
C'est ainsi qu'on devrait aimer.
Affecter une peine extrême ,
Feindre sans cesse de languir ,
Beaucoup dire & peu ressentir ;
C'est ainsi que l'on aime.

AUTRE.

Air : Confiteor.

LE vieux Silene à ses amis ,
Entre la poire & le fromage ,
Un jour montra ses cheveux gris ,
Et leur adressa ce langage :
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.



Malgré les maux & les tourmens
Que dans la vieillesse on éprouve ,
Elle a de certains agrémens ,
Et voici comme je le prouve :

R ij

De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux présens des Cieux.



Mon printems est bien loin de moi ;
Et déjà mon été s'envole.
En faut-il pleurer ? Non , ma foi ;
Par ce refrain je me console ;
De vieux amis , &c.



Contre le tems prompt à passer ,
C'est mal à propos que l'on boude ;
Quand la tête vient à baisser ,
Pour boire on hausse mieux le coude.
De vieux amis , &c.



Mes chers enfans , jusqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goutte ,
Verre en main , voyons-nous souvent ,
Et buvons la petite goutte.
De vieux amis , &c.



Que des Dieux l'auguste pouvoir ,
Jusqu'à la fin de ma carrière ,
Me conserve un œil pour vous voir ,
Une main pour porter mon verre.
De vieux amis , &c.



Silene se tut à ces mots ,
Et ses yeux pleuroient de tendresse ;
Tout ce qu'il dit est à propos ,
Et j'y trouve de la sagesse.
De vieux amis , &c.

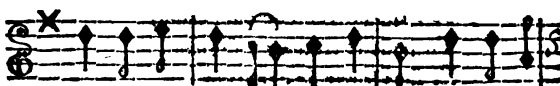


Dans ce beau séjour , Dieu merci ;
Nous avons ce double avantage ;
Pussions-nous , ce siècle fini ,
Répéter le même langage :
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux :

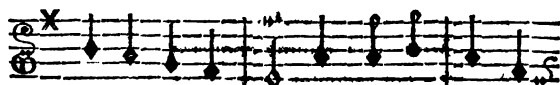
A U T R E.



Vous qui vous li-vrez au nau- frage ,



Vous é-tes fou de tant risquer. Est-il be-

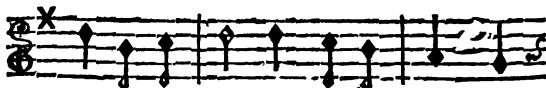


soin de s'embar-quer, Pour trouver le plus

390 VAUDEVILLES.



doux par-tage ? Il est là , Le voi-



là , C'est ce - la ; C'est la li-queur ver-



meille De ma bou-teil- le.



Si Grégoire vit sans allarmes ;
S'il ne connoît peine , ni soin ,
Amis , ne cherchons pas plus loin
L'auteur d'un fort si plein de charmes.
Il est là , &c.



Amant , pour te rendre tranquille ;
Je sçais un remede charmant ;
Tu peux le trouver aisément ,
Et sans sortir de cet asyle.
Il est là , &c.



Mari , si ta femme coquette
Te fait redouter le croissant ,
Je sçais un moyen tout-puissant

Pour te consoler de l'aigrette.
Il est là, &c.



Chassons la vapeur de la bile ;
Allons , morbleu , point de langueur :
Prenons une agréable humeur ;
Nous en avons le vrai mobile.
Il est là , &c.

A U T R E.

Air : Ça fait toujours plaisir.

LOIN des yeux de Nannette,
Je parle comme un Roi ;
Mais ma bouche est muette ,
Quand elle est près de moi.
Je voudrais & je n'ose :
La peur me prend d'abord.
Y comprend-on quequ' chose
Mais , mais , c'est pis qu'un fort.



Lorsque Lubin m'offense
Dans l'instant je le hais
Je veux de ma présence
Le bannir pour jamais.

Dès qu'il revient , tout change ;
 Ma colere s'endort.
 Ça n'est-il pas étrange ?
 Mais , mais , c'est pis qu'un fort.



'Avant qu'une Bergere
 Eût captivé Médor ;
 Sans discours , sans maniere ,
 C'étoit un franc butor.
 Aujourd'hui qu'il est tendre ,
 Il parle , il prend l'effor.
 Y peut-on rien comprendre ?
 Mais , mais c'est pis qu'un fort



Le vaillant fils d'Alcmene
 Mit des Monstres à mort ;
 Il triompha sans peine
 Du Géant le plus fort.
 Un Enfant foible & tendre
 Lancé un trait , & d'abord
 Le Héros vient se rendre.
 Mais , mais c'est pis qu'un fort.



Jaloux avec outrance ,
 Vulcain gronde bien fort ;

L'ardeur de la vengeance
Par les deux yeux lui sort.
De Vénus un sourire
Se fait voir , & d'abord
Toute colere expire.
Mais , mais , c'est pis qu'un sort.

A U T R E.

Air : *C'est chez vous.* Menuet des Comédiens Esclaves.

QUELS appas
Comblent nos vœux dans ce charmant repas !
Quels appas
Ce beau séjour n'a-t-il pas !
Les doux objets que j'y vois ,
Le jus divin que j'y bois ,
Sont les raisons qui me font vous chanter ;
Et répéter :
Quels appas , &c.

X
C'est chez vous
Qu'on fait couler le nectar le plus doux ;
C'est chez vous
Qu'on nous le verse à grands coups.
De ce breuvage , & d'amour.
Enyvrons-nous tour à tour.
Non , ce n'est point à la table des Dieux

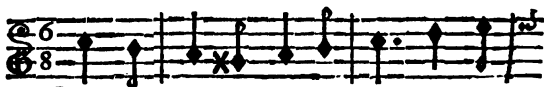
R v

Qu'on est heureux ;
C'est chez vous , &c.



Dans vos yeux
L'Amour paroît le plus charmant des Dieux ;
Dans vos yeux
Il semble rire à mes vœux.
Mais dans mon cœur , ce trompeur
Ne fait sentir que rigueur ,
Ah ! que n'est-il aussi doux avec moi
Que je le voi
Dans vos yeux , &c.

A U T R E.



QUE nous goûtons de plai-firs ! Tour comble



i-ci nos de-firs. Jus di-vin , Beauté di-



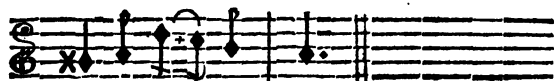
vine, Nous en-chantent tour à tour. Pour nous



donner de l'amour, Vive, vi-ve ma voi-



fine : Pour nous donner de bon vin, Vive,



vive mon voi- fin.



Au tendre 'enfant de Cypris
Bacchus dispute le prix ;
D'un côté, l'Amour domine :
Bacchus, de l'autre, a son tour.
Pour nous donner, &c.



Que chacun, le verre en main,
Fasse honneur à ce festin ;
Bannissez l'humeur chagrine ;
Et chantez à votre tour :
Pour nous donner, &c.



R vj

A U T R E.

Air : De tout tems le jardinage.

DE tout tems le jardinage
Fut l'amusement du Sage ,
J'en fais aussi mon emploi ;
Il n'en est point , je vous jure ,
Qui s'attache à la Nature ,
Avec tant d'ardeur que moi.



Je bannis de mon parterre
Deux fleurs qu'on n'estime guere ;
Le Pavot & le Souci.
Belles de nuit , Marguerite ,
Chez moi sont des fleurs d'élite ;
La Pensée y croît aussi.



Des plantes la plus tardive ,
Sûr que je la cultive ,
Croît promptement & mûrit ;
En hyver , lorsque tout gèle ,
Malgré la bise cruelle ,
Mon Rosier toujours fleurit.



Charmé de la jeune Rose ,
 Sans me lasser , je l'arrose
 Le matin comme le soir ;
 Mais pour la vieille Immortelle ,
 Siôt que je suis près d'elle ,
 Je détourne l'arrosoir.



Je fais pommer la Laitue ,
 Je la fais grossir à vue
 Dans la plus âpre saison.
 D'un terroir sec & stérile
 Je rends le produit fertile ,
 Le fruit y vient à foison.

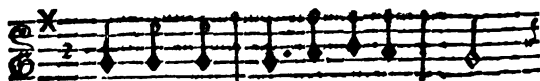
A U T R E.

Air : Pour aller jou , jou , &c.

J Ades mes desirs inconstans
 Erroient de fleurette en fleurette ;
 Mais depuis que vos yeux touchans
 Ont sur moi victoire complète ,
 Mes vœux se réunissent tous ,
 Pour aller jou , jou , jou , sur l'herbette ;
 Pour aller jou , jou , jouer avec vous.



AUTRE.



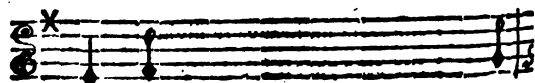
AUprès des Bel-les de ce temps ,



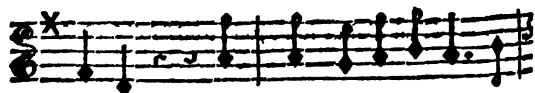
On va grand train, (Ici l'on rape du tabac.) par



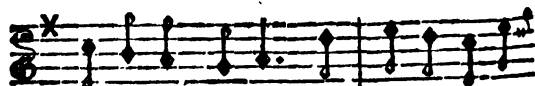
les pré-sents. Leur fier-té, d'un



souffle, est (Ici l'on en prend.) vain-



cu-e. Mais quand on ne peut plus pour-

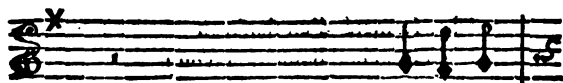


voir à leurs dépens, Leur ardeur di-mi-

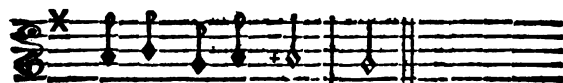
VAUDEVILLES. 401



nü- e ; Et nous perdons no- tre crédit ,



(Ici l'on éternue.) Atchit , Auf- si vi-



se qu'on é- ter- nu- e.



Belles , quand quelqu'un vous séduit ,
Dans sa promesse il fait grand bruit ;
Mais un rien la rend superflue.

Tout aussitôt qu'il a la Beauté qu'il pour- suit ,

Ailleurs il s'évertue ;

Et son ardeur s'évanouit ,

Atchit ,

En moins de temps qu'on n'éternue.



Un Etourdi , dans son printems ,
Mene grand train ses passe-tems ;
Mais bientôt le plaisir le tue.

Souvent pour avoir trop tenu table à vingt ans ,

A trente il s'exténue ;

La goutte vient , la santé fuit ,
 Atchit ,
 Aussi vite qu'on éternue.



La fermeté d'un fanfaron
 N'est qu'une boule de savon ;
 En soufflant , on la perd de vue.
 Sitôt qu'un Grenadier parle d'un certain ton ;
 Et que l'épée est nue ,
 Notre Héros s'évanouit ,
 Atchit ,
 En moins de temps qu'on n'éternue.



La beauté , même en un Tendron ,
 Dure peu , si quelque Aquilon
 Vient souffler à la boulevue.
 Belles , quand on vous veut séduire , tenez bon.
 Par les vents abattue ,
 La plus belle fleur se flétrit ,
 Atchit ,
 Aussi vite qu'on éternue.



A U T R E.

Air : Tes beaux yeux.

NICAISE étoit plus bête
 Qu'un mangeur de chardon ;
 En public , tête à tête ,
 C'étoit un vrai dindon.
 Ses discours , de nous plaire
 Ont aujourd'hui le don.
 Quel maître ainsi l'éclaire ?
 C'est le Dieu Cupidon.



Dans sa maigre cuisine ,
 Cléon vivoit de l'air :
 Par crasse & par léfine ;
 Tout lui paroissoit cher.
 Depuis qu'il sert Climene ,
 Sa dépense fait bruit.
 Amour , ce phénomène
 De ta flamme est le fruit.



Damon , timide Athlete ,
 Sur le pré pâlissoit ;
 A l'aspect d'une brette ,
 L'effroi le saisissoit.

Depuis qu'il aime Hortense ,
 C'est un vrai Scipion.
 Tendre Amour , ta puissance
 Change un lièvre en lion.



Sans honte & sans scrupule ,
 Mondor fut débauché ;
 D'une affreuse crapule
 Longtemps il fut taché.
 Depuis qu'Iris l'engage ,
 Il pense sagement.
 Amour , c'est ton ouvrage
 Que ce grand changement.



Une Bergère est Reine ,
 Quand tu le veux , Amour :
 Un Héros , dans ta chaîne ,
 Est Berger à son tour.
 Le beau feu que tu causes
 Confond tous les Etats.
 Quelles métamorphoses ,
 Grand Dieu , ne fais-tu pas ?



A U T R E.

Air : Nous jouissons dans nos hameaux.

J'AIME à te voir , cher Medecin ,
Goûter cette ambrosie ;
Je regarde comme un saquin
Quiconque la décrie.
Quoi qu'en dise la Faculté ,
Bois-en tout comme un autre :
Tu trouveras de la santé ,
Pour veiller sur la nôtre.



Guerrier , ton métier fait honneur ;
Mais je n'en veux point être.
Le bruit du verre fait moins peur ,
Que celui du salpêtre.
Et quand je décoiffe un flacon ,
Le liège qui pette ,
Me fait entendre un plus beau son
Que tambour & trompette.



Toi qui vas , pour me secourir ,
Crier à l'audience ,
Avocat , veux-tu voir fleurir
Ta bruyante éloquence ?

Qu'avec le bon jus du tonneau ;
Ta voix se réconforte ;
Pour étourdir tout le Barreau ,
Tu l'auras assez forte.



Si tu veux qu'un joyeux transport
Dans ton ame renaisse ,
Financier , mets ce rouge bord
En dépôt dans ta caisse :
Tu pourras , après l'avoir bû ,
Dire en toute assurance ,
Que de tes jours tu n'as reçu
Meilleur droit de présence.



De ce jus , tu sçais la vertu ;
Sa bonté t'est connue :
Philosophe , pourquoi veux-tu
Porter plus loin ta vue ?
Son goût charmant nous satisfait ;
Nous faut-il autre chose ?
Quand je suis content de l'effet ,
Que m'importe la cause ?



Vos yeux , Mesdames , sur nos cœurs
Lancent des traits de flamme ;

Mais vous ôtez par vos rigueurs
 Tout espoir à notre ame.
 Permettez-nous de recourir
 A ce divin breuvage :
 Vous ne voulez pas nous guérir ;
 Souffrez qu'il nous soulage.

AUTRE.



L'Amour est une a-mu- fette, Où l'on



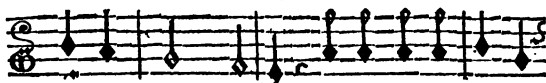
court même ha- zard, Qu'au jeu de Cligne- mu-



fette, Ou bien à Co- lin-Maillard. Aux ten-



dres cœurs il est ra-re De mar- cher long-



tems sans choir. Ga-re, ga-re, ga-re, ga-re,



gare , gare le pot au noir.



Pour l'amoureuse folie
Je n'ai que trop de penchant ;
Près d'Iris & de Silvie ,
Je sens un amour pressant :
Mais la raison me rembarre ,
Et me dit , pour me rasseoir ,
Gare , gare , &c.



Quand un tendre Amant nous presse
De soulager son tourment ,
Aux effets de sa tendresse
Opposons-nous dans l'instant.
Bientôt la raison s'égare ;
Le cœur se laisse émouvoir.
Gare , gare , &c.



Vous qu'aux rives du Permesse
Conduit un charme flatteur ,
Modérez avec sagesse
Les transports de votre ardeur,
Si l'on veut suivre Pindare ,
Sans consulter son pouvoir ,
Gare , gare , &c.



C'est une chimere pure
De vouloir trop s'avancer ;
Qui ménage son allure ,
Va bon train , sans se lasser :
Mais quand on vent , comme Icare ,
Suivre un téméraire espoir ,
Gare , gare , gate , gare
Le pot au noir.

AUTRE.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde :

QUI des deux est le plus à plaindre ;
De la veuve ou de l'orphelin ?
Qui des deux est le plus à craindre ,
De la fièvre ou du medecin ?
Du Plumet ou de la coquette ,
Lequel sçait mieux l'art de changer ?
L'égalité semble parfaite :
L'affaire est encore à juger.



Les gens de robe , & de finance
Dans leur métier sont differens
Mais ils ont une ressemblance ,
C'est qu'ils vivent à nos dépens.

Qui des deux sçait mieux nous détruire ?
 Qui des deux sçait mieux nous ronger ?
 C'est ce que je ne puis vous dire :
 L'affaire est encore à juger.



Il est des chevaux qui promènent ;
 Il en est qui sont promenés ;
 Combien en voyons-nous qui traînent ?
 Combien en est-il de traînés ?
 C'est un calcul qu'en cette ville
 Maint chiffreur voudroit arranger ;
 Mais l'ouvrage est trop difficile :
 L'affaire est encore à juger.



Lorsque, dans l'amoureux mystère,
 Deux jeunes & tendres Amans,
 D'un feu mutuel & sincère,
 Ressentent les transports charmans,
 Qui des deux goûte davantage
 Le doux plaisir de s'engager ?
 Sont-ils égaux dans leur partage ?
 L'affaire est encore à juger.



Trois suppôts, d'humeur mercenaire ;
 Huissier, Procureur & Greffier,
 Furent par les Dieux en colere
 Destinés pour nous châtier.

Qui des trois a la main plus libre ,
Plus adroite pour vendanger ?
La balance est en équilibre :
L'affaire est encore à juger.



De Canente & de Cythérée,
Philis réunir les attraits ;
Sa voir, en tous lieux admirée,
Nous enchante autant que ses traits.
Est-ce à la voir, est-ce à l'entendre
Que l'on court le plus de danger ?
C'est ce qu'aucun n'a pû m'apprendre :
L'affaire est encore à juger.



De l'Orgueil ou bien de l'Envie ;
Lequel dans notre ame est l'aîné ?
De l'Amour ou de la Folie ,
Qui des deux le premier est né ?
De l'encens ou de la satire ,
Lequel sçait mieux nous outrager ?
J'aurois peine à vous en instruire :
L'affaire est encore à juger.



Air : *Du Confiteor.*

OUr des deux a l'esprit plus sot,
La muette ou la babillarde ?
Qui d'un baudet qui ne dit mot,
Ou d'un Sçavantas qui bavarde.

Dans l'ennui sçait mieux nous plonger ?
L'affaire est encore à juger.

✕

Si quelque arrêt ou quelque loi ,
Pour la réforme des toilettes ,
Des miroirs supprimoit l'emploi ,
Qui , des Abbés ou des coquettes ,
Sçauroient le plus s'en affliger ?
L'affaire est encore à juger.

✕

Du Panégyriste Orateur ,
Du Rimeur qui chante la Belle ;
Du Dentiste ou du Voyageur ,
Lequel sur les autres excelle
En discours faux & mensonger ?
L'affaire est encore à juger.

✕

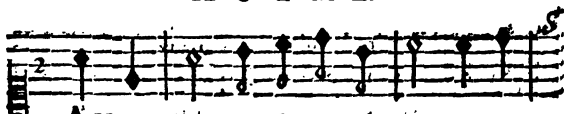
Trois spectacles sont , dans Paris ;
Votre amusement ordinaire ;
Lequel des trois , à votre avis ,
D'Acteurs capables de vous plaire ;
A sçu le mieux se partager ?
L'affaire est encore à juger.

✕

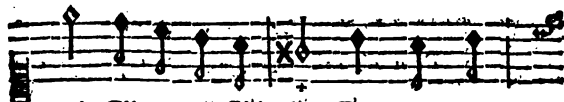
D'un Peintre ou d'un Acteur chantant ;
Qui s'able mieux le doux breuvage ?
Qui du Papillon voltigeant ,
Ou d'un amant dans son jeune âge ;
Est plus inconstant & léger ?
L'affaire est encore à juger.

✕

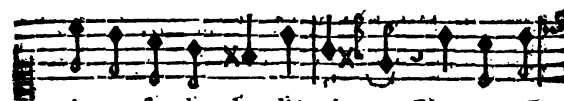
AUTRE



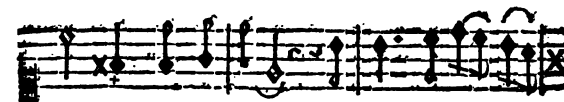
AUtre - fois , par des vers jo- lis , On char-



moit Clémene & Phi- lis : Dans ce tems-

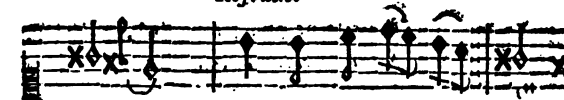


ci , que sert le don d'é-cri-re ? Chacun est



sourde aux madrigaux. Phébus , a-vec sa

Refrain



ly- re , N'est qu'un be-nêt qui s'é-



se Sa poudre aux moi-neaux.

S ij

414 VAUDEVILLES.

On voit aujourd'hui peu d'amans
Réussir par les sentimens ;
Le ton craintif d'un Berger qui soupire ,
N'intéresse plus à ses maux.
On écoute un Satyre :
Mais un Céladon tire
Sa poudre aux moineaux.



Pour chercher fortune à Paris ;
Clitandre a quitté son pays ;
Il est sçavant , pour l'esprit on l'admire :
Mais il n'est ni fourbe ni faux.
Quelqu'espoir qui l'attire ,
Je crains fort qu'il ne tire
Sa poudre aux moineaux.



A tout âge tout n'est pas bon ;
Chaque plaisir a sa saison ;
Qu'un jeune cœur ait un tendre délire ;
Je lui passe ses vertigots ;
Mais je ne puis , sans rire ;
Voir un vieux fou qui tire
Sa poudre aux moineaux.



Un bon chasseur doit consulter
Jusqu'où son fusil peut porter.
A bien viser qu'il ait soin de s'instruire ;
Il faut aussi qu'il soit dispos :

Trop de lenteur sçait nuire ;
Le gibier part , on tire
Sa poudre aux moineaux.



J'ai l'esprit folâtre & badin ;
Vive la joie , est mon refrain.
Si quelque sot , me voyant toujours rire ;
S'alloit flatter mal à propos ,
Amour , daigne lui dire
Qu'un galant chez moi tire
Sa poudre aux moineaux.



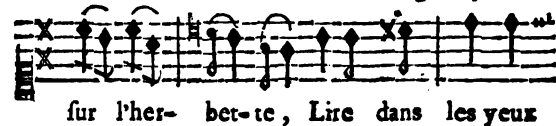
Mon mari , bon chasseur jadis ;
M'apportoît becasse & perdrix ;
Mais aujourd'hui que son adresse expire ;
Nous mangeons peu de bons morceaux.
Par fois le pauvre fire
Chasse encor : mais il tire
Sa poudre aux moineaux.



Coquettes , je vous connois bien ;
Vous aimez tout , & n'aimez rien.
De vingt amans soumis à votre empire
Aucun n'efface ses rivaux ;
Vous sçavez vous conduire
Si bien que thacun tire
Sa poudre aux moineaux.



A U T R E.



VAUDEVILLES. 417



nos soupirs ; C'est le roi des plaisirs.




Quelque part où l'on se transporte ;
 Être entouré d'une cohorte ,
 Voir des curieux jusqu'aux toits ;
 C'est le plaisir des Rois.
 Quand on voyage avec Silvie ,
 N'avoir pour toute compagnie
 Que les Amours & les Zéphyr ,
 C'est , &c.



Posséder des trésors immenses ,
 Briller par de riches dépenses ,
 Commander & donner des loix ;
 C'est le plaisir des Rois.
 Toucher l'objet qui sait nous plaire ,
 Par un retour tendre & sincère ,
 La voir sensible à nos desirs ;
 C'est , &c.



Agir & commander en maître ;
 Avec la poudre & le salpêtre ,
 Fortement appuyer ses droits ;
 C'est le plaisir des Rois.

Quand le tendre enfant nous couronne,
 Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
 Ne rien devoir qu'aux doux soupirs ;
 C'est , .



Des plus beaux bijoux de l'Asie ;
 Parer une Beauté chérie ,
 En charger sa tête & ses doigts ;
 C'est le plaisir des Rois.
 Voir une petite fleurlette
 Toucher plus le cœur de Nannette ,
 Que perles , rubis & Saphirs ;
 C'est , &c.



Quand on est heureux à la guerre ,
 En informer toute la terre ,
 Publier par-tout ses exploits ;
 C'est le plaisir des Rois.
 Lorsque l'Amour nous récompense ,
 Goûter , dans l'ombre & le silence ,
 Le fruit de nos tendres soupirs ;
 C'est , &c.



Avec une meute bruyante ,
 Remplir les forêts d'épouvante ,
 Réduire des cerfs aux abois ;
 C'est le plaisir des Rois.
 Avec une troupe choisie ,

Chasser , à grands coups d'ambroisie ;
La douleur & les vains soupirs ;
C'est , &c.



Donner , dans une grande fête ,
Des concerts à rompre la tête ,
Où l'on entend mugir cent voix ;
C'est le plaisir des Rois.

Dans un petit repas tranquille ,
Par quelque gentil Vaudeville ,
Du cœur exprimer les desirs ;
C'est , &c.



A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse ,
Donner souvent les beaux emplois ;
C'est le plaisir des Rois.

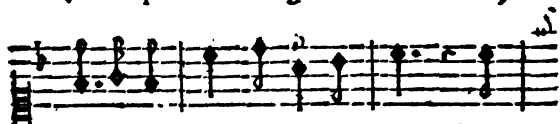
Verre en main , près de ce qu'on aime ,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs ;
C'est le Roi des plaisirs.



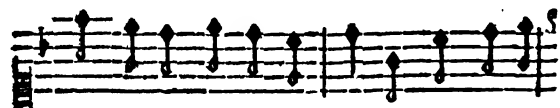
AUTRE.



Vous que l'on assigne au Pa-lais,



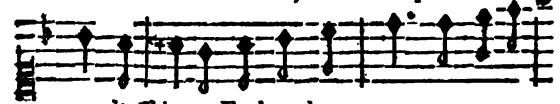
Défi-rez vous un bon suc-cès ? Pre-



nez, si vous voulez bien faire, Pour folli-

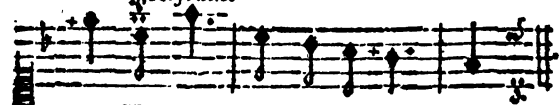


citeurs des du-cats, Mercure pour hom-



me d'affaire, Et deux beaux yeux pour avo-

Refrain.



cats; Voi-là tout le myste-re.



Jeunes rimeurs , qui souhaitez
Par vos écrits être goûtés ,
Un beau détail est nécessaire ;
Brillez par des portraits divers ,
La tirade surtout sçait plaire ,
Quand on finit par deux beaux vers ;
Voilà tout le mystere.



Se comporter tout uniment ;
Faire son devoir rondement ,
Sur ses fonds regler l'ordinaire ;
Peu s'attacher aux doux objets ,
Tout voir , tout entendre , & se taire ;
Pour être heureux & vivre en paix ;
Voilà tout le mystere.



Si vous voulez être goûtés
Du cercle que vous fréquentez ;
En mentant paroissez sincere ,
En bons mots soyez abondant ,
Des présents flattez la chimere ,
Sur les absents soyez mordant ;
Voilà tout le mystere.



A U T R E.



Pour la gloire & pour la gran- deur,



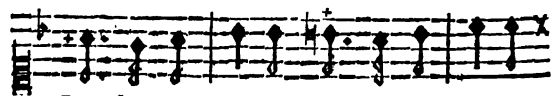
L'ambi-ti- eux est plein d'ardeur : Mais que d'in-



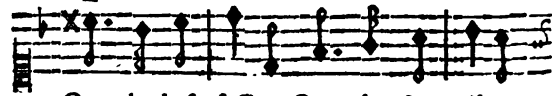
trigués , De soins, de brigues ! Que de fa-



tigués , De tra- vaux & de mouvemens !



Que de ca- resses ! Que de sou- plesses !



Que de bas- fesses ! Que de ser- viles

Refrain.



complimens ! Ce qui fait nos plaisirs ,



Fait aussi nos tourmens.



Près d'Iris, un jeune amoureux
Peut rencontrer un sort heureux :

Mais que de craintes ,
D'ennuis , de plaintes ,
De larmes feintes !

Que de transports & de sermens !

Que de caprices ,
Que d'injustices ,
Que d'artifices

Précedent quelques doux momens !

Ce qui fait nos plaisirs , fait aussi nos tourmens.



Nuit & jour , l'avidé Crésus
Est occupé de ses écus.

Quand il contemple ,
Coffre très ample ,
C'est-là son temple ;

424 VAUDEVILLES.

C'est-là qu'il offre son encens :

Mais quelle peine !

Dieux ! quelle gêne !

Plutus l'entraîne.

Dans les soucis les plus cuisans.

Ce qui fait nos plaisirs , fait aussi nos tourmens.

AUTRE.



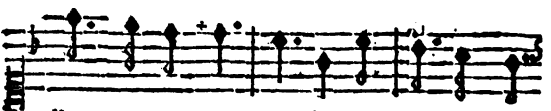
ON ne voit plus que charla- tans , A trom-



per tout le monde s'oc- cupe ; C'est un



jeu , C'est un pas- se tems ; Tour à tour l'un de

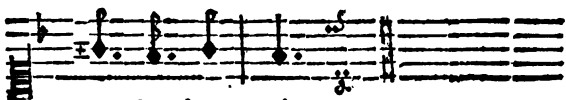


l'autre on est du- pe : Chacun prend pour de-

Refrain.



vise aujour-d'hui : A trompeur , trom-



peur & de- mi.



Aux Provençaux ceux d'Avignon
 Quelquefois font sentir leur adresse ;
 Le Normand qui dupe un Gascon ,
 Trouve au Mans quelqu'un qui le redresse ;
 En tous lieux on se comporte ainsi,
 A trompeur , &c.



Philis , veuve de six amans ,
 A Damon s'offre pour toute neuve ;
 Damon , coureur depuis dix ans ,
 Se déclare aussi neuf que la veuve ;
 C'est ainsi qu'on s'abuse aujourd'hui,
 A trompeur , &c.



Pour gagner un Grand de la Cour ,
 Un flatteur le berce de chimeres ;
 Le Grand lui promet à son tour
 Des monts d'or qui n'arriveront gueres ;

Voilà comme on agit aujourd'hui.

A trompeur , &c.



L'autre jour , en habit bourgeois ,
Un manant sçut duper une fille ;
La fille , en habit villageois ,
Etoit une Agnès de la Courtille ;
Voilà comme on s'engage aujourd'hui.
A trompeur , &c.



Lifandre aux champs porte ses pas ;
Pour guérir , dit-il , un mal de tête ;
Sa femme ne sortira pas ,
Dans son lit la colique l'arrête ;
Que je vois d'abus dans tout ceci !
A trompeur , &c.



Diaphorus au marchand de vin
Vend bien cher un extrait de riviere ;
Le marchand vend au medecin
Du Champagne arrivé de Nantetre ;
Ce qui prouve encor ce refrain-ci ,
A trompeur , &c.



Certain époux , en se couchant ;
Mit ses deux mollers sur sa tablette ;
Sa femme , dans le même instant ;
Déposa sa gorge à sa toilette :

VAUDEVILLES. 427

Que voit-on dans cet exemple-ci ?

A trompeur, &c.



Deux chasseurs, près de mon quartier ;
Ont tué, sur la fin de l'Automne ,

L'un , fix perdrix dans un grenier ;

L'autre , trois lapins dans une tonne :

Que doit-on conclure de ceci ?

A trompeur, &c.



Deux orphelins, chez un tuteur ;
Ont un fort gracieux & tranquille ;

La femme élève le mineur ,

Le mari prend soin de la pupille ;

Voilà comme on s'arrange aujourd'hui.

A trompeur, trompeur & demi.

A U T R E.



Que la ter-re d'une prude Veut de



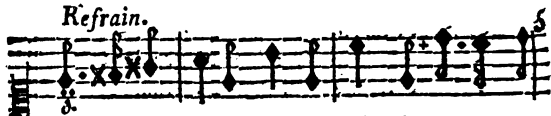
soins & de fa- çons ! Il faut un travail bien

428 VAUDEVILLES.

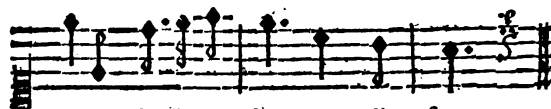


rude , Pour en ôter les char- dons.

Refrain.



Vite à l'ouvrage , Tôt , tôt , tôt ; Courage , cou-



rage ; Cultivez - la comme il faut.



La terre de nos coquéttes
Est d'un rapport excellent ;
On y voit mille fleurettes ,
Et des pêchers en plein vent.
Vite à l'ouvrage , &c.



D'une Agnès la terre est tendre ;
Mais il y croît du chiendent.
Pour l'empêcher de s'étendre ,
Il faut un travail ardent.
Vite à l'ouvrage , &c.



Dans la terre de la veuve ,
Quotqu'on ait fait la moisson ,

Souvent mieux qu'en terre neuve ,
Le grain y vient à foison.
Vîte à l'ouvrage , &c.



La terre de la finance
Produit les fruits les plus beaux ;
Petit arbre en diligence
Y devient arbre très gros.
Vîte à l'ouvrage , &c.



Du Pinde autrefois la terre
Excelloit en fruits nouveaux ;
Aujourd'hui maigre & légère ,
Il n'y vient que des pavots.
Vîte à l'ouvrage , &c.



Jadis ta terre étoit bonne ,
Amour ; la rose y brilloit ;
A présent elle ne donne
Que narcisse & que muguet.
Vîte à l'ouvrage , &c.



De l'Hymen la terre est forte ;
Mais hélas ! dans ce tems-ci
Souvent elle ne rapporte
Que rose pâle & fouci.
Vîte à l'ouvrage , &c.



432 VAUDEVILLES.

Marins , lorsque d'un long voyage
 Vos navires reviennent pleins ,
 Sur le rivage ,
 Que de confins !
 Mais quand votre flotte en désastre
 Revient sans piastra ,
 On vous renvoye à *Diavolos* :
Nescio vos.



Vous chez qui l'on boit & l'on mange ;
 Vos amis viennent fréquemment ;
 Baune & Coulange
 Sont leur aimant :
 Mais quand votre terre est saisie ,
 La compagnie
 Vous dit , en vous tournant le dos :
Nescio vos.



Combien aujourd'hui , dans la France ;
 Pensent que Héros & Seigneurs
 De leur naissance
 Sont les auteurs ;
 Qui quelque jour , au sombre empire ;
 S'entendront dire
 Par ces Seigneurs & ces Héros :
Nescio vos.



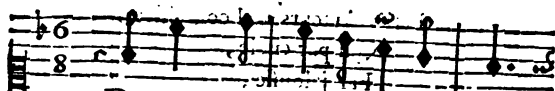
Went-on

Veut-on emprunter quelque somme ;
 Il faut voir avec quelle ardeur
 On suit un homme
 Qu'on croit bon cœur.
 Sitôt que la somme est reçue ,
 Plus d'entrevûe ;
 Vite & tôt, *décampativos* ,
Nescio vos.

A U P A R T E R R E.

Pour être goûté sur la Scène ,
 L'Auteur travaille assiduellement ;
 Dieux ! que de peine !
 Ah ! quel tourment !
 Quand on a bien reçu sa pièce ,
 Tout le carresse ;
 Mais si *procumbit humi bos* ,
Nescio vos.

A U T R E.



Rimeurs , qui depuis si long tems ,

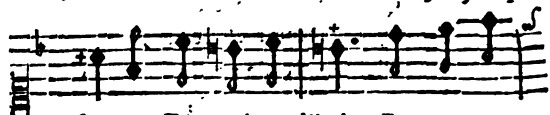


Dans vos ouvrages , Par mille ouvrages ,
 Tome I. T

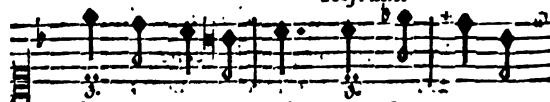
434 VAUDEVILLES.



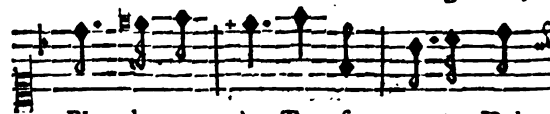
Vous brouil-lez a-vec le bon sens; Soyez plus



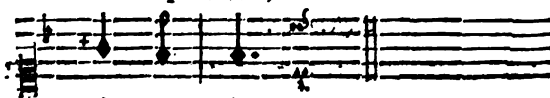
sa-ges: Dès aujour-d'hui, Raccorro-
Refrain.



dez-vous a-vec lui. Plus de guerre,



Plus de pro-cès, Tout sur terre Doit



vivre en paix.

✕
Petits Auteurs mal conseillés,

Qui par envie,

Par jalousie,

L'un contre l'autre cabalez;

Quelle folie

D'être ennemis!

Soyez tous frères, tous amis:

Plus de guerre; &c.

✕

Vous qui toujours dans des cassés,
 Pour des nouvelles,
 Des bagatelles,
 Paroissez si fort échauffés;
 Dans vos querelles,
 Tempérez-vous :
 Prenez, de grace, un ton plus doux.
 Plus de guerre, &c.



Vous qui sur deux fameux rivaux
 En harmonie,
 Passez la vie
 A disputer mal à propos;
 Quelle manie!
 Vous feriez mieux
 De les admirer tous les deux.
 Plus de guerre, &c.



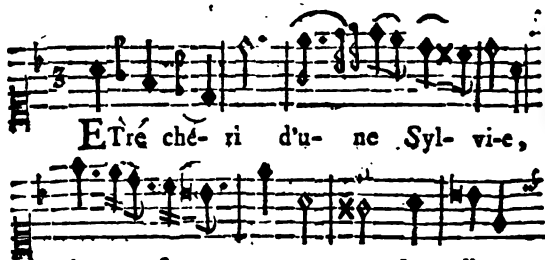
Maris, qui ne venez chez-vous
 Que pour y faire,
 D'un air sévère,
 Tonner votre bruyant courroux;
 Votre colere
 Vous coëffe mal.
 Prévenez un destin fatal.
 Plus de guerre, &c.



436 VAUDEVILLES.

Vous qui , pour mettre à découvert
 Certain mystere
 Qu'on devoit taire ,
 Payez des Avocats bien cher :
 Quelle chimere !
 Tristes plaideurs ,
 Ouvrez les yeux sur vos erreurs.
 Plus de guerre , &c.

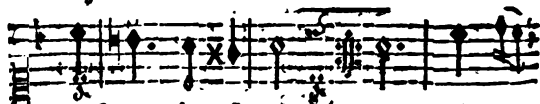
A U T R E.



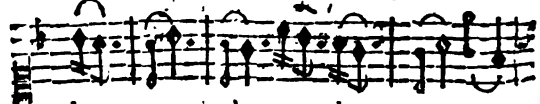
Etre ché-ri d'u- ne Syl- vie,



A- mu- san- ce autant que Jo- li- e,
 Refrain,

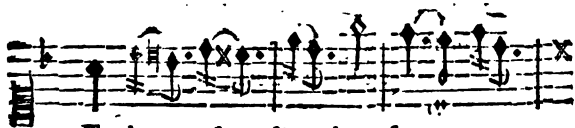


C'est un bon I- tem tem ; Mais la

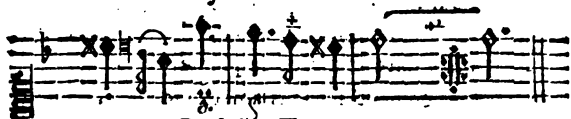


bor- ner à notre hom- ma- ge ,

VAUDEVILLES. 437



Et la pos- sé- der sans par-
Refrain.



ra-ge, C'est le Tu au-tem.



Avoir un amant jenne & tendre ,
Qui sçache au cœur se faire entendre ,
C'est un bon *Item* ;
Mais en trouver dont la prudence
Nous ménage par le silence ,
C'est le *Tu autem*.



Sçavoir éloigner de sa Belle
Les Adonis en soutanelle ,
C'est un bon *Item* ;
Mais des galants à soubreveste
Empêcher l'approche funeste ,
C'est le *Tu autem*.



Avoir une somme assez forte ,
Pour s'en faire un fonds qui rapporte ,
C'est un bon *Item* ;

T iij

Mais rencontrer dans un Notaire
 Un fidele dépositaire ,
 C'est le *Tu autem*.



Sçavoir , d'une façon badine ,
 Tourner une critique fine ,
 C'est un bon *Item* ;
 Mais faire sortir de sa plume
 Beaucoup de sel sans amertume
 C'est le *Tu autem*.



Arriyer au port de Cythere ,
 Sans péril & sans vent contraire ,
 C'est un bon *Item* ;
 Mais revenir de ce voyage ,
 Sans *fructus belli* , ni dommage ,
 C'est le *Tu autem*.



Qu'une fille , dans son jeune âge ,
 Ait mille agrémens en partage ,
 C'est un bon *Item* ;
 Mais que sa beauté printaniere
 Épargne une dot à son pere ,
 C'est le *Tu autem*.



Juger comme il faut d'un ouvrage ,
 Donner un avis juste & sage ,
 C'est un bon *Item* ;

Mais quand soi-même on veut écrire ,
Pratiquer ce qu'on sçait prescrire ,
C'est le *Tu autem*.

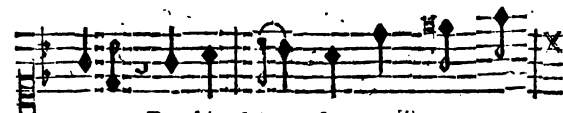
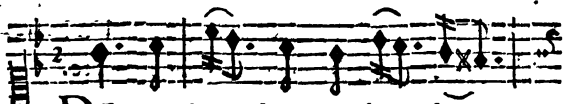
Paroître , dans une revue ,
Bien campé , l'ame résolue ,
C'est un bon *Item* ;

Mais lorsque Don Brutal raisonne ;
Marcher sans que le cœur frissonne ,
C'est le *Tu autem*.

Par quelques amis véridiques ,
Voir goûter nos pièces comiques ;
C'est un bon *Item* ;

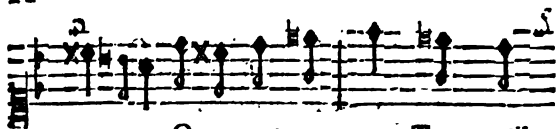
Mais d'une nombreuse assemblée
Gagner toutes les voix d'emblée ,
C'est le *Tu autem*.

A U T R E.

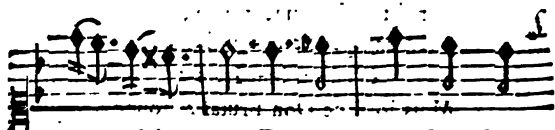


gage , Par de beaux serments vous en-
Tiv

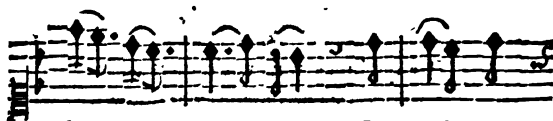
440 VAUDEVILLES.



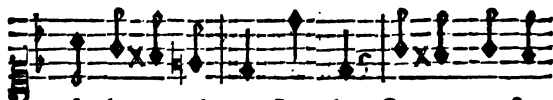
gage , On en trouve- ra , Tant qu'il



vous plai- ra. Des a- mants dont l'ar-



deur par- fai- se Ja- mais ne



se démen- ti- ra , Lon la , On vous en sou-



hai- te , On vous en sou- hai- te.



Des amis dont la complaisance
 Vous servira dans l'abondance ,
 On en trouvera ,
 Tant qu'il vous plaira.
 Des cœurs dont l'amitié parfaite

Dans le besoin vous cherchera ,
 Lon , la ,
 On vous en souhaite , &c.



Des Prestolets d'humeur coquette ,
 Des petits coureurs de toilette ,
 On en trouvera ,
 Tant qu'il vous plaira.
 Des Abbés à qui la retraite
 Dans leurs bénéfices plaira ,
 Lon , la ,
 On vous en souhaite , &c.



Des Iris dont le cœur se prête
 A tous les conteurs de sornette ,
 On en trouvera ,
 Tant qu'il vous plaira.
 Des femmes à qui la fleuriste ,
 Passé trente ans , répugnera ,
 Lon , la ,
 On vous en souhaite , &c.

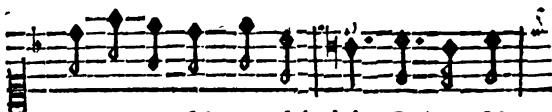
A U T R E.



M Algré Thémis & ses mur-mu-res,
 T v



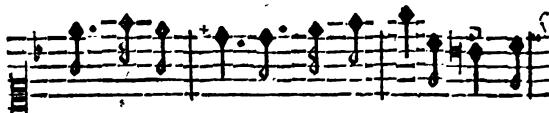
Pour un ar-pent qu'on dispu- toit , Vingt-



ans autre- fois on plai- doit , On y fai-



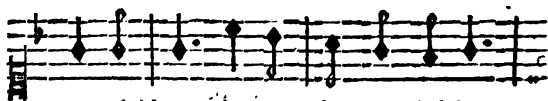
soit tant d'écri- tures ; Tout é- toit si



fort ré-pé- té , Que l'on au- roit de procé-



dures Couvert tout l'arpent. contes- té : De



nos plaideurs rien ne change l'al-lu-

Refrain.



re, Et c'est tou-jours la même
tu-re-lu-re.

✕

A Cythere, dans mon bas âge,
Les plus fideles tourtereaux
Étoient quittés pour les moineaux;
Le hibou cruel & sauvage,
Moyennant finance & bijoux,
Aux oiseaux du plus beau plumage,
Donnoit aisément du dessous.
Par-tout encore on voit la même allure;
Et c'est toujours la même turelure.

✕

Des épouses la plus parfaite,
Jadis par un ingrat mari,
Étoit bientôt mise en oubli.
On la traitoit ainsi qu'on traite
Un carrosse d'Ambassadeur:
Quand la cérémonie est faite,
Il ne sert plus guere au seigneur.
Bien des époux ont encor même allure,
Et c'est toujours la même turelure.

✕

T vj

Jadis sur la lyrique scène ,
 Le Diable , doux & complaisant ,
 Nous amusoit pour notre argent ,
 Les monstres s'y tuoient sans peine ;
 La Vestale étoit sans rigueur ,
 La Furie étoit fort humaine ,
 Le gibier s'offroit au chasseur.
 De ce pays rien ne change l'allure ,
 Et c'est toujours la même turelure.



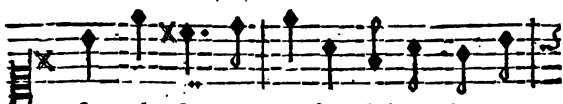
Sur le Théâtre d'Italie ,
 Jadis les succès les plus beaux
 N'étoient pas pour les grands morceaux ;
 Une gentille Parodie ,
 Dont les couplets étoient saillans ,
 Attiroit des concours plus grands ,
 Que l'intrigue la mieux finie ,
 Que les drames les plus sçavans.
 De ce pays rien ne changé l'allure ,
 Et c'est toujours la même turelure.

A U T R E.





Songez-y bien , consultez-vous ; Ne vous pres-

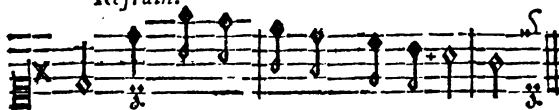


sez point de vous rendre : Suivez le con-



seil de la Rai- son ; Tiens bon, tiens

Refrain.



bon : Tout vient à point qui sçait atten- dre.



Quand un parti tarde à venir ,
 Nous ne devons point en gémir :
 Tôt ou tard , on y peut prétendre.
 Plus d'une , dans l'arriere-faïson ,
 En eut un bon :
 Tout vient à point qui sçait attendre.



Amant , quand l'objet de tes feux
 Pour toi se montre rigoureux ,
 Loin de changer , sois toujours tendre ,
 La constance amene la moisson :
 Tiens bon , &c.



Cloris , veux-tu que Celadon
 De sa main t'accorde le don :
 Ne cesse point de te défendre.
 Jusqu'au jour qui doit changer ton nom ;
 Tiens bon , &c.



A l'affut voyez un chasseur
 Tranquille , quoique plein d'ardeur ;
 Il attend ce qu'il veut surprendre ,
 Sans doute il connoît ce vieux dicton :
 Tiens bon , &c.



Voyez un Rominagrobis ,
 Attentif près d'une souris ,
 Guetter le moment de la prendre ;
 Son instinct lui fait cette leçon :
 Tiens bon , &c.



Si tu veux devenir quelqu'un ,
 Sois solliciteur importun ;
 Jusqu'à l'hommage il faut descendre ,

Pour gagner la faveur d'un patron :
Tiens bon , &c.



Fabius , en gagnant du tems ,
Fit plus que ces guerriers ardents ,
Qui veulent toujours entreprendre ;
Il sçavoit cette maxime à fond :
Tiens bon , &c.



Quand un ouvrage est reçu mal ,
Loin de suivre un dépit fatal ,
Redoublons d'ardeur , c'est l'entendre.
Peut-être à la fin trouvera-t-on
Du beau , du bon :
Tout vient à point qui sçait attendre.

AUTRE.

Air : Rien n'est si beau , rien n'est si bon : noté pag. 358.

FAUT-IL qu'en sortant de seconde ,
L'Ecolier cherche brune & blonde ,
Pour lui déclarer ses tourmens ?
Il n'est pas tems.
Faut-il que l'Amour nous engage
Dans un tendre & dur esclavage ,
Lorsque nous passons soixante ans ?
Il n'est plus tems.



L'aiglon qui dans les airs se porte ,
 Avant que son aîle soit forte ,
 Ressemble au mari de quinze ans ;
 Il n'est pas tems.

Un vieux épouseur est semblable
 A l'homme qui veut sur sa table
 Des noix , quand il n'a plus de dents ;
 Il n'est plus tems.



Candidats sans expérience ,
 Vous avez tort en conscience
 De vouloir être Présidens ;
 Il n'est pas tems.

Vieux gouteux , fors de l'audience.
 Peux-tu prendre en main la balance ,
 Lorsque tes bras sont impotens ?
 Il n'est plus tems.



Doit-on se charger d'un ouvrage ;
 Avant qu'un long apprentissage
 Donne de la force aux talens ?
 Il n'est pas tems.

Peut-on grimper sur le Parnasse ;
 Dans l'âge fâcheux où la glace
 Nous rend tardifs & tremblotans ?
 Il n'est plus tems.

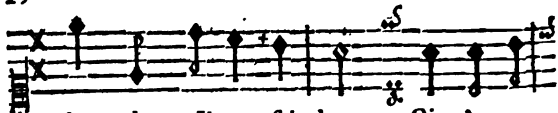


Tant que la vigueur du bel âge
 Du travail nous permet l'usage ;
 Fuyons plaisirs & passetems ;
 Il n'est pas tems.
 Peut-on , quand notre fin s'apprête ;
 Quand on n'a pieds , ni bras , ni tête ;
 Se donner certains mouvemens ?
 Il n'est plus tems.

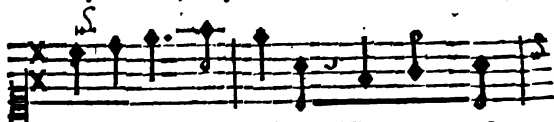
AUTRE.



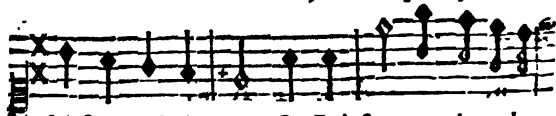
450 VAUDEVILLES.



haye donc, Il y fait bon. Si tôt que



ma mesure est vuide, Et que j'ai



bû sept ou huit coups, La Rai-son me ti-re la



bride: Houx, houx.



Jadis l'Amour, dans son empire,

Me voyoit en toute saison ;

A présent il a beau me dire :

Haye donc, haye donc,

Il y fait bon.

J'aime encor le Temple de Gnide ;

Mais au deuxième rendez-vous,

La Raison me tire la bride :

Houx.



Tant que Bélise, sans rien dire ,
 Dans son logis reçoit Damon ,
 Sa vive ardeur sçait l'y conduire :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon :

Mais quand on veut qu'il se décide ,
 Et qu'il prenne le nom d'Epoux ,
 La Crainte lui tire la bride :

Houx.

✕

Quand le Plumet est à la guerre ,
 L'Abbé , joyeux comme un pinçon ,
 Fait le petit mievre à Cythere :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon :

Mais au retour du jeune Alcide ,
 Le petit Rabat file doux ;
 La Crainte lui tire la bride :

Houx.

✕

Lorsqu'en grifette & sans dentelle
 Je voyois trotter Jeanneton ;
 Cupidon me disoit pour elle :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon.

Depuis qu'en voiture on la guide ,
 Et que je lui vois des bijoux ,
 Le Soupçon me tire la bride :

Houx.

✕

Du bon soldat l'ardeur parfaite ,
 Pour braver l'effort du canon ,
 N'attend jamais qu'on lui répète :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon :

Cependant le plus intrépide
 Sent quelque chose , aux premiers coups ;
 Qui lui retient un peu la bride :

Houx.

L'aspect d'une taille mignonne
 Quelquefois nous sert d'hameçon ;
 Nous cotrons pout voir la personne :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon :

Mais souvent un feu si rapide ,
 Quand on la voit , s'éteint en nous :
 Le Dégout nous tire la bride :

Houx.

A U P A R T E R R E.

Lorsqu'on voit le Parterre rire ,
 Et que des mains il nous répond ,
 Un espoir flatteur vient nous dire :

Haye donc , haye donc ,

Il y fait bon.

Mais quand le murmure y préside ;
 Et qu'on entend certaine toux ,
 La Crainte nous tire la bride :

Houx.

AUTRE.

LES LOIX DE LA TABLE.

Air : Je suis une vigne nouvelle.

POINT de gêne dans un repas ;
Table fût-elle au mieux garnie ,
Il faut , pour m'offrir des appas ,
Que la contrainte en soit bannie.
Toutes les maisons où j'en voi ,
Sont des lieux que j'évite.
Amis , je veux être chez moi ,
Par-tout où l'on m'invite.



Quand on est sur le point d'honneur ,
Quel désagrément on éprouve !
Point de haut bout , c'est une erreur ;
Il faut s'asseoir comme on se trouve.
Surtout qu'un espace assez grand
En liberté nous laisse.
Même auprès d'un objet charmant
Comus défend la presse.



Fuyons un convive pressant ,
Dont les soins importuns nous choquent ,
Et qui nous tue , en nous versant
Des rasades qui nous suffoquent.

Je veux que chacun , sur ce fait ,
 Soit libre sans réserve ;
 Qu'il soit son maître & son valet ;
 Qu'à son goût il se serve.



Tout ce qui ne plaît qu'aux regards ,
 A l'utilité je l'immole ;
 D'un buffet chargé de cent marcs ,
 La montre me paroît frivole.
 Je ris tout bas , lorsque je vois
 L'élégant édifice
 D'un furtout qui , pendant six mois ,
 Rentre entier dans l'office.



Des mets joliment arrangés
 Le compartiment méthodique ,
 Malgré les communs préjugés ,
 Me paroît sujet à critique.
 A quoi cet optique est-il bon ?
 Dites-moi , je vous prie ,
 Sert-on pour les yeux , & doit-on
 Manger par symétrie ?



Sè piquer d'être grand buveur
 Est un abus que je déplore ;
 Fuyons ce titre peu flatteur ;
 C'est un honneur qui déshonore.

Quand on boit trop , on s'assoupit ,
Et l'on tombe en delire :
Buvons pour avoir de l'esprit ,
Et non pour le détruire.



Casser les verres & les pots ,
C'est ingratitude & folie ;
Quelquefois il est à propos
De boire aux attraits de Sylvie ;
Mais ne soyons point assez fots ,
Dans nos bouillans caprices ;
Pour détruire & mettre en morceaux
Ce qui fait nos délices.



Qu'aucun de nous , pour son talent ,
Ne se fasse jamais attendre ;
Que sa voix ou son instrument
Parte , dès qu'on voudra l'entendre ;
Mais qu'il cesse , avant d'ennuyer.
⊙ l'insupportable homme ,
Qui , par son art , croit égayer
Des amis qu'il assomme !



Des Rois les importans secrets
Doivent pour nous être un mystere ;
Il faut , pour fuir de vains regrets ,
Tout voir , tout entendre & se taire ;
Respectons dans nos entretiens
Ce que les Dieux ordonnent ;

Goutons & méritons les biens
Que leurs bontés nous donnent.

✕

Quand on devoit me censurer ,
Je tiens , amis , pour véritable ,
Que la raison doit mesurer
Les plaisirs mêmes de la table.
Je veux , quand le fruit est servi ;
Que chacun se réveille ;
Mais il faut quelque ordre , & voici
Celui que je conseille.

✕

Dans les chansons point d'aboyeurs ,
Dans les transports point de tumulte ,
Dans les récits point de longueurs ,
Dans la critique point d'insulte.
Vivacité sans jurement ,
Liberté sans licence ,
Dispute sans emportement ,
Bons mots sans médisance.

Fin du Tome premier.



